

Fureur aveugle

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

51 GÉRARD DE VILLIERS

PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

L'IMPLACABLE

Fureur aveugle

Richard Sapir
et Warren Murphy



PLON PLON

FUREUR AVEUGLE

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK' N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGlant
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY
- 39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
- 40 JEUX DANGEREUX
- 41 TORCHES VIVANTES
- 42 DOUCE ÉNERGIE
- 43 NOIR LINCEUL
- 44 BYE BYE L'ESPION
- 45 SAINTE APOCALYPSE
- 46 BAIN DE SANG
- 47 MENACE COSMIQUE
- 48 PETRO-MASSACRE
- 49 PLUS JAMAIS
- 50 TOXICO-JOUVENCE

RICHARD SAPHIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

FUREUR AVEUGLE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original :
SHOCK VALUE

© by Richard Sapir and Warren Murphy, 1983
© Librairie PLON/GECEP, 1986
pour la traduction française

ISBN 2-259-01456-9.

Édition originale :
ISBN : 0-523-41561-3.
PINNACLE BOOKS INC. NEW YORK
New York N.Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

Orville Peabody regardait la télévision. Si son esprit avait fonctionné normalement, il aurait dit qu'il aimait bien la télévision, comme tout le monde. Chez lui dans sa maison anonyme style ranch de West Mahomset, dans l'Ohio, où il vivait avec sa femme normale et ménagère et leur nombre requis d'enfants moyens, il avait assez souvent regardé la télévision. Enfant, dans une autre maison anonyme de style ranch de West Mahomset, il avait suivi pas mal d'émissions pour la jeunesse, entre ses activités normales des Junior Achievers et des boy-scouts. Son goût s'était amélioré depuis. Il lui était même arrivé, à Mahomset, de regarder *Chefs-d'œuvre du Théâtre*.

Il ne regardait pas de chefs-d'œuvre du théâtre en ce moment. Si l'esprit d'Orville Peabody avait fonctionné correctement, il se serait étonné de ce qu'il regardait, un feuilleton débile intitulé *Façons de nos Jours*, avec une distribution de rockers adolescents parfaitement idiots transformés en acteurs. Il se serait sûrement étonné aussi de l'endroit où il se trouvait, qui était aussi éloigné que possible de West Mahomset.

Et peut-être se serait-il interrogé sur l'identité des deux hommes qui le flanquaient et qui, chacun, regardait sa propre télévision en écoutant avec des écouteurs les gloussements du public cupide d'une émission de jeux et les violons d'une vieille redif de *Lassie*.

Mais l'esprit d'Orville Peabody ne fonctionnait pas correctement. Il absorbait chaque milliseconde des *Façons de nos Jours* avec une soif sans égale dans les annales de la télécommunication, avec une intensité qui lui coupait le souffle et le laissait pantelant. Il extirpait des images palpitantes un message si clair qu'il étincelait comme une pépite d'or, dure et intacte, brillant sur la toile de fond des vagues images télévisées.

Ce message lui parlait de son destin.

Ainsi Orville Peabody, dans son glorieux instant de révélation, ne se demanda pas pourquoi il était assis dans une pièce obscure, dans une île tropicale, sa peau bronzée par des jours oubliés au soleil, en compagnie de deux inconnus immobiles qui étaient assis à côté de lui depuis des heures, des jours ou des semaines, il n'en savait rien. Plus rien n'avait d'importance. Il avait une mission. Elle lui était venue par la télévision et ne devait pas être mise en doute. Orville Peabody était en paix.

Souriant comme un prophète qui a vu l'avenir de l'humanité et l'a

trouvé bon, il se leva et éteignit son poste. Les deux autres hommes ne le regardèrent même pas. Sans s'occuper de ses muscles ankylosés par des heures passées assis là, il alla ouvrir le petit placard de la pièce et enfila la veste de son costume. Tout était à sa place : son portefeuille, contenant les quarante-deux dollars qu'il avait en quittant West Mahomset, trois cartes de crédit et un couteau de l'armée suisse. Son père lui en avait fait cadeau pour ses dix ans et Orville ne s'en séparait jamais. « Au cas où un de ces malfrats viendrait à West Mahomset avec des idées derrière la tête », disait-il en riant à ses gosses.

Au-dehors, le soleil brillait joyeusement sur les étroits chemins de terre de cette île primitive où la terre laissait la place aux rochers et les rochers à la mer. Un temps merveilleux pour voyager. Il fit à pied les trois kilomètres jusqu'à l'aéroport de la petite île et prit un billet pour Terre-Neuve, au Canada.

— Comment réglez-vous ceci, monsieur ? demanda l'employé derrière le guichet de fortune.

— Par carte de crédit, répondit Peabody en souriant.

Automatiquement, il plongea une main dans une poche de pantalon et plaça la carte sur le comptoir.

— Très bien, M^r Gray, dit l'employé. Maintenant, si vous pouviez me montrer une pièce d'identité... ?

Il regarda le nom sur la carte. Joshua Gray. Mais il était Orville Peabody. Toutes ses cartes le disaient. Avec méfiance, il fouilla encore dans sa poche de pantalon. Minute, se dit-il. Il ne mettait jamais rien dans ses poches de pantalon. Ses papiers d'identité étaient dans sa veste. Et pourtant, sa main se refermait autour d'une petite brochure.

— Merci, dit l'employé en ouvrant le passeport à la photo de Peabody, au-dessus du nom de Joshua Gray.

Peabody la regarda sans comprendre. L'employé lui indiqua une direction sur la droite.

— Votre avion commence à embarquer, M^r Gray. Bon voyage.

— Merci, murmura Peabody en regardant ce passeport et cette carte de crédit inconnus.

Comment étaient-ils arrivés dans sa poche ? Et pourquoi allait-il au Canada ? Pendant un instant, il fut pris de panique, de la sueur glacée perla à son front et coula de ses aisselles.

— Ça va bien ? demanda l'employé avec inquiétude.

— Oui, oui...

Peabody respira deux ou trois fois, profondément, et reprit avec irritation les papiers. La seconde de peur était passée. Il se dit que ce n'était pas lui qui avait choisi de se servir d'une fausse carte qu'il ne savait pas avoir en sa possession. Il y avait de plus grandes forces à l'œuvre en lui, à présent, et ce n'était pas à lui de les questionner. Il allait à St. John's, Terre-Neuve parce qu'il savait qu'il devait y aller

pour obéir au message mystérieux palpitant dans son cerveau. Il devait y aller sous un faux nom, parce que le message l'avait ordonné. Il savait aussi qu'une fois à St. John's, il se débarrasserait de la carte de crédit et du passeport Joshua Gray et prendrait un billet pour un autre vol, sous son propre nom.

Il se demanda, en entrant dans l'aérogare à St. John's, où ce nouveau vol l'emmènerait. Il chercha les toilettes. Ses mains fourrèrent machinalement la carte et le passeport dans une corbeille à serviettes sales, puis ses pieds se dirigèrent avec assurance vers le comptoir de la BOAC.

— Rome, première classe, s'entendit-il demander, tout en prenant automatiquement ses papiers Peabody dans la poche intérieure de sa veste.

Rome ?

— Mesdames et messieurs, nous amorçons notre descente sur l'aéroport Léonard de Vinci...

Il était perdu. Il n'avait rien à faire à Rome. Ni à St. John's, Terre-Neuve. Ni dans cette île tropicale joyeusement anonyme où il venait de passer la dernière éternité depuis qu'il avait quitté West Mahomset, Ohio.

Orville Peabody travaillait dans un magasin de prêt-à-porter. Il avait fait des études ternes au lycée local. Il avait épousé la fille d'amis de ses parents. Ses gosses faisaient partie des Louveteaux. Parfois, il regardait les *Chefs-d'œuvre du Théâtre*.

Qu'est-ce que je fous ici ? se demanda-t-il.

Mais ce ne fut pas ce que ses lèvres articulèrent. Ce qui sortit de sa bouche fut une demande de renseignement sur le chemin d'un endroit dont il n'avait jamais entendu parler. Celui à qui il s'était adressé, un monsieur distingué aux cheveux blancs, lui indiqua la droite.

— La place d'Espagne, répéta le monsieur distingué avec un accent britannique distingué.

Vous ne pouvez pas vous tromper. Magnifique spectacle, quoi ! Début XVIII^e, vous savez ? Admirable architecture. Naturellement, vous ne verrez pas grand-chose aujourd'hui. Une espèce de rallye. Des gauchistes, je crois. Ils sont partout. De la sale racaille, si vous voulez mon avis.

— De la sale racaille, répéta Peabody, éberlué.

— Enfin, j'ose dire que ça vous plaira quand même, dit l'Anglais avec un rire bourru. Touche de pittoresque dans vos vacances, quoi ? Cheerio.

— Sale racaille, psalmodiait tout bas Peabody.

La manifestation battait son plein. Des jeunes gens en colère, garçons et filles, se pressaient pour acclamer avec grand zèle un des leurs qui hurlait quelque chose d'incompréhensible à Peabody, sur les

marches dominant la foule. Pendant quelques minutes, il regarda sans émotion l'orateur. Après tout, tout ce monde glapissait dans une langue étrangère et cette multitude de corps mal lavés, les mouvements de foule violents mettaient Peabody encore plus mal à l'aise, si c'était possible.

C'était déjà assez embêtant d'être dans un pays étranger sans bagages, sans amis, sans raison apparente de s'y trouver. Mais être soudain jeté dans une manif hostile, entouré du genre de braillards cinglés qui lui faisaient traverser la rue pour les éviter à West Mahomset...

Il ferma fortement les yeux. La révélation venait d'être aveuglante. *Pas l'orateur, idiot !* Il faillit rire tout haut. Bien sûr. Il aurait dû savoir que ça lui viendrait. Les faux papiers, le voyage à Terre-Neuve, le vol vers Rome, la place d'Espagne, tout était parfaitement clair à présent, aussi clair que le message qui s'était imposé, brillant et silencieux, alors qu'il regardait les *Façons de nos Jours* dans cette pièce obscure.

Il n'était pas à Rome pour regarder l'orateur mais la foule. Car dans cette foule, il le savait, il y avait une tête. Et cette tête avait un nom. *Franco Abbrodani*. Orville Peabody ne se souvenait pas comment il connaissait cette figure et ce nom, puisqu'ils ne lui rappelaient rien. Mais son cerveau, qui fonctionnait indépendamment, était agréablement impatient. Ses battements de cœur s'accéléraient. Une légère humidité brillait sur sa lèvre supérieure.

Le nommé Abbrodani serait peut-être un ami. Peut-être faisait-il partie de cette mission inconnue confiée à Peabody. Avec une villa italienne, peut-être, et une table chargée de spaghettis et de vin rouge, et peut-être d'un téléphone pour qu'il puisse appeler sa femme à West Mahomset...

Le bourdonnement du cerveau devint un cri perçant. Peabody respirait à peine. Il était là... tout près !

Il aperçut la tête qu'il cherchait. Une figure qu'il ne connaissait absolument pas, et qu'il reconnaissait pourtant.

— Franco ! appela-t-il.

Un homme basané de près de quarante ans, en blouson militaire, sursauta, détourna les yeux de l'orateur et considéra avec suspicion l'Américain souriant et en sueur. Peabody tendit une main aimable.

— Ah dis donc, mon vieux, qu'est-ce que je suis content de te voir ! Abbrodani grogna et le chassa d'un geste de la main.

— Non, vraiment, tu dois me croire, mon vieux. J'en sais encore moins que toi sur ce truc dingue. Tiens, attends, je vais te faire voir.

Une main sur l'épaule d'Abbrodani, Peabody fouilla de l'autre dans la poche de sa veste.

— Je sais que je dois l'avoir quelque part... Mince, j'étais si soulagé de voir ta tête, j'ai failli mouiller mon froc. Tiens, regarde, là.

Hein, qu'est-ce que t'en dis ?

Et avec un rire, un clignement d'œil et une claque sur l'épaule d'Abbrodani, Orville Peabody tira de sa poche le couteau de l'armée suisse qui ne le quittait jamais et trancha la gorge de l'homme.

ROME (AP) – La tension diplomatique monte à mesure que s'épaissit le mystère entourant les récentes morts violentes de trois terroristes internationaux.

Franco Abbrodani, soupçonné d'être le chef de l'Armée Rouge Italienne Clandestine, Hans Bofschel, chef de la bande Stuessen-Holfigse de Berlin et Miramir Quanoosa, des Brigades Arabes, une faction archi-violente de l'OLP, ont tous été assassinés à 15 h 45 précises, hier, dans diverses parties du monde et en pleine vue de centaines de témoins. Les assassins, tous morts, ont été identifiés comme étant Éric Groot (Quanoosa), vendeur chez un disquaire d'Amsterdam, Pascal Soronzo (Bofschel), éleveur de moutons argentin, et un Américain, Orville Peabody (Abbrodani), vendeur de prêt-à-porter de West Mahomset, Ohio. Aucun des assassins n'avait d'affiliations politiques connues.

Groot et Soronzo sont morts tous deux empoisonnés au cyanure ; les médecins légistes ont conclu au suicide dans les deux cas. Peabody a été lynché par la foule en colère témoin du meurtre d'Abbrodani, et il est mort pendant son transport en ambulance à l'hôpital Saint-Pierre à Rome. Selon un ambulancier, le dernier met de Peabody aurait été : « Abraxas ».

En réponse à toutes les suppositions de l'OLP, d'Israël, d'Allemagne, d'Italie, d'Argentine, des Pays-Bas, d'Union soviétique et des États-Unis, sur la puissance qui serait responsable de ces assassinats extrêmement bien organisés, un porte-parole du Département d'État a déclaré que le président lui-même enquête sur la source. Au sujet du dernier mot de l'assassin, « Abraxas », le Département refuse tout commentaire.

La jeune femme rit en jetant le journal sur la longue table de conférence en acajou, jonchée d'autres journaux du monde entier. Chacun arborait à la une un article sur ces assassinats, ainsi que des photos des trois assassins.

Elle était seule dans la salle. Le soleil filtrant par les grandes fenêtres allumait des reflets dans les légères boucles châtain doré dansant autour de sa figure. C'était une figure fort belle, élégante et forte, mais gâchée par une longue cicatrice descendant en diagonale d'une tempe vers le menton. Elle passait à un centimètre de l'œil et de la bouche, ce qui fait que les traits n'étaient pas déformés ; malgré tout, c'était un visage troublant, qui attirait l'attention. À l'allure impériale et au calme de ses gestes, il était évident qu'elle le savait.

— Ça marche, dit-elle en allumant une cigarette.

La réflexion nonchalante s'adressait à une caméra accrochée dans un coin du plafond. Elle bourdonnait faiblement dans le silence de la salle, braquée sur le journal que la jeune femme avait jeté devant son objectif.

— Oui.

La voix, grave et bien modulée, venait de plusieurs sources à la

fois. Les haut-parleurs étaient discrètement montés à l'intérieur des murs et quand cette voix parlait, elle semblait faire le tour de la table.

— Excellent, Circé. Une vraie réussite. Jusqu'au dernier mot de l'Américain mourant.

— Abraxas, murmura-t-elle dans un nuage de fumée blanche.

La voix des murs changea de ton.

— Mais ce n'est que le commencement. Il y a encore beaucoup à faire. À la conférence, nous entamerons notre véritable travail. La conférence, j'espère, est prête à se réunir ?

— Presque, répondit Circé. Nous avons eu du mal à retrouver un des délégués. Mais il l'a été. Il sera abordé aujourd'hui.

— Lequel ?

— L'expert des ordinateurs, dit-elle en fermant un œil au soleil, dans la fumée de sa cigarette. Le dénommé Smith. Harold W. Smith, du sanatorium de Folcroft à Rye, dans l'état de New York.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et il flambait. Les flammes grimpaient le long de son dos, consumaient son tee-shirt et bondissaient d'un immeuble en feu à un autre.

C'était un ensemble de taudis du Bronx Sud, croulant et misérable, dans un quartier où les rues pleines d'ordures résonnaient des piaillements des rats et des cris des enfants effrayés. Remo sauta sur le toit de l'immeuble voisin, se roula sur le dos pour éteindre les flammes et repartit aussitôt vers la troisième maison de la rangée incendiée. Dans la puanteur des matelas grillés et de la fumée s'élevant en colonnes noires autour de lui, ses sens affûtés percevaient aussi l'odeur de ses propres cheveux roussis et celle, plus écœurante, de la chair rôtie.

Il avait eu le temps de vider les immeubles. La plupart des habitants étaient maintenant plus ou moins à l'abri dans les rues. Les plus chanceux passeraient la nuit à l'hôpital. Pour les autres, les indemnes, il ne restait que la nuit avec ses bandes de voyous, d'assassins et de violeurs. L'incendiaire avait fait en sorte que beaucoup de gens soient transformés en gibier pour les prédateurs de la ville.

Au loin, une sirène ululait sur place, bloquée dans un désespérant embouteillage. Le temps que les pompiers et la police arrivent, l'incendie aurait échappé à tout contrôle et le pyromane aurait disparu depuis longtemps.

Il entendit un bruit. Difficile de le définir, dans le grondement des flammes et le brouhaha des locataires jetés dehors et des curieux.

Il abaissa son seuil auditif. Le contrôle des sens était la première chose que Remo avait apprise au début de son long apprentissage, sous la direction du vieil Oriental qui lui avait enseigné, presque contre sa volonté, les secrets d'une extraordinaire puissance physique.

Tout avait commencé il y avait plus de dix ans, alors que Remo était un jeune policier, accusé d'un crime qu'il n'avait pas commis et condamné à mourir sur une chaise électrique qui ne marchait pas. L'affaire avait été organisée par un service ultrasecret du gouvernement, créé pour lutter contre le crime de la même façon que les criminels perpétraient leurs crimes, c'est-à-dire au mépris des lois. CURE opérait en dehors de la Constitution des États-Unis, afin de protéger justement ce document.

CURE n'avait pas d'armée. Seul le Président était au courant de son

existence, avec deux autres hommes : Remo, le bras de l'organisation, et son directeur, le Dr Harold W. Smith, un homme à lunettes, d'un certain âge, qui dirigeait toute l'opération avec l'aide du plus puissant ensemble d'ordinateurs secrets du monde.

C'était Smith qui s'était occupé, il y avait si longtemps, de la transformation de Remo, par les mains du vieux maître coréen Chiun, en une machine de guerre, la plus efficace jamais utilisée par une nation moderne. Smith, en somme, s'était servi d'un mort pour créer un maître assassin.

Il n'existait plus aucun vestige de ce jeune policier mort, à l'exception du vernis de l'aspect de Remo : le corps mince, remarquable uniquement par les poignets extraordinairement épais, les cheveux noirs, les yeux que certaines femmes trouvaient cruels et la bouche, que d'autres trouvaient généreuse et bonne. Le reste était le produit de plus d'une décennie d'entraînement constant, de patience et de travail.

L'ancien Remo avait eu peur du feu, avec cette terreur irrationnelle et primitive innée à l'espèce humaine. Le nouveau Remo, sur le toit de l'immeuble en feu, n'avait peur de rien.

Il tendit l'oreille. Le son était faible mais net, une petite voix gémissant quelque part, sous le toit de carton goudronné.

— Il y a quelqu'un ?

On aurait dit le miaulement d'un petit chat, ténu, effrayé. Il avait omis quelqu'un. Il y avait un enfant dans un appartement. Le cœur de Remo se mit à battre plus fort.

Ses mouvements furent instinctifs. Gourant vers le bord du toit, il posa ses mains sur une des briques du minuscule parapet. Elle était déjà poissée de suie et la fumée remontait des murs de l'immeuble comme des ombres mouvantes, s'insinuait dans ses poumons. Il ralentit sa respiration pour en absorber le moins possible et commença à pianoter très rapidement sur la brique. Ses doigts allaient si vite qu'ils disparaissaient dans un flou. Un sifflement aigu émana du parapet, pendant un moment, et puis la brique se cassa, en forme de coin avec des arêtes coupantes comme un rasoir.

— S'il vous plaît, au secours, quelqu'un...

Remo opérait maintenant au maximum de ses capacités. Ses oreilles décelèrent la source précise de la voix et il se concentra sur l'endroit, en braquant dessus tout son corps et son esprit, avec la brique dans sa main droite. Il soupesa son arme, sentit son centre exact et son essence, puis il la lâcha sur la surface de papier goudronné avec un craquement assourdissant.

La brique passa au travers du gravier, du carton et des poutres de bois. Le toit se fendit et fléchit. Remo y plongea un pied. Le toit s'étoila alors en toile d'araignée et il passa par le trou pour sauver

l'enfant effrayé.

Il faisait chaud, à l'intérieur. Remo savait que l'immeuble n'était pas loin de s'effondrer. Le dernier étage n'avait pas encore été atteint par les flammes mais la chaleur avait aspiré le peu d'oxygène qu'il y avait eu et la fumée qui s'infiltrait par les moindres fissures était dense comme un épais brouillard.

Dilatant ses pupilles pour adapter instantanément sa vue à l'obscurité, Remo aperçut ce qu'il cherchait. Un paquet de chiffons dans un coin, qui gémissait « Au secours. »

— Ne t'en fais pas, mon bébé, dit doucement Remo en s'approchant des chiffons. Tu vas être tiré de là en un clin d'œil.

Il tendit les bras pour enlacer l'enfant tremblant, en lui murmurant :

— Tu ne risques plus rien, maintenant. Tu es à l'abri.

— Plus que toi !

La voix dans les chiffons venait de se transformer en un ricanement grasseyant et, au même instant, une main jaillit hors du paquet crasseux. Remo distingua le reflet métallique du couteau à cran d'arrêt qui volait vers lui.

Ses réflexes accomplirent ce que son cerveau était trop médusé pour concevoir. Il recula et sentit le déplacement d'air du couteau contre sa gorge. En même temps, il leva brusquement un pied pour briser la main droite de l'assaillant. Par le même mouvement, son bras gauche s'allongea pour frapper l'homme au cou. C'était un coup meurtrier, comme tous les mouvements automatiques de Remo, et il vit la tête se hocher une fois, presque délicatement, avant que les yeux se révulsent et que l'homme tombe par terre. Tout fut terminé en quelques millisecondes.

Remo se redressa et attendit. La pièce n'était pas vide ; il n'avait pas besoin de se retourner pour savoir qu'il y avait d'autres gens derrière lui. Pour Remo, l'espace était une chose palpable. Tout comme un poisson sent une intrusion dans ses eaux, Remo savait qu'il y avait trois autres personnes dans la pièce silencieuse et qu'elles n'étaient pas venues les mains vides. Mais aucun mouvement réel n'émanait d'elles, rien que les habituels mouvements désordonnés d'une mauvaise respiration, du dandinement d'un pied sur l'autre, tout ce que font la plupart des êtres humains sans même s'en apercevoir. Alors Remo attendit. Quand ils attaqueraient, comme ils le feraient certainement, il serait prêt. Mais pour le moment, il voulait voir l'homme qu'il venait de tuer.

Il était jeune. Le poil au menton devait être sa toute première barbe. Plusieurs pochettes d'allumettes étaient tombées des poches de son blouson de jean couvert d'insignes et de gros boutons chromés. Le blouson, toute la pièce d'ailleurs, sentait vaguement l'essence.

— Une vraie rigolade, hein, même ? dit distraitement Remo au cadavre.

— Fais gaffe. Nous avons un flingue, avertit derrière lui l'inévitable vantard.

Lentement, Remo se retourna. Il fut soulagé de voir que les autres étaient plus âgés que le mort. Celui qui avait le pistolet, apparemment leur chef, s'avança en ricanant, en tenant son arme avec l'aplomb fanfaron d'un amateur. Il était laid, musclé, et la crasse sur sa figure avait l'air d'être là depuis trente ans, sans jamais avoir été dérangée. Le pistolet était un vieux 22 Beretta, probablement bien utilisé et jeté par son propriétaire initial.

— On t'a entendu fouiner là-haut sur le toit, dit le malfrat avec un sourire arrogant révélant une rangée incomplète de mauvaises dents. Tu te prends pour M^r Bon Citoyen ou quelque chose ?

— Ma foi, au moins pour quelque chose, répondit Remo.

— Je m'en vais t'apprendre une bonne chose, pépé Bon Citoyen. Ce feu est à nous.

— Sans blague ? Je n'aurais jamais deviné.

— Cet incendie que v'là c'est pour les opprimés, déclara résolument un des deux autres.

— Ouais, personne devrait habiter des taudis comme ça, dit le troisième.

Dans la rue, les voitures de pompiers et les ambulances s'arrêtaient, leurs sirènes mourant dans un dernier borborygme alors que les locataires criaient de soulagement et d'impatience.

— Vous avez bien réussi. Maintenant tout le monde peut vivre à la rue, répliqua Remo.

— La belle affaire ! reprit le chef. Ces baraques auraient dû flamber il y a des années. Nous avons juste fait une fleur à ces paumés. Et en plus, on a pris notre pied. Pas vrai, les copains ?

— C'est sûr, approuvèrent les deux autres.

De la fumée se déversait d'une fissure au bout du plafond, loin du trou pratiqué par Remo pour entrer.

— Euh, écoutez, les gars...

— À toi d'écouter, ducon ! glapit le chef de la bande.

Remo leva les yeux au ciel.

— Prends ton temps, mon petit vieux. Mais autant que tu saches que le toit va s'écrouler.

Son regard retourna vers la fissure au plafond, derrière les hommes, où la fumée jaillissait en long jet noir. Le chef de la bande sourit.

— C'est un vieux truc éculé. Il n'y a rien qui brûle là derrière.

— Moi, je dis que le toit va s'effondrer. Ça brûlera plus tard.

— Comment tu le sais ? demanda un des autres.

— Je sens les vibrations des poutres.

— Très drôle. Tu me prends pour un con ?

— Je ne te prendrais pas avec des pincettes, répliqua Remo en haussant les épaules.

— Ta gueule ! hurla le chef, les yeux exorbités. Maintenant tu vas écouter, et bien écouter ! Ces flics, là dehors, ils vont vouloir coller ça sur le paletot de quelqu'un. Et pas question que ce soit nous. Compris ?

— Dieu nous en garde ! dit Remo. Vous ne seriez plus libre d'aller allumer un autre incendie au bas de la rue.

— Tu piges vite.

— Le toit va céder, leur rappela-t-il.

— Écoute, connard, ce coup du toit n'a pas marché la première fois et ça ne va pas marcher maintenant, compris ?

— Je cherche simplement à être M^r Bon Citoyen.

— Eh bien, tu vas avoir ta chance. Pas vrai, les gars ?

— Ouais ! Ta chance de nous éviter la prison, nasilla un des hommes, un doigt dans le nez, et tous trois se tordirent de rire.

— Voilà ce que tu vas faire. D'abord, nous grimpons sur le toit...

— Le toit ne sera plus là dans trente secondes, avertit Remo.

— Le toit suivant, crétin. J'ai un bidon d'essence tout prêt pour toi.

— Sers-t'en toi-même, conseilla Remo. C'est épatant pour nettoyer la crasse.

— Et puis Junior va te tuer.

Junior balança une batte de base-ball qu'il tenait derrière son dos, en souriant joyeusement.

— Ensuite, on te fourre le bidon d'essence dans les mains et on te pousse dans le vide. Un incendiaire mort pour les vaches.

— Ah ? fit Remo. Je pensais que vous vouliez que je fasse quelque chose de difficile.

— Allez, avance là-bas, ordonna le chef en poussant Remo vers le trou du plafond. Je passe le premier. Ensuite toi, gros malin, et fais pas le con parce que Junior sera juste derrière toi.

— Junior n'y arrivera jamais, affirma Remo.

— Au toit ?

— Ouais.

— On prend nos risques, déclara le chef d'un air dégoûté et il se hissa par le trou.

Trois secondes plus tard, la première partie du toit s'effondra.

Le chef se cramponna tant bien que mal au rebord et grimpa tandis que les cris des hommes pris au piège mouraient sous la chute des poutres. Il resta là un long moment, figé, ne sachant s'il devait voir comment allaient ses camarades ou prendre le large. Il choisit la fuite.

— Ils sont tous morts, probable, marmonna-t-il en sautant de cet

immeuble au suivant.

Au sol, les pompiers seraient trop occupés à lutter contre l'incendie, pensait-il, pour le prendre en chasse. Il pourrait descendre par l'escalier de secours et se perdre dans la foule de locataires encombrant les trottoirs. Personne ne ferait attention à lui. Et les cadavres au dernier étage révéleraient qui avait mis le feu.

Tout était prévu. Il respira plus à l'aise quand il se redressa sur les genoux, sur le toit où il y avait le bidon d'essence. Rien qu'un mètre ou deux jusqu'à l'escalier d'incendie...

— Hé ! Et tes copains ? cria une voix dans les décombres fumant derrière lui.

C'était l'inconnu aux poignets épais, qui se hissait d'une seule main au bord du toit en traînant quelque chose de l'autre.

— Comment est-ce que t'es sorti ? demanda le pyromane ahuri.

— J'ai volé. J'ai un corps formidable, répondit Remo, les deux mains occupées. Grâce à vingt minutes d'exercice tous les deux jours.

— Que... qu'est-ce... Ils sont vivants ? demanda le chef en se traînant vers l'escalier d'incendie.

— Non, ils sont morts.

Remo tira quelque chose hors des décombres et le lança. Ça vola dans les airs et retomba lourdement aux pieds du pyromane, juste devant l'escalier. C'était les corps des deux hommes, les membres fracassés et noués.

— Tout ce qu'il y a de plus morts, déclara Remo. Et devine qui est le suivant ?

L'incendiaire hurla.

En gémissant de terreur, il poussa et tira la masse des cadavres tordus devant lui, pour dégager le haut de l'escalier. Mais l'inconnu aux poignets épais avait traversé le toit d'une seule foulée souple et il était maintenant presque sur lui. Le pyromane s'écarta, les lèvres retroussées sur les dents. De sa poche, il tira un petit objet noir. Avec un déclic, la lame jaillit et scintilla au clair de lune.

— C'est bon, gronda-t-il en ricanant. Essaie de m'avoir, maintenant !

L'air menaçant, la lame brandie, il tourna autour de Remo.

— Commençons par le commencement, dit calmement Remo.

Il enjamba les cadavres et tira violemment sur la rampe de fer de l'escalier d'incendie. Elle céda avec un grand fracas, envoyant des boulons voler en tous sens tandis que l'escalier se détachait et s'écrasait au sol.

— Alors ? Tu disais ?

Le pyromane le regarda avec des yeux ronds.

— Comment t'as fait ça ?

— Comme je fais ceci.

Remo tourbillonna, ses pieds quittèrent le toit dans un mouvement qui avait l'air d'une danse, sauf que sa manœuvre était cinquante fois plus rapide que celle de n'importe quel danseur. Son pied se détendit, à cinquante centimètres au moins du pyromane mais, malgré tout, le couteau s'envola et fendit l'air au-dessus de leurs têtes. Le voyou regarda avec stupeur sa main vide et se tourna vers l'espace vide où il y avait eu l'escalier.

— Neuhhh, grogna l'homme en s'élançant sur Remo pour un placage au sol désespéré.

Remo ramassa le bidon.

— Attrape !

Il le lança, d'un geste apparemment nonchalant mais l'impact du bidon cassa les deux bras de l'homme et lui fractura les côtes en le repoussant vers l'extrême bord du toit.

— Ne me tue pas ! gémit-il en chancelant contre le petit parapet, le bidon logé contre le torse.

— Voyons, pourquoi est-ce que je te tuerais ? demanda Remo et, avec deux doigts, il poussa un peu le bidon. La gravité s'en chargera.

Sur ce, l'homme bascula à la renverse et hurla jusqu'à ce qu'il s'écrase sur le trottoir, tout en bas.

— C'est ça le bizness, trésor, dit Remo en cherchant distraitemment comment quitter le toit.

Il n'y avait qu'un moyen : à la verticale.

Il se prépara. Derrière l'immeuble, il y avait une espèce de cour, un chaos de détritux entouré par du grillage à poules. C'était quand même une surface plus accueillante que l'asphalte, si l'on comptait plonger de quinze mètres et s'en tirer sain et sauf.

Il prit position en équilibre sur la pointe des pieds. Quand il fut sûr de lui, les muscles détendus et l'échine souple, il s'élança dans le vide en faisant un saut périlleux.

Il atterrit sur la pointe des pieds, exactement dans sa position de départ. Sur le devant des immeubles en feu, une équipe d'ambulanciers grattaient du trottoir les restes du pyromane.

— Je peux vous aider ? proposa Remo en sortant de la ruelle entre les immeubles.

— Non, merci, répondit un infirmier qui fourrait le cadavre dans un sac en plastique. On ne peut rien faire pour ceux qui sautent. Les gens ont peur du feu alors ils sautent, vous savez ? Ils n'attendent pas les pompiers.

— Ils n'ont peut-être pas envie de griller.

— Sauter, c'est pas mieux. À chaque incendie, il y a un sauteur. Quelqu'un vient de dire qu'il en a vu un autre.

— Un sauteur ?

— Ouais. Par-derrière.

Remo gémit. Le règlement de Harold Smith, c'était que si jamais quelqu'un pouvait identifier Remo et par conséquent compromettre CURE, il devait être éliminé. Remo était fatigué. La dernière chose qu'il voulait pour le moment, c'était une nouvelle mort.

— D'accord, dit-il en examinant la foule. Où est-il ? Quelle tête il a ?

— Un vieux type, de grosses lunettes épaisses, pas très bonne vue. Il n'a pas pu décrire le sauteur.

— Ah, fit Remo en souriant.

— Mais ça ne fait rien. Ils sont tous pareils, une fois qu'ils ont sauté. Écoutez, dit l'infirmier, au cas où vous auriez des idées, n'allez pas voir par-dérrière. Ça vous donnera mal au cœur, c'est tout.

Et il se remit à gratter les restes du pyromane.

— Merci du conseil, répliqua Remo.

Chiun, maître assassin de l'antique Maison de Sinanju, l'attendait dans leur chambre d'hôtel du haut de Manhattan. Remo entra, empestant la fumée. Il jeta aux ordures ses vêtements en lambeaux et alla prendre une douche. Chiun était assis dans la position du lotus sur sa natte, devant le poste de télévision et une musique d'orgue dramatique emplissait la pièce. Remo sortit de la douche et trouva le vieux monsieur toujours en position, les yeux rivés sur le petit écran.

— Navré d'être en retard. J'étais pris dans un incendie.

— Silence, nauséabond personnage, marmonna Chiun sans bouger les yeux. Va enterrer ces loques. Elles puent comme si tu avais été dans un feu.

— J'étais dans un incendie. Je viens de vous le dire.

— Tais-toi. Je me concentre sur le beau drame qui se déroule devant moi.

L'image de la télévision se fondit et s'éteignit dans un crescendo de cascades musicales et fut remplacée par le derrière nu de deux bébés blancs. Remo poussa un soupir bruyant.

— Vraiment ! Il me semble que vous devriez être fatigué de regarder *Ainsi tourne la Planète !* Après une bonne centaine de rediffusions. Ça fait cinq ans que ce feuilleton a quitté les ondes. Rad Rax doit être le plus vieux cabot de Hollywood, depuis le temps.

Chiun toisa Remo avec un mépris écrasant.

— Je me moque de ton irrespect. Qui peut attendre du respect d'une grosse chose blanche, d'abord ?

— Je ne suis pas gros !

Les yeux dédaigneux du vieux Coréen glissèrent du haut en bas du corps mince et dur de Remo. Machinalement, et comme toujours, Remo rentra le ventre.

— Gras, déclara Chiun. Et stupide par-dessus le marché. Le

premier imbécile venu pouvait voir que je ne regardais pas *Ainsi tourne la Planète*. C'est un nouveau drame, encore plus délicieux.

La publicité se termina sur une image d'un adolescent en blouse verte de chirurgien, qui se promenait dans une jungle sauvage.

— Va faire tes exercices, ordonna Chiun en regardant fixement la télévision.

— Mes exercices ? Je viens de traverser quatre immeubles en feu.

— La prochaine fois, cours. La course est recommandée aux personnes obèses.

Le téléphone sonna.

Remo entendit d'abord les bourdonnements et les déclics d'un brouilleur. Ces appareils faisaient partie de l'équipement standard de tous les téléphones de Harold Smith, y compris l'appareil portatif de son attaché-case.

— C'est une ligne sûre, annonça la voix citronnée.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? grommela Remo avec irritation. Vous allez quand même tout raconter en code et je vais devoir vous retrouver dans un trou perdu...

— Pas le temps, interrompit Smith. Trois terroristes internationaux ont été tués.

— C'est pas moi ! protesta Remo.

— Je sais. Les assassins ont tous été capturés sur les lieux de leur crime.

— Où est le problème, alors ?

— Vous n'avez pas lu les journaux ?

— J'ai été occupé, répliqua Remo.

Smith soupira.

— Le problème c'est que les trois crimes – à Rome, Munich et Beyrouth – ont été commis à exactement la même heure, ce qui indique une puissance organisatrice.

— Qui que ce soit, on dirait qu'ils ont rendu un service au monde.

— Ce n'est pas l'avis des milieux diplomatiques internationaux. L'Union soviétique accuse les États-Unis du meurtre de Rome, puisque l'assassin était un Américain. Les Russes disent que c'était une tentative de la CIA pour supprimer les influences gauchistes en Italie. L'OLP, naturellement, accuse Israël de la mort de Quanoosa à Beyrouth. Les Israéliens, de leur côté, pensent que les Palestiniens ont attaqué leur propre partisan pour faire croire qu'Israël veut provoquer une nouvelle guerre. L'homme qui a tué le chef de bande allemand était hollandais alors maintenant la Hollande et l'Allemagne sont à couteaux tirés... Et ça continue, dit Smith d'une voix lasse. Finalement, toutes les puissances militaires du monde sont furieuses de ces assassinats.

— Même si les hommes assassinés étaient des terroristes ?

demanda Remo, qui ne pouvait en croire ses oreilles.

— Le monde de la diplomatie n'a jamais été facile à comprendre.

— Pas plus que les bredouillements des bébés. Pourquoi est-ce que vous venez m'embêter avec ces conneries ?

— Rien ne sera résolu tant qu'on n'aura pas trouvé l'inspirateur de ces crimes, déclara Smith.

— Et les assassins ? Vous dites qu'ils ont tous été pris en flagrant délit.

— Tous morts. Même ça, c'était arrangé. Deux se sont suicidés au cyanure. Le troisième, un Américain, a été lynché par la foule avant l'arrivée de la police. C'est par là que je veux que vous commenciez.

— Au cimetière ? Maintenant je communique avec les morts ?

— Chez la veuve. Les enquêteurs de la CIA ont découvert un détail intéressant. Il paraît que non seulement les crimes ont été commis à la même heure, mais que les assassins avaient tous disparu de chez eux le même jour, trois semaines exactement avant les attentats. Ils sont tous partis subitement, sans bagages et – selon la CIA – sans un mot à leur famille.

— Ça paraît bizarre, jugea Remo.

— Précisément. Mon idée, c'est que les méthodes de la CIA, pour interroger la veuve, n'ont pas été très efficaces. Elles manquaient d'une certaine...

Smith chercha le mot et Remo proposa :

— Intelligence ?

— Finesse. Surtout avec les femmes. Si leur mari leur a dit qu'il avait décidé de partir commettre un crime, il semble peu probable que les femmes iraient l'avouer aux enquêteurs de la CIA. Mais à vous, peut-être...

— Je vais m'en occuper, promit Remo. Quelle adresse ?

— Deux cent vingt et un Bluebird Lane à West Mahomset, dans l'Ohio. La veuve s'appelle Arlene Peabody. Je vous ai envoyé un pli par courrier spécial, contenant une photo de l'assassin américain et sa fiche biographique. Vous devriez le recevoir bientôt. Vous pourrez partir pour West Mahomset dans la matinée.

— La photo est récente ?

— La plus récente. Un touriste photographiait le rallye quand Peabody a tué le terroriste italien. La police l'a confisquée mais j'en ai une copie. En couleurs.

— Logique, marmonna Remo qui ne demandait jamais comment Smith recevait ses informations, car elles étaient toujours exactes et cela seul importait. Je vais voir ce que je peux trouver. Est-ce que je dois parler ensuite aux autres veuves ?

— Non. L'une des deux est au Venezuela et l'autre à Amsterdam. Si vous soutirez quelque chose à M^{rs} Peabody, nous saurons ensuite où

aller à partir de là. Et autre chose. Le dernier mot de Peabody était « Abraxas ».

— Abra quoi ?

— Abraxas. La CIA n'a rien pu tirer de M^{rs} Peabody à ce sujet. N'oubliez pas ce mot-là. Téléphonez-moi votre rapport demain à vingt et une heures.

— C'est quelle heure, ça, normalement ?

— Neuf heures du soir.

— Vous serez encore au bureau à neuf heures du soir ?

— Naturellement, répondit Smith et il raccrocha.

CHAPITRE III

La question était stupide. Smith était toujours à son bureau à neuf heures du soir. En qualité de directeur du Sanatorium de Folcroft, il pouvait partir quand il voulait, puisque les responsabilités de la gérance de cette petite maison de santé étaient minimes. Mais comme directeur de CURE, les journées n'étaient pas assez longues pour lui. S'il n'y avait pas eu les exigences humaines des repas et du repos et la nécessité de demander une fois par semaine à Mrs Smith si elle était heureuse, Harold Smith n'aurait jamais quitté Folcroft du tout.

Les choses étant ce qu'elles étaient, il n'y avait pas assez de temps pour la fonction initiale de CURE, la surveillance et, si possible, la suppression du crime légalement intouchable en Amérique. Cependant, depuis la création de l'organisation, le champ d'action de CURE s'était considérablement élargi pour englober toute espèce de problème international insoluble. À présent, la direction de CURE était un cauchemar de vigilance perpétuelle et d'éternelle fatigue pour le magicien des ordinateurs qui avait renoncé à un poste très important à la CIA pour assumer CURE, à la demande d'un président des États-Unis qui avait une idée. Le Président était mort depuis longtemps mais son idée, CURE, demeurait. Et elle grandissait de jour en jour. Smith soupira. Il n'y avait aucun moyen de bien faire un tel travail.

À minuit onze, il éteignit les quatre ordinateurs de son bureau personnel, fourra quelques imprimantes de dernière minute dans son attaché-case et rentra chez lui.

Il faisait une belle nuit étoilée du début du printemps et devant la petite maison bien entretenue des Smith, les jonquilles et les crocus de sa femme commençaient à pointer. Il ne les remarquait jamais. Pour Harold Smith, la nuit témoignait simplement de l'échec de la journée. Le printemps signifiait simplement qu'une nouvelle saison était passée, une autre année au cours de laquelle tout le travail nécessaire de CURE n'avait pas été achevé.

Sa femme lui avait laissé un repas sur la table, quelque chose de froid, de bouilli, recouvert de potage à la tomate, la sauce favorite de Mrs Smith. Harold ne se plaignait jamais. Avant que sa femme découvre le velouté de tomates en boîte, les plats, étant visibles, étaient encore plus difficiles à affronter. À présent, enfouis sous l'inoffensive couche rouge, les repas de Mrs Smith ressemblaient au moins à quelque chose de mangeable et, comme Harold n'était pas difficile pour les détails de sa vie personnelle, il les mangeait.

On frappa à la porte juste au moment où Smith terminait la surprise à la tomate de sa femme, chou ou lentilles, les imprimantes rayées de blanc et de vert étalées autour de son assiette. Il commençait déjà à avoir sommeil. Le coup sec, à la porte de la cuisine, le réveilla en sursaut.

L'homme qui se tenait sur le seuil ne mesurait guère plus d'un mètre soixante-cinq ; il était coiffé avec la raie au milieu, les cheveux plaqués de chaque côté en carrés de vernis noir.

— Dr Smith ?

— Oui.

— Dr Harold W. Smith ?

— Je vous l'ai dit, oui. Que voulez-vous à cette heure ?

Smith baissa les yeux sur sa montre. Il était une heure douze du matin. Il bloquait la porte. Si l'homme avait un pistolet, Smith pensait qu'il aurait au moins le temps de claquer la porte avant que l'inconnu puisse dégainer et tirer. Mais le petit individu ne paraissait pas dangereux et, quand il sourit, sa figure exprima un soulagement certain.

— Mille excuses, Dr Smith. Il m'a fallu du temps pour vous trouver. Je vous ai suivi, du sanatorium...

— Pardon ? interrompit Smith et son agacement rendit sa voix encore plus citronnée que d'habitude. Vous avez fait quoi ?

— Je vous ai suivi. Encore une fois, toutes mes excuses. Il n'y avait pas d'autre moyen. Je devais vous voir seul. Le gardien de Folcroft n'a pas voulu me laisser entrer.

— Il a des ordres.

— J'ai donc attendu que... Vous êtes seul ?

— Aussi seul que j'ai à l'être. Que voulez-vous ?

— Euh... Oui, bien sûr, dit nerveusement l'homme. Je m'appelle Michael Lepat, monsieur. Je suis ici pour vous transmettre un message de la plus haute importance... Puis-je entrer ?

Smith le considéra un moment. À voir comment sa veste lui allait, il était évident que l'homme ne dissimulait aucune arme.

— Eh bien, si vous voulez. Pour une minute.

— Merci, murmura Lepat en se glissant par l'ouverture. Je n'en ai que pour une minute, je vous assure. Mais c'est une affaire d'une importance capitale, pour laquelle votre participation est indispensable.

— Pourriez-vous être plus précis ? demanda Smith d'une voix glaciale.

— Je vais essayer. Mais je ne peux pas vous donner tous les détails. Qu'il me suffise de vous dire que la personne que je représente possède une fortune immense et cherche à utiliser cette fortune au bénéfice de la cause la plus noble qui soit.

— Laquelle ?

— Le bien-être de l'humanité, Dr Smith. Mon employeur a conçu un projet qui mettra à jamais fin à la guerre, à la faim et au mécontentement dans le monde entier.

— Je vois, dit Smith. Sincèrement, je crois qu'il est un peu tard pour quémander des contributions.

— Oh non ! Mon employeur a plus qu'assez de fonds pour ce projet. Ce que je dois vous demander, c'est votre participation personnelle. Je me permets d'ajouter que vous serez en illustre compagnie, déclara Lepat avec un sourire onctueux. Mon employeur ne fait appel qu'aux plus remarquables intelligences du monde pour y prendre part.

— Merci, mais je n'ai vraiment pas le temps pour cela... quoi que ce soit. Ayez l'obligeance de transmettre mes regrets à votre employeur.

Smith poussa un peu le petit homme vers la porte.

— Puis-je vous laisser une carte, Dr Smith ? Au cas où vous changeriez d'avis ?

— Je ne changerai pas d'avis.

— Néanmoins...

Lepat tira de son gilet une carte commerciale. Un numéro de téléphone y était griffonné. Ses mains moites délayèrent un peu l'encre.

— C'est le 555-8000, dit-il. Un numéro local. Vous n'avez qu'à l'appeler si vous décidez de participer au projet. Soyez assuré qu'il ne vous arrivera rien de mal ni de désagréable.

— Je comprends, murmura Smith en poussant l'homme un peu plus fermement vers la sortie.

— Vous recevrez d'autres instructions par téléphone.

— Certainement. Bonne nuit.

Smith appuya sur la porte jusqu'à ce qu'elle claque, puis il jeta la carte dans une corbeille à papier.

À 7 h 43, Smith était de retour devant son terminal d'ordinateur à Folcroft, écoutant le léger bourdonnement du puissant appareil. Si on le lui avait demandé, il aurait probablement avoué qu'il était mieux là que dans son lit. Les Quatre de Folcroft, comme il appelait secrètement ses grands cerveaux électroniques, étaient la source de la plus sublime sécurité pour le difficile Dr Smith.

Ils ne bafouillaient jamais. Ils étaient virtuellement incapables de faire des erreurs. Smith avait conçu lui-même les circuits complexes des Quatre de Folcroft, en utilisant des informations glanées dans les mémoires des ordinateurs les plus modernes et les plus efficaces du monde, et les avait programmés avec les permutations mathématiques

les plus compliquées, que seul un esprit aussi doué et discipliné que le sien pouvait imaginer.

Pour Harold Smith, les Quatre de Folcroft n'étaient pas seulement des ordinateurs. Ils étaient plus que des entrepôts de faits et de renseignements accessibles à quiconque savait appuyer sur des boutons. Leur beauté, c'était leur secret. Les banques de mémoire de CURE étaient non seulement les plus complètes du monde, mais absolument inconnues en dehors des murs du bureau de Smith. Elles contenaient une telle somme de connaissances qui si tous les faits programmés étaient imprimés sur une seule feuille de papier, il faudrait à un homme plus de cinq mille ans pour la lire.

Et c'était à lui. À lui seul. Tout le savoir de tous les siècles de l'humanité était codé dans ces quatre appareils et Harold Smith seul en possédait la clef.

Cela donnait le vertige.

— BONJOUR, tapa-t-il vivement, comme il le faisait tous les matins, et il attendit que les mégalithes répondent à la salutation.

Les Quatre bourdonnèrent et ronflèrent et cliquetèrent et puis l'écran changea de couleur, passant du vert foncé au gris clair, pour se préparer à transmettre.

« DOCTEUR SMITH. APPELEZ LE 555-8000. »

Il sursauta. C'était le numéro que Lepat lui avait donné la veille !

— BONJOUR, tapa-t-il de nouveau.

— DOCTEUR SMITH. APPELEZ LE 555-8000, répéta l'ordinateur.

Il changea d'entrée en matière.

— CODE 041265124. TRANSMETTEZ.

— DOCTEUR SMITH. APPELEZ LE 555-8000.

Smith tremblait. La sensation qui l'envahissait était ce qu'il avait jamais éprouvé de plus semblable à de la rage. Il ramena les appareils à leurs mémoires les plus anciennes, les plus simples.

— CODE 0641. DONNEZ 100 NOMBRES REELS EN BASE 10.

Ils cliquetèrent et bourdonnèrent. Avec le tac-a-tac du processus d'impression, une longue imprimante tomba sur le bureau.

« DOCTEUR SMITH. APPELEZ LE 555-8000. DOCTEUR SMITH. APPELEZ LE 555-8000. DOCTEUR SMITH. APPELEZ... »

Smith éteignit le terminal. Il avait les mains moites. Quelqu'un avait réussi l'impossible. Ce petit homme onctueux dans sa cuisine, ou celui pour qui il travaillait, avait envahi l'intimité secrète absolue des ordinateurs de Folcroft.

Il fut pris de panique. Si quelqu'un avait puisé aux ordinateurs, alors CURE était compromise. Totalelement. N'importe qui, ayant accès aux mémoires de CURE connaîtrait les rouages les plus secrets du gouvernement américain, y compris l'existence illégale de CURE.

C'était la fin. Selon l'arrangement pris il y avait longtemps, avec le premier Président qui avait éprouvé le besoin d'une organisation comme CURE, elle devait être secrète ou ne pouvait exister.

Et Smith non plus.

Dans le sous-sol du sanatorium de Folcroft, il y avait un cercueil. À l'intérieur du cercueil, il y avait deux capsules de cyanure. Elles étaient pour lui. Les ordinateurs eux-mêmes avaient été programmés avec deux systèmes d'instructions pour s'autodétruire. Le premier pouvait être activé par la voix du Président, dans le cas de la mort de Smith. Le second était une série de codes ne pouvant être mis en marche que par Smith, si jamais l'existence de CURE était connue. En quelques secondes, un incendie se déclarerait dans les ordinateurs eux-mêmes qui réduirait tout en cendres dans le bureau tapissé d'amiante. Aucune autre partie du sanatorium ne serait touchée, mais le bureau de Smith et tout ce qu'il contenait serait irrémédiablement détruit. C'était le moment où Smith descendrait au sous-sol et refermerait la porte sur lui.

— Très bien, murmura-t-il.

Le moment était venu. Son avocat possédait une lettre cachetée adressée à M^{rs} Smith, contenant le peu d'explications – et de tendresse – qu'il pouvait offrir à sa famille. D'ailleurs, après trente ans de mariage, il aurait eu honte de dire adieu à Irma par téléphone. Sa fille était adulte, elle n'avait plus besoin de lui. Remo et Chiun trouveraient la paix qu'ils pourraient. Il ne restait plus rien à faire, qu'à déclencher la série de codes qui anéantirait CURE.

Il appuya sur les chiffres des ordres d'autodestruction et attendit que la série se confirme sur l'écran. Ce serait la dernière transmission des Quatre de Folcroft.

Smith attendit que les appareils commencent, tout en écoutant leurs bruits mécaniques comme si c'était des mots d'amour. L'écran changea de couleur et il lut :

— DOCTEUR SMITH. APPELEZ LE 555* 8000.

Il le regarda avec stupeur. Toutes les fonctions des ordinateurs, y compris le système d'autodestruction, avaient été supplantées par une directive venue de l'extérieur !

Serrant les dents, il forma le numéro.

— Ceci est un enregistrement, dit une petite voix mécanique au bout du fil.

— Allons bon...

— Merci de vous intéresser à ce grand projet. Votre participation contribuera à réaliser les plus hautes aspirations de l'humanité. Soyez assuré qu'il ne vous arrivera aucun mal ni rien de désagréable, à la suite de votre volonté d'assurer l'avenir de l'humanité.

— Au fait, au fait, marmonna Smith qui avait déjà entendu le

boniment de vente.

— Écoutez attentivement, D^r Smith.

Il cligna des yeux et regarda le combiné.

— Vous écoutez ?

— Euh oui...

— Vous devez vous rendre directement à l'aéroport de Sandley, à dix-neuf kilomètres au sud-ouest de l'endroit où vous êtes. Un avion-charter portant l'immatriculation TL-516 vous transportera vers une destination où vous recevrez de nouvelles instructions. Nous vous prions de noter cette information, car votre appel ne sera pas accepté une seconde fois. Aéroport de Sandley, à dix-neuf kilomètres au sud-ouest.

Smith nota l'information.

— En voiture, vous devriez mettre 14,6 minutes. L'horaire de votre voyage a été activé par ce coup de téléphone. Dans dix-huit minutes exactement, l'avion immatriculé TL-516 décollera. Si vous n'êtes pas à bord, les fonctions de votre ordinateur ne seront pas restaurées. De plus, nous vous conseillons vivement de ne pas révéler votre accord de participation à ce projet, car nous ne saurions être responsables des accidents pouvant arriver à ceux qui n'ont pas été personnellement invités. Nous espérons avoir été parfaitement clairs, D^r Smith.

Il y eut un bref silence, suivi d'un *bip*.

— Vous avez dix-sept minutes. Bon voyage.

Et la communication fut coupée. Smith appuya sur les touches de l'appareil. Rien, pas même la tonalité. Il abaissa la manette de l'interphone le reliant à sa secrétaire. Il ne marchait pas non plus.

— M^{rs} Mikulka ! Est-ce que vos téléphones marchent ? demanda-t-il, de la porte.

— Non, monsieur. Aucune ligne ne fonctionne depuis que je suis arrivée.

— Mais je viens de téléphoner.

— Oui. C'est très bizarre. Voulez-vous que j'aille à une cabine publique pour appeler la compagnie du téléphone ?

Smith regarda sa montre. Plus que seize minutes.

— Monsieur ?

— Euh... comme vous voudrez, répondit-il distraitement.

Eh bien, se dit-il, il n'avait plus le choix. S'il était tué, la voix du Président pourrait quand même actionner le mécanisme autodestructeur. C'était un circuit séparé. Mais avant de mourir, il tenait à découvrir qui s'était introduit dans les réseaux des ordinateurs de Folcroft, et comment.

Une autre idée tentait de se faire jour dans son cerveau. L'enregistrement au téléphone... si précis, si organisé, avait très clairement dit que s'il n'était pas à bord de l'avion à temps,

l'ordinateur ne retrouverait pas ses fonctions. *Votre* ordinateur. Au singulier. C'était peut-être un simple lapsus, mais Smith doutait que l'individu responsable de cette histoire commette des lapsus. Plus probablement, cette organisation ne connaissait pas entièrement les Quatre de Folcroft.

C'était un petit rayon d'espoir. Apprenant par cœur les instructions qu'il avait notées, il glissa la note dans une enveloppe et la cacheta.

— Ceci est pour un homme appelé Remo, dit-il en la remettant à Mrs Mikulka avant de partir.

— Comment puis-je le joindre, Dr Smith ?

— Il vous joindra.

— Comment est-ce que je le reconnâtrai ?

— Vous le reconnâtrez.

CHAPITRE IV

TL-516 était un DC-3 vieux de quarante ans, piloté par un homme qui semblait avoir un considérable problème d'alcoolisme. Smith, assis tout raide à la place du copilote, son attaché-case sur ses genoux, le mentionna aussi poliment qu'il le put, en voyant le pilote avaler du Jack Daniels au goulot, en faisant baisser le niveau de la bouteille d'au moins cinq centimètres.

— Vous en faites pas, répliqua le pilote. C'est pas l'alcool mon problème.

— Ah non ? fit ironiquement Smith.

— Non. Mon problème, c'est pas d'alcool. Une fois que je m'arrête de boire, j'ai la tremblote. Alors tout peut arriver. Les plongeurs en piqué, l'écrasement contre une montagne, ce que vous voulez.

— Je vois, murmura Smith en se sentant un peu défaillir.

— Tant qu'il y a du carburant dans le vieux réservoir, assura le pilote en se frappant l'estomac, nous ne risquons rien !

Il avala encore une solide rasade. Smith surveilla le niveau de la bouteille. À ce train-là, le vide était imminent et la tremblote inévitable.

— Nous allons loin ? demanda-t-il en essayant de paraître indifférent.

— Près de Miami, répliqua fièrement le pilote.

— Ah..., fit Smith et ce fut presque un sanglot.

— J'en ai une autre, lui confia le vieux en clignant de l'œil.

Il passa une main sous son siège et brandit une autre bouteille. Smith se permit de respirer.

— Vous voulez un coup ?

— Euh... un quoi ?

— Un petit coup ! dit le pilote en élevant la voix.

— Non, merci.

— Ça vous ferait du bien. À voir votre tête, y a quelque chose qui vous turlupine et vous êtes plus crispé qu'un pet. Mais si vous...

— Merci de votre souci, trancha sèchement Smith. Savez-vous qui m'attend ?

— Lear Jet.

— Excusez moi ?

— Un avion Lear Jet ! cria le pilote agacé. Sourd comme un pot, le vieux.

Smith toussota.

— Je voulais dire, connaissez-vous la personne que je vais voir ?

— Pourquoi ? Vous ne savez pas qui vous allez voir ?

— Non.

— Ben alors, pourquoi je le saurais ?

— Qui vous a autorisé à faire ce vol ? insista Smith avec irritation.

— Téléphone.

Smith s'arma de courage.

— Est-ce que, par hasard, c'était une personne qui vous parlait au téléphone ?

— Bien sûr. Qu'est-ce que vous croyez ? Que les téléphones, ça parle tout seul ? C'était l'opérateur de la base aérienne.

Smith poursuivit l'interrogatoire, obstinément.

— Et qui l'a appelé ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? grommela le pilote et il prit le temps de se verser dans le gosier l'équivalent de cinq ou six doubles whiskies, après quoi il s'essuya le menton d'un revers de main. Une bonne femme. Elle doit avoir un fric fou, n'empêche.

— Une femme ?

— Vous entendez peau de balle, hein ?

Le petit avion à réaction Lear attendait en bout de piste. Le terrain était curieusement désert, pour un aéroport relativement important.

— Pays des wackos, dit énigmatiquement le pilote en posant son appareil avec une terrible secousse.

— Vous devez être bien placé pour le savoir, grogna Smith.

La porte de l'élégant petit Lear était ouverte, du côté du passager. À l'intérieur, à la place du pilote, il y avait une femme remarquablement belle, avec une superbe crinière de cheveux châtain doré.

— Bienvenue à bord, Dr Smith, dit-elle d'une voix de velours.

— La femme, murmura Smith en se rappelant ce qu'avait dit le pilote ivrogne. Ainsi, c'est vous la responsable de tout cela ?

— Pas exactement, répondit-elle avec un très léger accent méditerranéen. Je m'appelle Circé.

Elle se tourna vers lui. La longue cicatrice sur sa figure lui causa un choc.

— Je vous conseille de vous habituer à ma défiguration. Vous allez beaucoup me voir.

— J'aimerais savoir où vous m'emmenez.

— À la Grande Abaco, une île de l'archipel des Bahamas. Une population blanche réduite, composée surtout de plaisanciers temporaires. Soleil, Surfing et Solitude.

— Pour combien de temps ? demanda Smith avec acidité.

La jeune femme rit.

— N'ayez pas peur. Vous ne resterez pas longtemps prisonnier. Une semaine, peut-être.

— Puis-je demander le but de ma visite ?

— J'espérais que vous poseriez la question. Votre présence est exigée à une conférence, à laquelle assisteront cent des plus grands cerveaux du monde. Vous avez été choisi pour représenter l'art de l'informatique.

— Il doit y avoir une erreur...

— Pas d'erreur, affirma Circé et elle parut reprendre haleine pour réciter comme un pensum : En 1944, en service actif dans l'OSS, vous avez aidé à concevoir un appareil militaire pour la conservation des documents, qui devint plus tard l'UNIVAC, le premier ordinateur. Depuis lors, malgré votre obsession de l'anonymat, les articles que vous avez écrits de temps en temps sur toutes les facettes de l'informatique, depuis les premiers modèles manuels jusqu'au premier langage non binomial, sont devenus historiques. Le fait que vous ayez obtenu votre doctorat alors que vous étiez déjà solidement établi comme une autorité dans votre domaine particulier n'a surpris personne, parmi ceux qui étaient au courant de vos possibilités.

— Comment avez-vous découvert tout cela ? demanda Smith, très irrité.

— Mon employeur a énormément de ressource à sa disposition. En particulier une source presque inépuisable de fonds pour la recherche dans le passé de nos délégués.

Smith changea de position ; il s'inquiétait.

— C'était il y a longtemps, bougonna-t-il. Et d'abord, cela n'a jamais été mon domaine.

— Oui, bien sûr, dit-elle en souriant. Il n'y a guère plus de dix ans que votre nom est apparu dans la littérature d'informatique. Vous n'avez jamais été employé comme analyste d'ordinateur. Vous êtes directeur du sanatorium de Folcroft. Bien sûr. Et Bobby Fischer est un traîne-savates de plage.

— Pardon ?

Elle le regarda en face :

— La façon de vivre ne modifie pas les talents, Dr Smith. Ce qui importe c'est votre talent avec les ordinateurs, pas votre emploi.

— Il y a erreur sur la personne, protesta encore une fois Smith.

— Non, car c'est par un ordinateur que nous vous avons retrouvé.

Smith se raidit.

— N'ayez donc pas peur. Nous supposons que si vous étiez toujours actif dans ce domaine, vous auriez un ordinateur près de vous. C'était le meilleur moyen de vous joindre. Vos banques d'information n'ont pas été violées, si c'est ce que vous craignez.

Il eut l'impression que le contrôle de sa vessie allait lui échapper.

On n'avait pas pillé ses informations ! Mais il murmura simplement :

— Je ne vous crois pas.

— Ça m'est complètement égal. Je pensais vous rassurer, c'est tout, et que vous aimeriez savoir que je ne sais quel projet mystérieux auquel vous travaillez n'a pas été espionné. Notez que nous avons essayé. Vos circuits sont trop complexes. C'est ainsi que nous avons su que vous étiez notre homme.

— Mais les messages...

Elle haussa un sourcil ironique.

— Réfléchissez, Dr Smith. Le téléphone.

Il resta bouche bée, en comprenant.

— Les lignes étaient en dérangement.

— Un court-circuit général. Votre groupe électrogène de secours a pris la relève et les lumières comme vos appareils d'hôpital qui fonctionnent automatiquement ne sont pas tombés en panne. Les téléphones et l'ordinateur sont reliés, naturellement. Ils le sont généralement.

— Mais le *message* !

— Un branchement spécial sur votre ligne téléphonique. Temporaire. Il a disparu, maintenant.

— Et les instructions enregistrées me fixant un rendez-vous ?

— Même chose.

Smith la regarda pendant un long moment.

— Vous vous êtes certainement donné beaucoup de mal, dit-il enfin.

— Il y a beaucoup en jeu.

Elle garda le silence jusqu'à ce qu'ils atterrissent sur une courte piste, dans ce qui semblait être une île déserte. Des plantes exotiques, des arbres fleuris tropicaux poussaient à l'état sauvage de chaque côté. Mais l'atmosphère était curieusement oppressante, l'air lourd et humide d'embruns. Un nuage cachait le soleil et Smith eut la sensation d'être dans une boîte fermée.

Circé coupa le contact et fit signe à Smith de descendre. Quand il se leva, elle saisit la poignée de l'attaché-case.

— Vous ne pouvez pas prendre ceci !

— Non ?

Elle prit un pistolet sous son siège et le braqua d'une main ferme à quelques centimètres de la figure de Smith. Ce n'était qu'un 22, mais à bout portant, il lui aurait transformé la figure en bouillonné de chairs. Avec un soupir écœuré, il abandonna la mallette à Circé.

— Quand je vous ai demandé si vous étiez responsable de toute cette affaire, vous m'avez répondu, pas exactement. Alors qui est votre employeur ? Exactement ?

Elle se pencha devant lui pour ouvrir la porte.

L'air humide s'engouffra dans l'avion et enveloppa Smith comme des mains poisseuses.

— Un nom dont vous avez peut-être entendu parler, Dr Smith, répondit-elle avec un grand sourire. Soyez le bienvenu au royaume d'Abraxas.

CHAPITRE V

— Abraxas... Abraxas...

Chiun se trouvait sur la petite terrasse du motel de West Mahomset, à huit cents mètres de la maison des Peabody, et marmonnait dans le vent. Ses yeux en amande étaient plissés par la concentration. Ses mains aux ongles démesurés étaient glissées dans les manches de son long kimono de satin vert. Le vent soulevait les mèches légères de ses cheveux et de sa barbiche, et il répétait tout bas :

— Abraxas... Je suis sûr que c'était ça.

— Qu'est-ce que vous racontez, petit père ? cria Remo de la chambre et comme le vieux Coréen ne répondait pas, il sortit, en glissant la photo d'Orville Peabody dans une enveloppe. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Mm-mm ? Un nom, je crois. C'est déconcertant.

— Dites-moi. Je peux vous aider, peut-être ?

— Aider ? Toi ?

— On a vu plus bizarre, répliqua Remo sans se fâcher. Mais très bien. Ne me dites rien.

— Abraxas, dit gravement Chiun.

— Abraxas ?

— C'est le mot. Je ne sais pas encore ce qu'il veut dire.

Remo sourit.

— Énigme résolue, Chiun. Abraxas, c'est ce que ce Peabody a dit juste avant de mourir. Vous avez dû entendre ça au journal télévisé de propagande gauchiste de Cheeta Ching.

— Les nouvelles ? Tu crois ?

— Bien sûr. Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ? Smitty m'en a parlé au téléphone.

Chiun parut à la fois pensif et soucieux.

— Ce nom a quelque chose de bizarre. J'ai du mal à le chasser de ma pensée. Il me suit, jusque dans le sommeil.

— Abraxas ? Je n'avais jamais entendu ça, avant que Smitty téléphone.

— Est-ce tellement anormal ? La plupart des choses qui te passent par la tête ne laissent pas plus de traces qu'un souffle de papillon.

— Voilà bien la gratitude coréenne, maugréa Remo. Je vous aide à tirer un truc au clair et vous m'insultez.

— Autre chose, murmura le vieux Coréen en reprenant son air

pensif.

— À propos d'Abraxas ? Ou de ma faiblesse d'esprit ?

— Je vois le nom, plus que je ne l'entends. C'est comme une vision. Et quand je la vois, la vision apparaît à la fois en anglais et en coréen.

— Une vision avec des subtilités.

— Idiot. Le nom est la vision, le nom en soi ! Ah, pourquoi suis-je condamné à instruire un garçon blanc sans cervelle avec la sensibilité d'un buffle ? cria Chiun en sautant sur place, ses petits yeux noisette luisant de colère. Le nom d'Abraxas est la vision. Il apparaît en gros caractères, sur un fond gris, un réseau de fines lignes grises...

— Calmez-vous, petit père, je comprends.

— Tu ne comprends pas ! Tu ne veux pas me contrarier parce que tu me prends pour un vieillard qui perd contact avec la réalité. C'est ce que les jeunes ignorants pensent toujours de leurs aînés, quand ils affrontent quelque chose qui dépasse leur entendement.

Remo recula d'un pas.

— Vous avez mille fois raison.

— Silence ! Jamais je n'aurais dû t'en parler. Va-t'en à tes affaires.

— Écoutez, euh... je ne crois pas que mon entretien avec Mrs Peabody sera très long. Si vous m'attendiez gentiment ici, jusqu'à ce que je revienne, hein ?

— Je ferai ce qui me plaît !

— Bien sûr, Chiun. C'est ce que je veux.

Sincèrement. Mais c'est juste...

— Je ne suis pas fou, Remo ! glapit Chiun.

— D'accord, d'accord.

Remo tenait l'enveloppe devant lui comme un bouclier.

— Alors va, va. À moins que tu t'imagines que ce vieux dément sénile va bondir dans la rue pour molester les bébés, en ton absence ?

— Allez ah... soyez pas vexé. Je voulais dire... Je voulais...

— Aucune importance. Je vais aller à la bibliothèque. Quand je reviendrai, tu verras que le Maître de Sinanju est toujours en pleine possession de ses facultés et que toi, une fois de plus, tu te trompes.

— Qu'est-ce qu'il y a, à la bibliothèque ?

— Du savoir, répliqua Chiun. J'ai l'intention de rechercher les œuvres mineures d'Ung le poète et du Grand Wang, très important Maître de Sinanju. Si le nom d'Abraxas a une quelconque importance, il se trouvera dans leurs sublimes pensées.

— Je ne sais pas combien de sublimes pensées peuvent flotter dans la bibliothèque municipale de West Mahomset, hasarda Remo avec scepticisme.

— Si c'est une véritable vision, alors elle me sera éclaircie.

Remo attendit encore un moment, en observant le vieux maître.

Enfin il marmonna :

— D'accord, Chiun. À tout à l'heure.

Mais la pensée de son maître courant après des hallucinations l'effrayait et l'attristait. Il décida de téléphoner à Smith dès qu'il en aurait fini avec M^{rs} Peabody, pour lui demander des vacances, pour lui et Chiun, à Sinanju. Il était sûr que le vieux monsieur serait heureux de revoir son village.

Arlene Peabody était une petite femme soignée, vive comme un oiseau, couronnée de cheveux roux crêpés qui la faisaient ressembler à un gros ballon de plage affligé d'un coup de soleil.

— Je n'y comprends rien du tout ! glapit-elle avec une aisance qui fit penser à Remo que le glapissement était son mode normal de communication. Enfin quoi, il était là, ici même sur ce canapé, il regardait les *Chefs-d'œuvre du théâtre* à la télévision et le lendemain il était parti. Pouf, comme ça, comme s'il s'était évaporé.

Elle éclata d'un grand rire hystérique immédiatement suivi par un flot de larmes.

— Allons, allons, M^{rs} Peabody, murmura Remo en lui tapotant l'épaule.

Elle rejeta son bras d'un grand geste théâtral.

— Il n'y a pas dallons, allons ! Tout est sens dessus dessous, les gosses ne veulent plus aller à l'école, les gens leur répètent que leur père était un tueur. Je ne peux pas me montrer au supermarché. La maison grouille sans cesse de flics et de types de la CIA et de journalistes et maintenant vous !

— J'étais un ami d'Orville, prétendit Remo.

— Vous l'étiez ? C'est vrai ?

Les larmes brillaient encore dans ses yeux.

— Et je ne crois pas qu'il ait imaginé tout seul cette affaire à Rome.

— C'est ce que je répète à tout le monde ! cria la veuve. Jamais un mot, jamais rien. Simplement Pouf, disparu ! Pas de baiser d'adieu, rien. Il n'a même pas emporté une chemise de rechange. Et puis trois semaines plus tard, le voilà qui revient mort ! À la première page du journal !

— M^{rs} Peabody...

— Et maintenant, on raconte qu'Orville était une espèce de terroriste politique ou je ne sais quoi !

— L'homme qu'il a tué était un terroriste.

— Ah, on s'en fout ! glapit-elle. Orville et moi, on regardait même pas les nouvelles, alors ! Ça ne l'intéressait pas, tout ça. Les louveteaux et tondre la pelouse, c'était tout ce qui lui plaisait. Les louveteaux ! Est-ce que c'est un passe-temps pour un tueur, ça, je vous demande un

peu ! Moi je vous le dis, il n'a pas pu faire ça, jamais !

— Cent personnes l'ont vu.

— Je m'en fiche. Ça devait être un de ces clones ou quelque chose.

— Allons, voyons...

— Ne dites pas que ce n'est pas possible ! hurla-t-elle. J'ai des violettes d'Afrique qui sont clonées !

— Franchement, je ne crois pas que votre mari était un clone, dit Remo en gardant tant bien que mal son sérieux.

— Alors comment est-ce qu'il est allé en Italie ? Nous avons exactement six cent vingt-sept dollars à notre compte-épargne. On n'y a pas touché. Et même s'il avait pris jusqu'à notre dernier centime, ça ne lui aurait pas suffi pour aller en Italie.

— Il est passé par Terre -Neuve.

Elle parut tout à fait perplexe.

— Où c'est ça ?

— Au large du Canada.

— C'est grotesque ! cria M^{rs} Peabody. Pourquoi est-ce qu'il irait au Canada prendre un avion pour l'Italie ?

— Allez savoir !

— Ce n'était pas lui, je vous dis !

— J'ai une photo, dit Remo.

Il tira de l'enveloppe la photographie. Elle était excellente et montrait Peabody en gros plan, surpris entre son acte de violence et sa mort sous les coups de la foule en colère. Il avait une figure radieuse et confiante, des yeux brillant de satisfaction, un grand sourire.

M^{rs} Peabody poussa un petit cri et la lui arracha des mains.

— Ce n'est pas Orville ! glapit-elle.

Alarmé, Remo examina la photo.

— Vous n'avez pas identifié le corps à la morgue ?

— Si, mais c'était un clone aussi. Regardez !

Elle courut comme une folle tout autour de la pièce, pour rafler toutes les photos de la cheminée et des guéridons. Elle les lança à Remo.

— Voyez vous-même !

Il les regarda avec attention, à tour de rôle, en les comparant avec celle de l'assassin donnée par Smith. Il y avait une différence, c'était certain. Les traits étaient identiques mais les diverses expressions neutres sur les photos qu'avait M^{rs} Peabody de son mari, ne ressemblaient pas du tout à l'air extasié, presque mystique, de l'homme sur celle de Remo.

— Il paraît... je ne sais pas... en meilleure santé ou quelque chose, sur la plus récente.

M^{rs} Peabody émit de vagues gargouillements de poulet qui aurait des haut-le-cœur.

— C'était un clone, je vous dis !

— Voyons, Mrs Peabody...

— Je connais quand même la tête de mon mari ! Il ne souriait jamais, d'abord. Il disait que ça lui donnait des brûlures d'estomac. Et il n'aimait pas le soleil.

Remo leva vivement les yeux de la photo.

— Que dites-vous ?

— Il n'aimait pas le soleil ! Le clone est bronzé.

Remo se frappa le front. Bien sûr ! C'était ça la différence entre les photos. Les souvenirs de Mrs Peabody représentaient un homme non seulement maussade et terne mais pâle comme un ventre de truite. Le « nouveau » Peabody, lui, l'homme qui avait l'air de s'apprêter à offrir des cigares à la ronde après avoir tué un homme de sang-froid, était foncé. Aussi bronzé que s'il avait passé des semaines au soleil.

— Alors, vous me croyez maintenant ? Et qu'il a été cloné ?

— Je ne sais que croire, avoua Remo.

La veuve s'assit lourdement.

— Au moins, vous êtes franc. C'est vraiment trop bizarre. Mais il y a bien d'autres choses bizarres, par ici.

— Quoi, par exemple ?

— Ce truc d'Abraxas, dit-elle avec lassitude. Il paraît que c'est ce qu'Orville a dit avant de... avant...

— Je sais. Et alors ?

— Et alors, c'est probablement pour ça que j'y pense tout le temps. Et ça intéressait terriblement la CIA et tout. Ils n'arrêtaient pas de me demander comment j'étais au courant de ça.

— Qu'est-ce que vous avez répondu ?

— Rien. Je ne sais même pas ce que ça veut dire. Orville ne m'en a certainement jamais parlé ! Pour moi, ce n'est qu'un nom bizarre. Mais...

Elle examina Remo, avec de grands yeux terrifiés.

— Mais quoi ?

— Ah, rien. Je deviens folle, je crois bien. Je suis une femme au foyer, comprenez-vous, confia-t-elle en baissant étonnamment la voix comme si elle se confessait. J'ai du mal à tout faire, vous savez. Je prends du Valium comme si c'était des bonbons. Ça a dû me ramollir le cerveau. J'ai lu quelque part que ça peut arriver.

— Mais quoi, Mrs Peabody ? insista Remo.

— Je l'ai dit à ma voisine et elle m'a ri au nez.

— Je ne rirai pas, promit Remo et il attendit.

— Vous le jurez ?

— Je le jure.

Elle le regarda en coin, soupçonneuse.

— Eh bien... Voilà. Je connaissais ce nom avant que ce soit dans

les journaux.

Remo sentit que l'air était chassé de ses poumons.

— Vous voulez dire Abraxas ? souffla-t-il.

— Oui. Ça a commencé juste après la disparition d'Orville. Ce drôle de nom me tournait dans la tête. Vous savez, comme une publicité de la radio qui vous suit partout, toute la journée. C'était comme ça. Abraxas, Abraxas, Abraxas... Même en ce moment, je vois le mot sous mon nez. Ah, c'est vraiment surnaturel !

Remo était devenu très pâle.

— Continuez, dit-il d'une voix blanche.

— Vous ne pensez pas que je suis folle ?

— Pas du tout.

— Bon. Alors l'autre soir je bordais les gosses dans leur lit, comme d'habitude. La journée avait été vraiment pénible, avec toute cette police et les types de la CIA et les voisins curieux et les journalistes avec les photographes et tout. Et puis j'avais dû aller aussi à la morgue ce jour-là. C'était abominable.

— Que s'est-il passé, Mrs Peabody ? demanda impatiemment Remo.

— Eh bien, j'étais tellement énervée et malheureuse, j'ai craqué après le dîner. J'ai piqué une grande crise de larmes, en pensant à des tas de choses. Et puis je suis montée pour embrasser les petits. Le plus jeune dormait déjà mais Timmy, il a dix ans, il m'attendait. Il m'a dit de ne pas pleurer...

Mrs Peabody regardait dans le vague, comme en transe.

— Il a dit « Ne pleure pas, maman. Abraxas va tout arranger. » Et c'était ça, le plus bizarre.

Remo se leva.

— Il faut que je me sauve.

— Vous ne me croyez pas, n'est-ce pas ?

— Mais si, je vous l'ai dit. Vous n'êtes pas folle. Vous n'êtes pas les seuls, votre fils et vous, à avoir eu cette hallucination.

— Ce n'est pas une hallucination ! hurla-t-elle de sa voix stridente. Abraxas est un nom. C'est quelqu'un, une personne ! Je vous dis qu'il a cloné Orville et Dieu sait ce qu'il va faire de nous tous !

— Je vais enquêter, marmonna Remo.

Pour lui, la bonne femme était dingue en plein. Malgré tout, ce qu'elle disait lui donnait le frisson.

Mais quoi ? se demanda-t-il en retournant au motel. Ce drôle de nom, Abraxas, venant simultanément à la tête de trois personnes, appartiendrait à quelqu'un de réel ? Fou. C'était fou, absolument pas possible.

Dieu seul sait ce qu'il va faire de nous tous.

CHAPITRE VI

Remo devait des excuses à Chiun.

Il marchait lentement, en essayant de donner un sens à cette étrange piste où le menait la simple mission de Smith. Jusqu'à présent, il ne savait à peu près rien : Un homme, nommé Orville Peabody, avait disparu de chez lui pour réparaître trois semaines plus tard dans la peau d'un assassin international. À en juger par son teint bronzé, Peabody avait probablement passé ces trois semaines dans un pays chaud. Mais à faire quoi ? Et pour qui ? Qu'est-ce qui avait causé l'effarant changement de personnalité révélé par les photos ?

Et puis il y avait cette filière Abraxas. C'était le plus intrigant de toute l'affaire. Le dernier mot d'un mourant, vu auparavant par sa femme et mentionné ensuite par son fils. *Abraxas va tout arranger*, avait dit le gosse, si l'on pouvait en croire M^{rs} Peabody.

Remo la croyait. Ce quelle lui avait dit se rapprochait trop de la description donnée par Chiun de sa vision, pour être écarté comme une simple lubie.

Il se dit qu'il avait eu tort de ne pas faire confiance à Chiun. Abraxas était la clef de l'énigme tissée comme un réseau autour des meurtres des trois terroristes et Chiun était un de ceux qui détenaient cette clef.

— Petit père, je regrette, dit Remo en entrant dans la chambre mais les mots se bloquèrent dans sa gorge, à la vue de ce qui l'attendait.

Au milieu de la pièce, il y avait une espèce d'édifice de laque noire, rehaussé d'or, allant jusqu'au plafond. Ça ressemblait à une de ces pyramides aztèques de Chichen Itza, dont Remo avait vu des photos. Sur chacun de ses nombreux niveaux de longues bougies blanches parfumées étaient allumées, qui faisaient étinceler toute la pyramide.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Remo, ahuri.

— Un autel, répondit calmement Chiun.

— Où l'avez-vous trouvé ? On dirait une maquette ou quelque chose.

— C'en est une. Je l'ai prise à la bibliothèque.

— Vous l'avez volée ?

Chiun rit tout bas.

— Comme tu as l'esprit mal tourné. Le Maître de Sinanju n'a pas besoin de voler. Je leur ai dit que tu paierais.

— Au poil. Ça, c'est vraiment épatant ! s'exclama Remo en faisant le tour de la chose. Et pourquoi est-ce que vous avez pris ça, d'abord ?

— Ils ne l'utilisaient pas comme il fallait. Un imbécile y avait mis un tas de petites pancartes disant que c'était un tombeau.

— Ah bon. Et, naturellement, n'importe qui peut voir à quoi sert ce splendide objet ?

— Bien sûr.

Remo explosa.

— Alors est-ce que vous auriez l'obligeance de me mettre dans le secret ? Parce que ça m'a tout l'air d'une maquette de tombeau, figurez-vous !

— Crétin. C'est un objet du culte. Manifestement.

— Le culte de quoi ?

— D'Abraxas, répondit Chiun, les yeux brillants.

— Oh non !

— J'ai trouvé le savoir que je cherchais.

Chiun tomba gracieusement dans la position du lotus, devant la pyramide. Remo s'assit à côté de lui.

— Bon, d'accord, qui est Abraxas ?

— Je croyais que j'étais un pauvre fou, d'après ton estimation.

— J'avais tort.

— Naturellement.

— D'autres gens ont vu la même chose. Il faut que je sache, Chiun.

Le vieil Oriental sourit avec satisfaction.

— Très bien. Je vais t'expliquer. Abraxas était une divinité adorée par les anciens Chaldéens, entre 1000 et 600 avant Jésus-Christ, d'après ton calendrier. Ses fidèles affirmaient qu'il était à la fois un dieu du bien et du mal, de la lumière et des ténèbres. D'où les bougies blanches sur l'autel noir.

— 600 avant Jésus-Christ, murmura Remo en se demandant ce que venait faire le dieu d'une civilisation perdue dans un réseau d'assassins modernes. C'est rudement vieux, ça.

— Assez vieux pour avoir du mérite, répliqua Chiun, confirmant ainsi sa haute opinion de la divinité. Abraxas était peut-être même une relation du grand Wang en personne.

— Wang l'a dit ?

Chiun renifla avec mépris.

— Pas un des écrits du plus grand Maître ne figure dans la ridicule collection de livres sans valeur de cette bibliothèque. J'ai dû ordonner à la bibliothécaire de rechercher l'information sur Abraxas dans d'autres sources.

— Je n'y comprends rien.

Chiun donna une petite tape compatissante sur la tête de Remo.

— Les hommes blancs n'ont pas à comprendre, dit-il puis, après un

bref regard vers le balcon, il se releva et se précipita vers la porte. Il est l'heure !

Il courut dehors vérifier la position du soleil.

— L'heure de quoi ?

— Des nouvelles de midi, avec la ravissante Cheeta Ching.

— Oh non ! gémit Remo. C'est une affaire sérieuse. Est-ce que vous ne pouvez pas attendre le prochain journal pour regarder ce tapir mangeur de mouches ?

— Si tu ne peux supporter la vue d'une beauté comme celle de Cheeta Ching, eh bien va-t'en. Va regarder des femmes blanches aux gros pis de vaches !

Chiun alluma la télévision. En soupirant, Remo regarda apparaître sur l'écran la figure aux longues dents, couverte de pancake, de la commentatrice du Canal 3.

— Bonjour, dit Cheeta avec un méchant rictus. Il y a du nouveau dans cette affaire internationale à grand fracas, concernant l'assassinat de trois terroristes au début de cette semaine. Dans le monde entier, de petits groupes vociférants réclament la grâce posthume des trois assassins qui ont perdu la vie en éliminant les terroristes notoires.

— Assassins, grogna Chiun avec dégoût. On emploie ce mot pour désigner n'importe quel imbécile armé. Même M^r Pie Borgne.

— Peabody, rectifia machinalement Remo.

— Ce matin à Washington, reprit Cheeta Ching, des manifestants se sont rassemblés devant la Maison Blanche pour exiger que le gouvernement présente des excuses officielles et offre un plein dédommagement à la veuve d'Orville Peabody qui a tué le terroriste Franco Abbrodani à Rome, lundi dernier. Les manifestants, appelant l'assassinat un acte d'héroïsme, ont été dispersés par la police de Washington pour s'être rassemblés sans autorisation.

L'image changea et montra un groupe de personnes massées aux grilles de la Maison Blanche, que la police s'efforçait de chasser.

— Quel est le but de ce rassemblement ? demanda un reporter invisible à un ouvrier d'une quarantaine d'années.

— Nous voulons disculper la mémoire d'Orville Peabody, répondit l'homme. Peabody était un agent de Dieu. Quand il a tué ce fauteur de troubles italien, il a rendu le monde meilleur pour nous tous.

Des acclamations retentirent derrière lui. L'écran revint à l'image de Cheeta Ching.

— Ce qui caractérise ces manifestations dans le monde entier, c'est un manque d'organisation et de direction apparent. Quand les autorités ont demandé à ces manifestants de présenter leur autorisation de se rassembler, ils ont répliqué qu'ils avaient été convoqués par une force invisible appelée Abraxas. On ne sait si cela a un rapport avec le célèbre dernier mot de M^r Peabody. On ignore

également la réaction du gouvernement fasciste de Washington à cette demande. Ici Cheeta Ching, la voix de la vérité. De plus amples nouvelles au journal de six heures.

— Bon Dieu, grommela Remo. Faut que j'appelle Smitty.

— Remarquable idée, dit Chiun avec condescendance tout en éteignant le poste. L'esprit de l'empereur Smith est encore plus faible que le tien. Tu seras en bonne compagnie.

— Je vous répète qu'il n'est pas un empereur, et d'ailleurs... Ah, ça ne fait rien.

Remo attendit très longtemps, le téléphone collé à l'oreille. Il reforma le numéro. De nouveau, la ligne directe de Smith sonna, et sonna.

— Qu'est-ce qui se passe ? marmonna-t-il tout haut.

La ligne directe joignait Smith n'importe où. Elle était reliée à son bureau de Folcroft, à son domicile dans une pièce où M^{rs} Smith n'avait pas le droit d'entrer et même à l'appareil portatif qu'il avait dans son attaché-case. Le seul endroit au monde où la ligne directe n'aboutissait pas, c'était sans doute le bureau de la secrétaire de Smith. Elle était pour Harold Smith seul et Harold Smith y répondait toujours. Toujours.

— Quelque chose ne va pas, déclara Remo en raccrochant brutalement. Nous devons aller à Folcroft.

Ils louèrent un hélicoptère sur le toit de l'immeuble de la Pan Am. Smith fournissait toujours de fortes sommes en espèces à Remo. L'argent était bien commode, en cas d'urgence, même s'il fallait ensuite expliquer les notes de frais à un Smith parcimonieux.

Mais cette fois, c'était une dépense dont Smitty lui-même ne pourrait se plaindre, pensa Remo en sautant de l'hélicoptère. Il traversa le toit pour descendre le long des murs du sanatorium de Folcroft. Chiun l'avait devancé et descendait par la façade lisse comme si c'était un escabeau. Une main passant sous l'autre, le vieil Oriental rampait à la verticale vers les fenêtres aux glaces sans tain du bureau personnel de Smith. Avec le long ongle dur comme fer de son index, il traça le pourtour de la vitre et la poussa doucement jusqu'à ce qu'elle cède. Il la retint quand elle tomba et la déposa par terre, à l'intérieur, avant d'enjamber la fenêtre en silence. Remo le suivit, en le remerciant d'un bref signe de tête.

La pièce ne présentait aucune trace de lutte.

Le bureau avec son terminal d'ordinateur était toujours aussi ordonné, les tiroirs fermés à clef. La corbeille à papier était vide. La porte de l'antichambre n'avait pas l'air d'avoir été fracturée. Si Smith avait été enlevé, pensa Remo, c'était le kidnapping le plus propre de tous les temps.

Rien ne révélait que Smith avait été là, à part le bout de feuille d'imprimante sortant d'un des ordinateurs. Remo s'en approcha sans bruit. Il ne comprenait rien au mystérieux jargon informatique de Smith mais enfin...

« DOCTEUR SMITH. APPELEZ LE 555-8000. DOCTEUR SMITH. APPELEZ LE 555-8000. DOCTEUR... »

Remo cligna des yeux. Il relut le texte.

— Qu'est-ce que c'est que ça, marmonna-t-il.

Chiun l'interrogeait des yeux. Remo lui tendit la feuille et alla décrocher le téléphone. Le vieux monsieur le retint et lui montra la porte du bureau de la secrétaire.

— Aucune importance, dit Remo. On n'entend rien.

Il forma le 555-8000.

— Le numéro que vous demandez n'est pas attribué, lui annonça une voix enregistrée.

Il raccrocha rageusement.

— Qui est là ? glapit une femme derrière la porte fermée.

Des mouvements maladroits, effrayés, firent cliqueter la serrure. Mrs Mikulka ouvrit, poussa un petit cri et resta figée sur le seuil, une main sur le cœur.

— Personne n'a le droit d'entrer ici ! s'écria-t-elle d'une voix tendue. Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je m'appelle Remo. Où est Smitty ?

— Ah, fit-elle avec soulagement. Le Dr Smith a dû partir à l'improviste mais il a laissé un message pour vous.

Avec un coup d'œil inquiet vers la fenêtre sans vitre, elle retourna dans l'antichambre.

— Euh... Suivez-moi, s'il vous plaît.

*Sandley 18 min. S/O
19 km. DC 3 N° TL 516*

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Remo en fronçant les sourcils sur la note manuscrite. Qu'est-ce que c'est que Sandley ?

— Un aéroport, monsieur, expliqua la secrétaire. C'est près d'ici. Mais le Dr Smith ne m'a rien dit...

— Merci.

TL-516 était le seul DC-3 à l'aéroport de Sandley. Il était peint en rouge et présentait assez de bosselures et d'égratignures pour passer pour un bombardier de la Seconde Guerre mondiale.

— Qui est le pilote de cet avion rouge ? cria Remo en faisant irruption dans le bureau.

Deux hommes âgés jouaient aux cartes. L'un d'eux était chauve et buvait du café dans un gobelet de carton. L'autre avalait du bourbon,

au goulot d'une bouteille presque vide. Il avait des yeux larmoyants et vagues. Il posa brutalement la bouteille et s'essuya la bouche d'un revers de main.

— C'est moi, répondit-il.

— Normal, grogna Remo en s'approchant de la table.

L'homme au café vit l'expression de Remo et se leva précipitamment.

— J'ai des écritures à finir, Ned, dit-il timidement en reculant furtivement.

— Dis donc ! Je gagnais, protesta Ned en portant la bouteille à ses lèvres.

Remo la lui arracha.

— Plus de poison avant qu'on cause. Je cherche un nommé Smith. Grand, plus de cinquante ans, lunettes cerclées de métal, costume trois-pièces gris, chapeau. Vous l'avez vu ?

Le vieux pilote se frappa le front de l'index.

— Un peu fêlé ?

Remo s'éclaircit la gorge.

— Je suppose que certaines personnes pourraient le penser. Où l'avez-vous conduit ?

— À l'aéroport de Clear Springs, près de Miami. Vers neuf heures ce matin.

— Il était seul ?

— Ouais. Savait même pas ce qu'il allait faire là-bas, pouffa le pilote. Fêlé. Connaissait même pas la fille qui l'envoyait chercher. Drôlement riche, la fille. C'est pas vrai, Bob ?

Il tourna ses yeux vagues vers l'homme derrière le comptoir. Bob sursauta en entendant son nom.

— Quelle fille ? demanda Remo.

— Je l'ai là dans mes registres, monsieur, dit nerveusement Bob.

— C'est vous le directeur de cette base ?

— Euh, oui. Vous êtes de la FAA ?

— Non, répliqua Remo en s'emparant du registre des vols de la journée. Jane Smith ? Et vous avez cru ça ?

— Elle a téléphoné dans la nuit, tard. J'ai pensé que c'était peut-être sa fille.

— Vous n'avez pas demandé ?

Bob se redressa.

— Monsieur, aucun règlement ne dit que je dois me renseigner sur leur parenté. Quelqu'un qui envoie un garde personnel armé avec cinq mille dollars en espèces pour un aller simple en Floride, je m'en vais pas poser de questions indiscretes.

Il reprit le registre, le ferma en le claquant et, au bout d'un moment, il ajouta :

— Personne ne l'a forcé à partir. Il est arrivé de lui-même. Et il était pas drogué ni rien, pas vrai, Ned ?

— L'a même pas voulu un petit coup de bourbon, dit Ned d'un air écœuré.

— D'où a-t-on téléphoné ?

— De Miami. Elle a dit qu'elle l'attendrait là-bas. Elle parlait très gentiment.

Remo revint vers le vieux pilote qui rotait et se balançait sur sa chaise, du Jack Daniels coulant sur son menton.

— Qui est venu chercher Smith en Floride ? demanda-t-il.

— Comment voulez-vous que je le sache ? répliqua le pilote en hoquetant, l'air maussade.

Remo se retourna en désignant l'ivrogne.

— C'est le seul pilote que vous ayez ?

— Il y a un autre gars qui doit arriver vers quatre heures.

— Peut pas attendre si longtemps, maugréa Remo et il alla soulever Ned de sa chaise. Allez, on y va, l'as. Nous allons dans le sud.

— Hé ! Vous ne pouvez pas l'emmener, protesta Bob. Il est soûlé comme un cochon !

Remo jeta une liasse de billets sur le comptoir.

— Vous pensez que ça va le dessouûler, pour votre registre ?

Il hissa le pilote sur son épaule.

Tout en chantant *La Rose jaune du Texas*, Ned tripota les commandes d'une main mal assurée.

— Plein de carburant, on est paré, marmonnait-il entre les refrains.

— Qui est cette personne qui souille mon air avec une haleine comme des crottes de hyène ? demanda Chiun, de sa place près de l'aile.

— C'est le pilote. Il va piloter l'avion. S'il se rappelle comment on fait.

— Encore une fois, ton infailible jugement prend le contrôle, dit Chiun.

— Très drôle. Il fera l'affaire. Il paraît que piloter un avion c'est comme le vélo. Ça ne s'oublie jamais.

— Je suis sûr que moi je n'oublierai jamais, riposta Chiun.

Remo ne l'écouta plus.

— Ça va, Ned. Vous devez nous conduire jusqu'à Clear Springs.

— Pas de problème, bafouilla Ned. Gardez juste la bouteille à portée de la main. À moins que vous vouliez vous écraser contre une montagne.

Il rit et ils décollèrent comme une fusée. Le pilote pinça l'air devant le nez de Remo.

— Passez-la.

— Que je passe quoi ?

— La bouteille. Vous avez la bouteille, pas vrai ?

Le pilote regarda par son hublot. Au-dessous d'eux, la terre frémissait dans un flou agréable.

— Quelle bouteille ? demanda Remo.

CHAPITRE VII

La plupart des plus grands cerveaux du monde étaient ronds comme des queues de pelle.

Smith se dit que la côte sud d'Abaco, séparée du reste de l'île par un haut grillage, semblait exister uniquement pour servir de cadre à une joyeuse réception de vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Certains des invités étaient des personnalités célèbres de divers domaines. Il reconnut une anthropologue renommée qui dansait une tarentelle sur la plage. Un ancien Secrétaire d'État des États-Unis, portant un tee-shirt avec l'inscription « C'est le pied », avalait un pichet d'un breuvage rose et apparemment alcoolisé aux applaudissements de la foule.

— Un cocktail, monsieur ? proposa un serveur en veste blanche.

Il présentait un plateau avec une douzaine de flûtes à champagne pleines de liquide rose.

— Non, merci, dit aigrement Smith et le serveur s'en alla.

— Allez ah, prenez un verre, dit un gros homme avec un nœud de ruban rose au revers, en assenant une claque joviale dans le dos de Smith. Ça vous détendra.

— Je ne bois pas, déclara Smith.

— Ah dites, vous ratez quelque chose.

L'homme frappa le bord de son verre. Le mouvement le déséquilibra et de la mousse rose déborda. Il se pencha pour chuchoter d'un air complice :

— Vous savez, ce n'est pas de l'alcool ordinaire.

— Cela ne m'étonne pas.

Smith se détourna et voulut s'éloigner mais le gros homme le suivit, tout hérissé d'une indignation d'ivrogne.

— Vous ne savez peut-être pas à qui vous parlez !

— Précisément, dit froidement Smith. Je ne le sais pas et je m'en moque éperdument.

— Je suis Samuel P. Longtree, annonça l'homme avec une dignité exagérée.

— Je n'ai jamais entendu parler de vous.

Le gros s'arrêta net, puis il s'esclaffa.

— Je ne le pensais pas. Je suis chimiste. Ma brillante carrière s'est terminée à l'âge de quarante ans, par ma plus grande découverte.

Smith soupira, sachant que Samuel P. Longtree ne le lâcherait pas avant qu'il ait mordu à l'hameçon.

— Qui était ? demanda-t-il d'une voix lasse.

— Ce cocktail ! À la vôtre !

— Félicitations, murmura Smith et il s'écarta.

— Il est vraiment remarquable. Il intervient sur le cortex cérébral, et élimine toute anxiété.

Vous vous rendez compte ? La guérison instantanée du complexe de culpabilité, de la tension, du trac, de la nervosité, de l'appréhension, de la peur...

— Et de la pensée rationnelle.

— Ah, c'est là que vous vous trompez, mon bon ami ! La beauté de ma mixture, c'est qu'elle laisse le buveur parfaitement lucide. On peut effectuer les travaux mentaux les plus complexes tout en planant plus haut que Bételgeuse. Tout ce que ça vous fait, ça vous libère de vos inhibitions.

Smith regarda enfin Longtree en face, en faisant un rapprochement entre cette information et ce qu'il savait de Peabody et des deux autres assassins.

— La culpabilité, avez-vous dit ? Pas de culpabilité ?

— Zéro. Adieu belle-maman. Adieu tondeuse à gazon !

Smith respira profondément.

— Pas de sens de la culpabilité, pas de responsabilité, pas de morale...

L'homme pouffa.

— Allez dites ! Qui a besoin de morale au paradis ? Y a que les esprits cochons qui ont besoin de feuilles de vigne.

— Depuis combien de temps êtes-vous ici ?

— Allez savoir ! On s'en fout !

— Auriez-vous vu par hasard un nommé Peabody, ici ? Il était peut-être avec deux autres.

Smith donna le signalement de l'assassin américain mort lynché. Le gros homme réfléchit un moment avant qu'une lueur apparaisse dans ses yeux.

— Je crois, oui. Il venait de l'Ohio, quelque chose comme ça ?

— En effet.

— Ma foi, je ne l'ai guère vu. J'étais très occupé à adapter les ingrédients de mon cocktail à d'autres formes. Savez-vous qu'on peut le priser, le fumer ou le prendre en piqûres ? Suffit de nommer votre poison ! Évidemment, la forme injectable n'est pas encore tout à fait au point, elle produit de regrettables effets annexes, au début. La perte de connaissance, des choses comme ça. Mais la version à fumer est parfaite. Ah dites, vous voulez peut-être un joint ?

— Absolument pas, protesta Smith, scandalisé. Qui pourrait avoir eu plus de rapports avec Peabody ?

Le gros homme fit un geste vague.

— Bof... Je ne sais pas. Vehar, sans doute ? C'est le publicitaire de mon groupe de choc, dit-il en montrant fièrement son ruban rose. Ah, mais vous n'avez pas d'insigne !

— D'insigne ?

— Votre groupe de choc. Rose, bleu ou doré ?

— Je ne comprends pas.

— Vous devez être nouveau, hein ? Oh, vous le saurez assez vite. Les couleurs des rubans indiquent le groupe auquel on appartient. Des groupes de choc, ils appellent ça. Chaque groupe travaille à une des phases du Grand Projet.

— Le grand projet ? répéta froidement Smith.

— Le Grand Projet d'Abraxas. En majuscules.

Smith fut suffoqué.

— Abraxas ? Il est ici ?

— Il... enfin, quoi que ce soit, son esprit a conçu le Grand Projet et nous sommes ses instruments, expliqua solennellement Longtree puis il regarda à droite et à gauche. J'espère que je ne me trompe pas.

— Et quel est ce... euh... Grand Projet ?

— Personne ne le connaît en entier. C'est un plan trop vaste pour que l'esprit humain le comprenne, même les cerveaux supérieurs réunis ici. Tout ce que nous en savons, c'est la phase qui concerne notre groupe de choc.

— Quelle phase contient vos cocktails ? demanda Smith.

— Je fais partie de la Phase Un, dit Longtree avec empressement. Elle s'appelle Unité. Notre mission consiste à établir Abraxas et ses bonnes œuvres dans le monde entier.

— Et Vehar, le publicitaire ? Vous dites qu'il en fait partie aussi ?

— Oh, Vehar est la grosse huile de la Phase Un. Votre copain Peabody était un sous-fifre.

— Son sous-fifre ? Peabody ne faisait pas partie de votre groupe ?

Longtree éclata d'un rire méprisant.

— Oh non. Peabody n'était rien du tout. Les riens du tout ne sont pas invités ici. Rien que la crème de la crème. C'est-à-dire vous et moi, l'ami, dit-il en clignant de l'œil. Peabody et les deux autres faisaient simplement partie de l'expérience de Vehar.

— Quel genre d'expérience ?

— Faudra lui demander ça, à lui. C'est le grand, là-bas. Mais quoi que ce soit, vous pouvez être sûr que c'est pour le bien de l'humanité. Le Grand Projet d'Abraxas, c'est pas autre chose.

— Je vais vous dire ce qu'est le Grand Projet d'Abraxas ! grinça Smith. Quand Peabody et les deux autres sont partis d'ici, ils sont allés dans le monde assassiner des gens.

Longtree sourit d'un air indulgent, tout en cueillant un verre sur un plateau qui passait.

— Ben quoi, c'était peut-être leur truc, hein ? Ne soyez pas si pincé. Prenez un verre.

— Excusez-moi, dit Smith très froidement et il s'éloigna.

Il s'approcha d'un grand et beau jeune homme en élégante tenue de sport, qui pérorait au milieu d'un groupe d'auditeurs en adoration, qui buvaient tous des cocktails roses.

— C'est vous, Vehar ? demanda-t-il.

— Hé-hé-hé ! s'exclama gaiement le jeune homme en serrant la main de Smith. Quelle bonne surprise. Comment ça va, Kemosabe ? Faites-moi penser à vous donner l'adresse de mon tailleur. Et comment va bobonne ?

— Vous me connaissez ? s'étonna Smith, interloqué par ces manifestations amicales.

— Je ne vous connais pas ?

— Moi, je ne vous connais pas, dit Smith.

Vehar se redressa et ricana.

— Alors tirez-vous de là. Je n'ai pas de temps à perdre avec la racaille. D'ailleurs, votre costume a l'air d'avoir été acheté avec des timbres-primes.

Des rires serviles saluèrent ce trait d'esprit.

— Je veux vous parler d'Orville Peabody.

— Peabody ? Qu'est-ce qu'un Peabody ?

Vehar pinça le sein d'une jeune femme qui gloussa de plaisir.

— Votre sous-fifre, répliqua froidement Smith.

— Ah oui. Il faut en être un pour le deviner, dit l'autre et cela provoqua de nouveaux rires de fayots.

— Comment lui avez-vous fait assassiner Franco Abbrodani ?

— Mon cher monsieur, dit le publicitaire en plastronnant pour la galerie, je ne comprends pas comment vous avez pu vous insinuer dans ce conclave de cerveaux. Tout individu ayant un QI modérément intéressant pourrait déduire que la mission de M^r Peabody a été accomplie grâce au pouvoir de la télévision.

— La télévision ?

— Plus un faussaire pour ses papiers personnels, naturellement. Nous ne pouvions certainement pas permettre que les actes de Peabody à Rome soient retracés jusqu'ici, n'est-ce pas ?

La foule pouffa. Et Vehar pontifia :

— Le médium est le message. Pour peu que l'on envoie pendant assez longtemps une suite de directives sur ondes ultra-courtes, toute personne capable de recevoir le message obéira à la lettre à vos ordres. Est-ce exact ?

— Comme tout ce que vous dites, mon joli, s'exclama une femme en regardant fixement la braguette de Vehar.

— La communication subliminale, murmura Smith.

Il savait qu'autrefois, dans les premiers temps de la télévision, des publicitaires entreprenants s'étaient arrangés pour pénétrer dans le subconscient des téléspectateurs en faisant passer des messages commerciaux sur le petit écran, à une telle vitesse que la pensée consciente ne les enregistrerait pas. Tout ce que les gens savaient, c'était que tout à coup les noms de certaines boissons gazeuses ou autres biens de consommation leur passaient par la tête, les poussant à aller acheter des produits dont, bien souvent, ils ne savaient absolument rien.

La publicité subliminale avait été accueillie comme la publicité de l'avenir, jusqu'à ce que des législateurs, comprenant ses dangereuses possibilités, l'interdisent formellement.

— C'est contraire à la loi, dit tranquillement Smith et le groupe d'admirateurs se tordit de rire.

— Monsieur... euh ?

— Smith.

— Très approprié, dit Vehar en attrapant le revers du costume trois-pièces gris. Permettez-moi d'éclairer votre lanterne. La loi a été promulguée par une société sans chef véritable. Mais, avec un tel chef, les lois sont inutiles sauf pour réaliser les plans de ce chef.

— Vous parlez de dictature.

— Abraxas n'est pas un dictateur ! protesta Vehar. C'est un être d'une suprême sagesse. Et, dans sa grande sagesse, il a vu que Franco Abbrodani et son espèce étaient les parias de la race humaine, un cancer. Je suis le chirurgien qui a supprimé ce cancer. Peabody et les autres étaient mes instruments.

— Ça m'a quand même tout l'air d'assassinats.

— C'est une question de point de vue. Les intelligences supérieures voient de nombreuses facettes à la même pierre.

Vehar sourit, un beau sourire aussi éblouissant que faux.

— Qui vous a fait faire ça ? demanda Smith, impassible. Ne me dites pas que vous n'avez jamais vu Abraxas non plus.

— Personne ne voit Abraxas avant qu'Abraxas juge bon de se montrer.

— Dans ce cas, pour moi vous êtes l'assassin. Et vous serez jugé.

— Excusez-moi, Dr Smith, murmura une voix de femme, derrière lui. Votre groupe de choc doit se réunir. Suivez-moi, s'il vous plaît.

C'était Circé, en légère robe de mousseline de soie rouge. Ses cheveux encadraient sa figure, en vagues souples, cachant presque la longue cicatrice.

— Il n'en est pas question, répliqua-t-il. J'exige de pouvoir téléphoner.

Elle l'entraîna tandis que les admirateurs de Vehar éclataient de rire bruyamment.

— Docteur, vous n'avez pas pu vous faire une idée juste des travaux d'Abraxas en écoutant M^r Vehar, dit-elle d'une voix un peu suppliante. C'est un homme brillant mais... Eh bien, il manque parfois d'un peu de tact. Je vous promets que, bientôt, vous nous comprendrez mieux.

— Je veux mon attaché-case, dit obstinément Smith.

— Il est en lieu sûr. Mais je ne peux pas vous le rendre tant que vous n'aurez pas accordé au moins une chance au projet. Vous ne voulez pas venir à la réunion ?

À contrecœur, Smith suivit Circé vers une grande demeure au bord de la mer, entourée de palmiers et d'hibiscus fleuris aux couleurs éclatantes. La maison était peinte en bleu comme la mer et aux quatre coins des tourelles pointues de conte de fées se dressaient vers le ciel. Des balcons blancs, en bois découpé, entouraient le deuxième étage. Il y avait plus de quarante fenêtres, beaucoup avec des vitraux aux motifs singuliers.

— Le trident de Neptune, murmura Smith en levant les yeux vers les fenêtres anciennes.

— Tous les dieux sont ici, dit Circé en souriant et elle montra une petite fenêtre sous la corniche. Là, c'est la foudre de Thor, la divinité nordique.

— Les compagnons d'Abraxas, sans doute, dit ironiquement Smith. La jeune femme se hérissa.

— Abraxas n'a pas construit cette maison. Elle était ici, qui l'attendait.

Elle regarda Smith, qui paraissait inoffensif et confondu. Et effrayé peut-être, se dit-elle. Depuis son arrivée, elle l'observait. Il était le seul de tous les délégués convoqués par Abraxas à ne pas fondre d'orgueil, flatté d'être choisi parmi les plus grands cerveaux du monde. Il était le seul qui avait refusé de boire et qui restait en dehors du groupe. Il était déplacé et n'avait pas même l'air de s'en soucier.

Smith restait sur son quant-à-soi. Il n'avait que faire de l'approbation des autres. Seul, parmi tous ces élus, cet homme ordinaire à l'allure terne, avec ses lunettes de fer et son ridicule chapeau, possédait un sens de l'honneur. Il serait difficile, Circé en était sûre, et sans doute dangereux. Pour tout cela, elle le respectait. Elle changea de ton.

— La maison a été construite par des esclavagistes, il y a deux cents ans. Elle est pleine de passages secrets où les premiers propriétaires se cachaient des pirates. Du moins c'est ce qu'on raconte, conclut-elle en riant.

Un cacatoès cria au-dessus d'eux et déploya ses ailes blanches au soleil. Circé épingla un ruban bleu au revers de Smith.

— Vous faites partie du groupe de choc de la Phase Deux, déclara-

t-elle de sa voix de velours.

Smith contempla le ruban, puis la jeune femme défigurée aux accents de sirène.

— C'est votre vrai nom, Circé ?

Elle hésita.

— Non... Il m'a été donné après mon adolescence.

— C'est le nom d'une magicienne grecque.

— Je sais. Avec la beauté de sa voix, elle attirait les marins dans son île et les changeait en pourceaux.

— C'est ce que vous faites ici ?

La question était inattendue et Circé parut blessée.

— Bien sûr que non ! Vous êtes parfaitement en sécurité.

— Tout autant qu'Orville Peabody, riposta paisiblement Smith.

Elle ne répondit pas. Il regarda le ciel, en se demandant si Remo passerait à l'action assez vite pour lui sauver la vie. Parce qu'il n'avait plus aucun doute.

Abraxas le tuerait.

Abraxas les tuerait tous.

CHAPITRE VIII

Il n'y a pas de grands sommets montagneux, entre l'état de New York et la Floride et Remo en serait éternellement reconnaissant. Ned le pilote avait piqué une dangereuse crise de *delirium tremens*, quelque part au large de la Caroline du Sud, et il avait fallu l'enfermer, hurlant et ruant des quatre fers, dans le minuscule lavabo.

— Je crois que j'ai finalement trouvé le truc, annonça Remo en exécutant un looping au-dessus d'Orlando.

— Cesse de croire et pose cet alambic volant, conseilla Chiun.

— Cette partie-là, c'est facile. Ils me parleront, de la tour de contrôle. J'ai vu ça au cinéma, dit Remo en se penchant sur sa carte. Bon, nous entamons la descente.

Il poussa le manche à balai. L'avion piqua du nez vers la terre, avec un bruit strident de sirène.

— Hé là ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

— La mort, je crois, dit calmement Chiun. La mort instantanée.

— Le moteur ne marche pas.

Un cri étouffé parvint des toilettes, suivi de grands coups retentissants.

— Faites-le sortir, Chiun, s'il vous plaît. Je crois que Ned veut parler.

— Les moteurs sont calés ! hurla le pilote en faisant irruption dans le poste de pilotage. Redressez le nez ! Le nez ! Tirez sur le manche à balai ! Ramenez la colonne de direction vers vous !

Il regarda par le pare-brise. Des routes encombrées d'automobiles se déployaient à moins de trente mètres sous eux. Ned s'évanouit.

— Mince, qu'est-ce qu'il s'énervé, dit Remo en tirant violemment sur le manche à balai, sur quoi les moteurs hoquetèrent, repartirent et l'avion monta presque à la verticale. Vous voyez ? Tout va bien. C'est l'aéroport, là devant.

— Moins de conversation, grogna Chiun.

Remo prit la radio.

— Allô ? Allô ? Est-ce que quelqu'un peut m'entendre, là en bas ?

— Nous vous recevons, répliqua une voix déformée à la radio. Identifiez-vous. À vous.

— Nous sommes... Euh... TL-516.

Un silence, puis un nouveau caquètement dans le haut-parleur.

— Vous n'êtes pas autorisé à atterrir ici, TL-516. Continuez vers votre destination. À vous.

— Pas autorisé ? Mais c'est un cas d'urgence ! Le pilote est KO. Je ne sais pas poser ce truc par terre !

— Je répète, vous n'êtes pas autorisé à atterrir ici. Toute tentative d'atterrissage se heurtera à une résistance par la force. À vous.

Remo souffla.

— Qu'est-ce que vous dites de ça ! Pas autorisé à atterrir. J'ai jamais vu ça, moi !

— Je croyais que c'était la partie facile, dit Chiun.

Remo reprit fébrilement son micro.

— Allô ? Dites, les gars, vous n'avez peut-être pas bien compris...

— Vous n'êtes pas autorisé à vous poser ici, TL-516. À vous.

— Et vous pouvez aller vous sucer une bouse ! glapit Remo.
Terminé !

Il arracha la radio du tableau de commandes.

— Très adulte.

— Ned ! Réveille-toi ! cria Remo en secouant le vieux pilote.

— Quoi... quoi... ?

— Assieds-toi là et pose ce tacot !

Les yeux de Ned ruisselaient de larmes. Son nez coulait.

— Je ne peux pas, gémit-il. J'ai la tremblote. Y a des cancrelats sur tous les murs. Je sue comme un porc. Le sang s'est changé en eau. Peux pas respirer. Je vois des étoiles. Palpitations, pleurnicha-t-il et il passa aux détails : Relâchement des intestins. Vision double. Spasmes musculaires. Réflexes...

Remo l'attrapa par le cou et le flanqua dans le siège du pilote.

— Pose ce tas de ferraille ou je te fends le crâne.

— Ma foi, puisque vous le prenez comme ça...

Les mains de Ned, tremblant comme celles d'un joueur de bongo, se tendirent vers les commandes. Il s'éclaircit la gorge.

— Merci, petit. J'avais besoin de ça... Presque perdu, là une minute, mais un bon pilote n'oublie jamais. Quelle piste vous voulez ?

— Il n'y en a qu'une.

— Ah ? (Long silence.) Et où elle est ?

— Dieu tout-puissant ! Par là ! hurla Remo en tendant le bras droit devant.

Ned cligna des yeux.

— C'était pour rigoler, fiston. Volets descendus...

— Le mât du drapeau ! glapit Remo en gesticulant vers la haute perche de métal juste devant eux. Vous quittez la piste !

— Comment je peux quitter la piste ? J'ai même pas encore atterri !

— Et vous n'y arriverez jamais, déclara prophétiquement Chiun. Je m'en vais.

Un bon coup de pied, la porte s'ouvrit à la volée, une rafale d'air,

Chiun était parti.

— Hé ! Comment qu'il a...

— Toi aussi.

Remo souleva le pilote du siège, d'une seule main, et le porta vers l'ouverture. Au dehors, le mât grandissait de milliseconde en milliseconde et son sommet devenait invisible.

— Au secours ! hurla Ned. Ça vient sur nous !

— Geronimo !

Remo fit un saut périlleux et atterrit à côté de Chiun sur le coussin moelleux d'une cime d'arbre, avec le pilote tremblant dans ses bras. Quatre secondes plus tard, l'avion explosa dans un enfer de flammes et de tonnerre.

Quand les débris eurent fini de pleuvoir, Ned ôta les bras de sa tête et contempla avec stupeur le flamboyant spectacle. Apparemment, la chute d'un avion en vol avait énormément contribué à accroître sa sobriété.

— Eh ben mon petit vieux, fit-il en flanquant un coup de coude dans les côtes de Remo. Faut avouer que c'est un sacré atterrissage.

— Épatant, dit Remo.

Les voitures de pompiers de l'aéroport et le matériel d'urgence surgissaient on ne sait d'où et arrosaient l'épave à la mousse carbonique. Ces véhicules étaient neufs et Remo remarqua aussi l'excellent état de la piste. Trois petits appareils étaient garés près du hangar principal. Eux aussi étaient neufs et paraissaient très chers, tout comme le bâtiment. Clear Springs était l'aéroport le plus neuf, le plus étincelant, le plus riche qu'il avait jamais vu.

Chiun s'approchait de sa démarche gracieuse, en ôtant d'une chiquenaude une feuille de sa manche de kimono.

— Au moins, je peux respirer, maintenant, dit-il. Cette chose qui a brûlé sentait la brasserie.

— Devriez faire attention, avertit Ned. Trop d'air frais, ça risque de vous tuer.

— Et votre haleine me rendrait la vie ? lança sèchement Chiun.

— Dites, vous ne remarquez rien de bizarre, ici ?

— Y a des tas de choses bizarres, par ici, déclara Ned. Tous les pilotes d'Amérique savent que Clear Springs c'est le pays des wackos.

— Des wackos ?

— Cinglés. Les cinglés de la drogue, les monstres. Tout ce qu'ils font, par ici, c'est le trafic de la drogue, la contrebande. Dois-y avoir du gros fric, là-dedans. Ils se sont construit tout un aéroport pour eux.

— Et la ville ne dit rien ?

— Foutus trafiquants, ils possèdent aussi la ville. Du moins la plupart des banques et des commerces. Ils apportent la drogue ici dans leurs propres avions, et puis ils la livrent au gang, quelque part

ailleurs. Pas d'emmerdes avec les douanes, pas de bisbille avec le gang, ni ce qu'ils appellent Cozy Nozy. Tout est paré. Ils laissent même pas atterrir les autres avions que les leurs, sauf pour des cas particuliers.

— Comme quoi, par exemple ? Il me semble qu'un atterrissage en catastrophe, c'est un cas bougrement particulier !

— Pas pour eux. Le seul cas particulier qu'ils connaissent, c'est en papier et c'est vert. La dame qu'a envoyé le Lear Jet a dû leur graisser salement la patte.

Les flammes avaient été éteintes. Deux hommes causaient près de la voiture de pompiers, en désignant l'avion grillé à point, pendant que d'autres rangeaient leur matériel. Les deux hommes dégainèrent leurs armes dès qu'ils aperçurent Remo et les autres.

— Qui êtes-vous ? demanda l'un d'eux en s'approchant du trio.

— Nous sommes les survivants de cette épave, répondit Remo.

— Allez ah ! protesta l'autre homme en brandissant son pistolet. Personne n'a pu se tirer de là vivant.

— Vous me traitez de menteur ? demanda Remo en souriant tout en faisant disparaître un pistolet d'un coup de pied et en transformant l'autre en gravier entre ses mains. Maintenant, écrasez vos conneries de faux durs et emmenez-nous voir vos livres.

L'homme au pistolet désintégré regardait les débris, à ses pieds ; il se tourna vers son compagnon et haussa les épaules.

— Je ne veux pas créer d'ennuis, mais le Grand Ed ne montre les livres à personne.

— On va laisser le Grand Ed décider tout seul.

Le Grand Ed était un hippie d'un âge bien mûr, avec une crinière de cheveux blonds frisés tombant jusqu'au milieu de son dos, comme un guerrier saxon. C'était un géant de près de deux mètres, avec un nez écrasé et la gueule d'un type qui échappait à la police depuis des dizaines d'années. Il ne prononça qu'un mot très court en guise d'accueil :

— FAA ?

— Non, répliqua Remo. FURAX. Qu'est-ce que c'est que ces manières, de nous refuser l'atterrissage ?

— C'est un aéroport privé, gronda Ed.

— Un Lear Jet a atterri ici ce matin.

— Qu'est-ce que ça peut vous foutre ?

— Il a embarqué un passager. Je veux savoir où on l'a emmené.

— C'est confidentiel, déclara le Grand Ed et il siffla.

Derrière le comptoir surgirent quatre Cubains qui semblaient consacrer leurs loisirs à pulvériser des boules de bowling avec leurs dents.

— Montrez la porte à ce con, les gars.

Remo se dirigea vers la sortie.

— Je peux me montrer la porte tout seul !

Il l'ouvrit et l'arracha de ses gonds. D'un revers de porte, les Cubains furent jetés au sol sans connaissance.

— La voilà, la porte. Et maintenant, où sont vos registres ?

Sans paraître étonné, le Grand Ed pressa un bouton. Un hurlement de sirène d'alerte retentit dans tout l'aéroport. Un bruit de bottes tonna, dans toutes les directions.

— Des commandos, dit Ned en tremblant, tourné vers l'ouverture. Chiun soupira.

— Tous avec des tire-boums, ronchonna-t-il et avec à peine un mouvement, il jeta le vieux pilote par terre. Ne vous mêlez pas de ça.

Ned se traîna dans un coin et regarda humblement le grand Ed.

— Vous devez pas avoir un bar dans le coin, hein ?

Le géant blond tira de sous le comptoir un pistolet-mitrailleur allemand.

— Non, je ne pensais pas, marmonna Ned.

Les Cubains se réveillaient, un par un.

— Faites l'extérieur, dit Remo à Chiun, moi je m'occupe de Conan le Barbare.

Le Grand Ed renifla bruyamment, la première réaction à peu près humaine que lui voyait Remo.

— Vous avez eu votre chance, dit-il en gesticulant vers Remo avec son arme.

Les quatre Cubains avançaient. L'un d'eux se préparait devant Remo à porter une grande manchette. Un autre passa derrière lui. Avec un ensemble parfait, celui de derrière serra les bras autour de Remo pendant que l'autre frappait. Malheureusement, à l'instant du contact, l'homme derrière Remo enlaça du vide et le puissant direct du premier, destiné à Remo, aboutit en pleine figure de son camarade. Les deux autres Cubains, qui se précipitaient pour la curée, se virent soudain en l'air, propulsés à toute allure par les fenêtres.

La fusillade éclata. L'artillerie auxiliaire du Grand Ed, postée autour du bâtiment, ouvrit le feu en voyant les Cubains voler vers eux comme deux boulets de canon. Dans le fond de la salle, le mur se cribla de balles qui manquaient la frêle silhouette du vieil Oriental, debout sur le seuil. Il formait une cible facile mais, malgré tout, rien ne pouvait toucher Chiun. Il évitait chaque balle par des mouvements si rapides et si petits que l'œil ne pouvait les suivre. Les tireurs croyaient voir de l'extérieur le vieux monsieur absorber les balles comme une cible en caoutchouc mousse, intouchable et intuable.

Quand la fusillade cessa, Chiun sortit. On entendit un hurlement aigu puis le choc de divers corps qui se brisent. Par la fenêtre cassée, Remo voyait tomber les gardes, par deux, trois ou quatre, alors que le

Maître de Sinanju progressait dans son ouvrage.

— Qu'est-ce qui se passe ici, bon Dieu ? marmonna le Grand Ed en levant le pistolet-mitrailleur.

Il ouvrit le feu sur Remo, et il eut l'impression que le corps mince en tee-shirt noir feintait légèrement sur la droite et se transformait en une tache floue qui avançait vers lui. Le pistolet cliqueta, son chargeur vidé. Pas une balle n'était passée assez près de Remo pour lui déplacer un cheveu.

— Une paire de spectres, grogna le géant blond. Un sacrée karma que t'as, papa.

— C'est grâce à mes bonnes pensées.

Ed jeta le pistolet et plongea derrière le comptoir. Remo attrapa l'arme au vol.

— D'accord, la fête est finie, dit-il en le suivant. Par exemple ! Où diable...

Il n'y avait personne, là derrière. À la place du grand blond, il ne restait rien que le carrelage noir et blanc par terre. Au bout du comptoir, il y avait un petit grattement. Remo tourna la tête. C'était Ned, qui se traînait sur le sol.

— La voie est libre ?

— Certainement, grommela Remo, dégoûté. Tout ce qu'il y a de plus libre. Le barbare a disparu.

— Dieu soit loué !

Ned s'étala à plat ventre en poussant un soupir de soulagement. Puis il releva brusquement la tête, avec une exclamation étonnée. Il frotta quelque chose, par terre, gratta avec les ongles. Ce carreau se détacha, en même temps que six autres. Ned les souleva. Un grand panneau carré se descella en révélant un trou profond et un escalier.

— Eh ben dites donc ! s'exclama le vieux pilote. Une trappe ! Bien sûr, c'est un truc que ces wackos de la drogue installeraient, pas de doute.

— Ned, tu es un saint, affirma Remo. Chiun ! Par ici !

Remo descendit rapidement dans le trou, Ned sur ses talons. Chiun accéléra son travail, avec les derniers durs à cuire restant pour défendre leur patron disparu. Remo entendit trois nouveaux hurlements avant que le silence tombe.

Chiun les rejoignit à l'entrée du souterrain menant de la trappe à la plage. Un magnifique yacht de 25 mètres était amarré à une jetée, à environ huit cents mètres de là, et se balançait majestueusement à côté d'un dinghy dont le petit moteur hors-bord marchait encore.

— C'est là qu'il a filé, dit Remo.

— Et il va continuer sur sa lancée, déclara Ned. Ce bateau est en train de partir.

Il avait raison. Le yacht virait lentement de bord pour gagner le

large.

— Vous ne l'attraperez jamais, à présent. Y a pas d'autres bateaux ici.

— Mon élève et moi n'avons pas besoin de bateaux, assura Chiun.

Sur ce, il entra dans l'eau et nagea vers le yacht plus vite qu'un dauphin, sous les yeux abasourdis de Ned.

— Retournez donc là-bas et appelez la police, conseilla Remo.

— Les flics ? Après ce que je vous ai vu faire, je vais appeler Ripley pour son truc, La Réalité dépasse la Fiction !

— Vaudrait mieux les flics, insista Remo. Au fait, pas la peine de parler de moi ni de mon ami. Nous n'existons pas.

— Comme vous voudrez, répondit Ned en souriant. J'espère que vous arriverez là où vous allez. Si jamais vous avez besoin de voler quelque part, faites-moi signe. Je suis dans l'annuaire.

Remo sourit une dernière fois et plongea.

Quelques instants plus tard, Chiun et lui étaient sur le pont. Le Grand Ed tenait la barre, le vent sifflait dans sa tignasse folle et l'empêchait d'entendre approcher les deux hommes derrière lui. Tout à coup, en une fraction de seconde, l'océan s'étendant sous ses yeux fut remplacé par un gros plan de Remo, à deux doigts de sa figure, et son larynx cessa inexplicablement de fonctionner.

— Je peux vous tuer ou vous laisser la vie sauve, dit Remo. Qu'est-ce que vous choisissez ?

Le Grand Ed montra sa gorge.

— Parler ? demanda Remo.

Les lèvres bleues d'Ed s'ouvrirent et se fermèrent, comme un poisson hors de l'eau, et il hocha affirmativement la tête. Remo garda un doigt sur son larynx.

— Où est allé le Lear Jet ? demanda-t-il en relâchant imperceptiblement la tension.

— Abaco, souffla le blond. Aux Bahamas. Une heure environ à l'est de la Grande Bahama.

— Qui le pilotait ?

— Une femme. Je ne connais pas son nom. Elle a une longue cicatrice sur la figure. C'est tout ce que je sais, je le jure. Écoutez, prenez le bateau, il est à vous, mais ne me tuez pas ! D'accord ?

— D'accord, répondit Remo. Mais n'oubliez pas ! Rentrez directement à la maison !

D'un ample mouvement puissant, il balança par-dessus bord l'homme qui tomba en faisant jaillir une gerbe d'eau. Remo se frappa le front.

— Le dinghy !

— On s'en est déjà occupé, lui apprit Chiun.

Quand le Grand Ed atteignit la petite embarcation, le trou gros

comme le poing, dans le fond, avait laissé monter l'eau jusqu'au plat-bord. Il laissa échapper un gros juron et leva des yeux désespérés vers les deux hommes qui l'observaient, du pont du yacht.

— En nageant tout droit, tu peux arriver à la côte, lui cria Remo. Les flics te donneront un coup de main.

Il agita une main et le blond se retourna pour entamer sa longue traversée.

Le rugissement d'un avion à réaction qui décollait déchira l'air. Quelques secondes plus tard, un petit appareil élané siffla au-dessus du yacht, exécuta un looping, descendit juste au-dessus des mâts. Le pilote salua. C'était Ned.

— On dirait qu'il a trouvé un moyen de transport pour rentrer chez lui, dit Remo.

Chiun hocha la tête.

— Espérons que nous pourrons dire la même chose de l'empereur Smith.

CHAPITRE IX

La Grande Abaco n'était apparemment guère plus grande que l'Astrodrome de Houston. Si Chiun n'avait pas guetté avec acharnement les antennes de télévision, le puissant bateau du Grand Ed l'aurait passée en quelques minutes. Mais ils arrivèrent, selon l'estimation de Chiun, bien à temps pour voir la diffusion de 15 heures des *Façons de nos Jours*.

— Vite, un hôtel, cria Chiun, très agité. De préférence qui reçoit les émissions par câble. Et aussi avec un lit vibrant.

Remo contempla les baraques de bois sans peinture, que l'on apercevait de loin en loin, entre des rochers ou de la verdure. De la profonde rade naturelle où ils avaient laissé le bateau, ils suivirent une étroite route de terre à une voie, où des caméléons fuyaient sous leurs pas. C'était, semblait-il, la route principale de l'île.

— Je ne crois pas que ce sera si facile, petit père. D'ailleurs, nous n'avons pas de temps à perdre avec des feuilletons. Smitty est prisonnier par ici, quelque part.

— Quiconque n'a pas de temps pour la beauté n'est qu'une moitié de personne, déclara Chiun.

— Et vous n'avez pas besoin non plus de lit vibrant. Ne bougez pas. Quelqu'un vient.

Sur la route, un grand Noir marchait avec grâce vers eux. Quand Remo courut pour le rejoindre, l'homme sourit largement.

— Vous courez trop vite, dit-il aimablement. Par ici, on a tout le temps pour marcher, prendre la vie tranquillement. C'est la manière des îles.

— Je cherche quelqu'un, dit Remo, heureux que la première personne qu'ils rencontrent semble être bien affable.

— Oui ? Je le connais peut-être. Abaco est petite. Tout le monde se connaît. Sauf la côte sud, naturellement.

— Qui y a-t-il, sur la côte sud ?

Le Noir rit tout bas.

— Personne que vous voudriez connaître. Ils ont installé le grand grillage, personne ne peut entrer. Les gens de là-bas, ils restent tout le temps derrière leur barrière.

— Et qu'est-ce qu'ils font ?

L'homme fourra son pouce dans sa bouche et rejeta la tête en arrière.

— Ils boivent, répondit-il, les yeux pétillants de malice.

— Ah ? Alors, Smith n'est pas là.

— Votre ami s'appelle Smith ? demanda le Noir, radieux. Je connais Smith.

— Vraiment ?

— Bien sûr. Tout le monde ici connaît Smith. Un gros type, transpire beaucoup, toujours couvert de filles.

— Pas le bon Smith. Le mien est grand, cheveux gris mais il porte un chapeau... L'air assez banal, dans le fond. Mais il pourrait être avec quelqu'un. Une femme.

— Une femme blanche ?

— Je crois. Tout ce que je sais, c'est qu'elle a une cicatrice sur la figure. Grande, en long sur la joue... Qu'est-ce qu'il y a ?

Le sourire de l'homme avait disparu. Il recula, en faisant le geste contre le mauvais œil.

— Vous la connaissez ?

— Je ne sais rien, répliqua l'inconnu. Je ne vois rien. La côte sud, c'est pas mes affaires, d'accord ?

Il tourna les talons, si vite qu'il glissa sur la terre battue, et prit ses jambes à son cou pour aller se perdre dans la végétation dense de la colline.

— Ton charme a opéré sa magie habituelle, à ce que je vois, dit Chiun quand Remo revint vers lui.

— Je n'y comprends rien. J'ai simplement mentionné la femme à la cicatrice et il est devenu fou. Mais il a dit quelque chose, sur un coin qui s'appelle la côte sud. Ça ne me fait pas l'effet d'un endroit pour Smitty, mais il a été enlevé, alors il pourrait être là.

— C'est aussi facile de marcher au sud qu'au nord, par ici, marmonna sombrement Chiun.

Au bout d'un kilomètre, il fut extasié. Au sud, il y avait le village d'Abaco, composé d'une épicerie, d'une quincaillerie et du *Beach Hôtel*, promettant six chambres avec télévision.

— Nous avons vingt minutes, annonça Chiun en vérifiant l'heure au soleil. Va tout de suite nous retenir une chambre.

— Voyons, Chiun ! Et Smitty ? Et la terreur de ce type quand j'ai parlé de la femme à la cicatrice ? Ça ne vous intéresse pas ?

— Ce qui m'intéresse, c'est de savoir si le docteur Sinclair sait que la riche veuve qu'il vient de soigner pour une dépression maniaque est sa fille perdue depuis longtemps, répliqua aigrement le vieil Oriental. Et d'abord, tu veux des filles blanches avec une cicatrice. Alors amène-la.

— Qui ?

— Dans la voiture, dit impatiemment Chiun.

Bien qu'il n'y ait que deux automobiles sur la route, un gros embouteillage s'était produit. Un des véhicules était une vieille Land

Rover vide, arrêtée au milieu de la chaussée. L'autre était une Opel blanche qui escaladait le talus pour contourner la première voiture. Remo cligna des yeux au soleil pour tenter de voir le conducteur.

C'était une femme. Avec une longue cicatrice sur un côté de la figure.

— Comment est-ce que vous avez pu voir ça, d'ici ? demanda-t-il.

— Comment se fait-il que tu ne l'as pas vu ? répliqua Chiun, tout aussi étonné.

— Ça ne fait rien. Il faut que je l'arrête.

Remo courut vers la voiture, qui avait passé le barrage et accélérât sur la route. Chiun soupira et ramassa un caillou.

— Le cerveau d'un thon, marmonna-t-il d'un air résigné et il lança la pierre.

Elle pivota dans les airs avec un bruit de claquement de fouet. Une fraction de seconde plus tard, le pneu arrière droit de l'Opel éclata et s'aplatit. La voiture dérapa et s'arrêta. Remo aussi. Il se retourna vers Chiun.

— Merci, petit père. J'aurais dû penser à ça.

— L'hôtel, lui rappela Chiun.

— Euh... Vous ne croyez pas que vous pourriez aller nous inscrire ?

— Moi ? Je te rends un service et brusquement le Maître de Sinanju en est réduit à un travail de valet ?

— Alors attendez-moi simplement dans le hall, dit Remo en se retournant vivement vers la fille.

Elle était descendue de voiture et regardait d'un air désespéré son pneu à plat.

— Vous savez ce que c'est, dit confidentiellement Remo. Les femmes sont ma spécialité. Je crois que si je peux avoir cinq minutes avec elle, elle nous conduira à Smitty.

— Par le seul pouvoir de ton sex-appeal ?

— Quelque chose comme ça. Laissez-moi faire.

Remo retourna vers l'Opel.

— Bonjour. Vous avez besoin d'un coup de main ? demanda-t-il avec un sourire engageant.

Elle le lui rendit. Un bon point, pensa-t-il, en examinant la jeune femme. Une vraie beauté, pas de doute. En quelque sorte, la cicatrice rendait sa figure plus intéressante.

— Vous me dévisagez, dit-elle et la voix de velours arracha Remo à ses réflexions.

— Excusez-moi.

— Aucune importance. J'ai l'habitude. Et, oui, j'accepte votre aimable proposition.

L'accent était subtil, difficile à définir. Elle ouvrit le coffre et Remo

y prit le cric et la roue de secours.

— Vous vivez ici ? demanda-t-il en espérant qu'elle lui donnerait un indice sur ses origines.

— Parfois. Mais pas vous. Je ne vous ai jamais vu. Touriste ?

— Si l'on peut dire, oui.

— Ils sont rares, par ici.

Remo installa le cric, haussa la voiture et ôta la roue, assez lentement pour se donner le temps dont il avait besoin.

— Dites donc, j'ai entendu des histoires sur la côte sud. Il paraît qu'on ne s'y ennuie pas !

Elle hésita.

— J'ai peur que vous vous trompiez, dit-elle prudemment, d'une voix moins chaleureuse.

— Pourtant, on m'a bien dit que c'était assez dingue. Des tas de réceptions...

— Je finirai, dit-elle vivement en tendant la main vers le démonte-pneu, mais Remo le ramena hors de portée.

— Allons donc ! Je serais bien grossier si je ne terminais pas le travail. Tenez, l'autre jour, je disais justement à mon copain Harry Smith...

Il la vit sursauter.

— Tiens ? Vous le connaissez ? Il voyage beaucoup. Un grand type, des cheveux gris mais il porte un chapeau...

— Je ne le connais pas, trancha-t-elle agrement.

Ainsi, le Grand Ed disait la vérité. Cette femme allait les conduire directement à Smith.

— Et maintenant, si ça ne vous fait rien, je suis assez pressée, reprit-elle vivement.

— C'est presque fini..., grogna Remo en resserrant le dernier boulon. Vous savez, je suis nouveau ici, et ça me ferait vraiment plaisir si vous me permettiez de vous offrir un verre.

— Je ne bois pas.

— À dîner, alors ?

— Il n'est que trois heures !

— Un petit goûter après l'école ?

Il lui effleura le poignet gauche. Elle frissonna.

Il y avait longtemps que le vieux Maître avait appris à Remo tous les secrets de l'art de donner du plaisir aux femmes. C'était un art très ancien et Remo y excella immédiatement. Il existait de nombreuses façons d'amener une femme à l'extase, mais toutes commençaient par le poignet gauche. On peut jouer d'elle comme d'une harpe, pensa Remo. Cicatrice ou non, c'était une séduction qui allait lui plaire.

— Je... je ne crois pas, bredouilla-t-elle.

D'un geste apparemment accidentel, il lui frôla le côté de la cuisse.

— Ça me ferait plaisir de vous revoir, lui chuchota-t-il à l'oreille et elle fut parcourue d'un long frisson. Un grand plaisir.

— Vous feriez peut-être mieux de finir de remonter le pneu, souffla-t-elle, haletante.

Ses seins se gonflaient sous le tissu léger de sa robe. Elle était prête.

— Et ensuite ?

Elle embrassa Remo sur la bouche. Ses lèvres charnues lui firent l'effet d'un velours électrisé.

— Je vous attendrai dans la voiture, murmura-t-elle.

— Oui, madame.

Bingo. Cinq minutes, dix tops, et elle lui dirait tout ce qu'il y avait à savoir sur Harold W. Smith. Il se baissa vers le cric.

Il suffisait d'un peu de finesse, pensait-il assez fièrement. Elle avait déjà mis le moteur en marche. Celle-ci était drôlement pressée. Il sourit en ôtant le cric. Oh, après tout, quand on avait le chic, on avait le chic...

L'Opel démarra en trombe, dans un hurlement de pneus et un nuage de poussière, laissant Remo sur place, le cric à la main.

— Hé ! cria-t-il en regardant l'Opel blanche filer sur la route.

Il toussa, cracha dans la poussière et essuya ses yeux aveuglés par la fine pellicule noire recouvrant sa figure.

— Ah ! C'est donc ainsi que tu travailles à ta spécialité, dit Chiun en s'approchant. Je ne puis te dire combien je suis honoré d'avoir assisté à tes prouesses. La séparation a été tout à fait romanesque, à mon avis.

— Oh, ça va, grogna Remo en jetant le cric sur la route, si violemment qu'il s'y enfonça et disparut.

— Et maintenant, peut-être, un peu de télévision ?

— Comme vous voudrez.

CHAPITRE X

La réunion du groupe de choc dura toute la journée. Une grande partie fut passée en longues présentations, tandis que les délégués versaient dans leur gosier des cocktails roses, à mesure que chacun se levait à son tour pour parler de ses réussites dans son domaine particulier. Le groupe de Smith était composé d'un banquier, d'un agent de change, d'un économiste, d'un stratège militaire, d'un mathématicien, d'un éducateur, d'un historien, d'un journaliste, d'un ingénieur et de l'ancien Secrétaire d'État, qui avait l'air considérablement plus digne que la dernière fois que Smith l'avait vu. Son tee-shirt « C'est le pied » avait été remplacé par un costume de toile blanche informe qui tombait assez mal sur son corps informe.

Smith s'étonnait de la singulière collection de spécialités choisies pour la Phase Deux du Grand Projet, mais ne posait pas de questions. Il avait été forcé d'assister à la réunion et il y assistait. Un point. Il n'apporterait rien de plus à Abraxas ni à son conseil assassin.

Le dénommé Lepat, assis au bout de la longue table d'acajou, présidait la réunion. Derrière lui, il y avait un grand écran de projection. Il ne ressemblait pas du tout à l'homme anonyme qui était venu au milieu de la nuit, le chapeau à la main, frapper à la porte de Smith. Sa timidité avait fait place à de l'assurance. Ses manières étaient vives, compétentes et autoritaires.

Le fonctionnaire né, songea Smith, uniquement à l'aise quand il est corseté par un règlement rigide. À part sa manie de lisser ses cheveux de vernis noir, Lepat était aussi imperturbable que l'impassible Circé, assise sur un divan dans un coin près du projecteur, fumant une cigarette.

Juste en face d'elle, il y avait une caméra de télévision qui bourdonnait tout en oscillant inlassablement autour de la table.

— Nous en venons enfin au dernier délégué de la Phase Deux, un homme dont les remarquables réussites dans la science de l'informatique ouvriront de nouveaux horizons au bénéfice de l'humanité, grâce à ses travaux pour le Grand Projet d'Abraxas, déclara Lepat. Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter le Dr Harold W. Smith. Si vous voulez bien vous lever, Dr Smith, et nous dire quelques mots sur vos opinions du monde et comment nous, qui représentons l'intellectualité, pouvons l'améliorer.

Il y eut quelques applaudissements polis et quelques cris réclamant une nouvelle distribution de l'eau-de-feu rose de Samuel Longtree.

Smith resta assis.

— Appelez l'ambassade des États-Unis, dit-il en s'adressant directement à la caméra. Je suis ici contre ma volonté.

Lepat postillonna. La caméra interrompit son balancement et se braqua sur Smith.

— Mais, Dr Smith...

— Laissez-le tranquille ! ordonna une voix amplifiée venant des quatre murs à la fois.

Les autres délégués se turent et cherchèrent la source du bruit. Lepat resta bouche bée. Au bout d'un moment, un murmure surexcité courut autour de la table.

— Je suis Abraxas, déclara la voix, une voix de basse, grave comme une proclamation de Moïse.

Les chuchotements se transformèrent en petits cris de surprise ; les délégués se jetèrent fébrilement sur leurs cocktails roses. Seul Smith n'était pas impressionné. Il croisa les bras et continua de regarder fixement la caméra. La voix répondit à ce défi muet :

— Dr Smith, il me semble détecter de l'hostilité de votre part, à l'égard de notre bienveillante conférence.

— Oh non, intervint promptement Lepat en perdant son aisance superficielle.

— Laissez le docteur répondre !

Smith répondit, sans changer d'expression :

— C'est exact.

Un silence tomba. Circé écrasa sa cigarette et se redressa, avec une expression d'appréhension.

— La prétendue bienveillance de cette conférence est une bouffonnerie. J'ai été amené ici contre ma volonté et mes effets personnels m'ont été pris de force. Pour moi, il s'agit là d'enlèvement et de vol. Je ne sais pas à quel lavage de cerveau vous vous livrez ici avec vos breuvages roses et vos incitations subliminales au crime, mais vous n'allez pas faire de moi un Orville Peabody.

Ce fut le chaos. Des cris s'élevèrent, de tous les délégués. L'économiste belge assis à côté de Smith lui sauta dessus en glapissant :

— Vous ne pouvez pas parler comme ça à Abraxas !

Un coup de sifflet strident perça le tumulte et imposa le silence.

— Messieurs, dit la voix grave sans perdre son calme et l'économiste se rassit, ainsi que tous les autres. Les réserves du Dr Smith ne sont pas prises en mauvaise part.

La caméra se déplaça et reprit son oscillation en quart de cercle. À la porte, où elle s'était placée en cas de nécessité. Circé soupira avec soulagement et retourna à sa place sur le divan.

— Vous avez tous été patients, ces jours derniers, vous avez

attendu pendant que notre assemblée était amenée du monde entier. Peu de choses vous ont été révélées pendant ce temps, sur le véritable travail de cette conférence. Je vous parle maintenant pour vous mettre au courant de ces plans, afin que nous commencions à travailler ensemble dans une unité, une harmonie et une paix qui se répandront aux quatre coins de la terre.

— Alors, commencez par nous dire comment vous avez transformé en assassins Peabody et les deux autres innocents, dit Smith.

— Ce n'était pas le cas, comme vous finirez par le comprendre, répondit calmement la voix.

On passa à la ronde de nouveaux pichets de cocktail rose. Smith repoussa son verre avec dédain.

— Depuis la nuit des temps, la guerre et l'égoïsme ont détruit toute possibilité de coopération entre les peuples de la terre. Là où de grands progrès auraient pu être accomplis, les fins de l'humanité ont toujours été déjouées par de mesquines provocations. Je souhaite mettre fin une fois pour toutes à ce déplorable état de choses, afin que la race humaine puisse réaliser son véritable potentiel.

Smith étouffa un bâillement.

— Mon projet pour parvenir à cela a été divisé en trois parties. Unité, Harmonie et Paix. La Phase Un du Projet, l'Unité, rassemblera les éléments disparates de la société sous une même bannière.

— La vôtre, murmura tout bas Smith.

— Oui, la mienne. Abraxas ne fera aucun mal à ceux qu'il guide. M^r Peabody et les autres étaient le commencement de la Phase Un, en extirpant les sources du mal réel dans le monde et en le rendant meilleur. Déjà, les populations de toutes les nations appellent l'élimination des trois terroristes une mesure capitale vers la paix du monde. On a procédé à l'ablation d'un peu de chair putréfiée du corps de l'humanité et les instruments de chirurgie, Peabody, Groot et Soronzo, ont atteint la dimension de légendes.

— Ils sont morts, dit posément Smith.

— Oui. Et dans la mort, ils ont trouvé l'immortalité.

— C'était un os, reprit Smith, soutenant les regards de tous les délégués. Un os jeté aux chiens. Un geste vide. Le but de ces meurtres ne pouvait être que de duper ceux qui recevaient subconsciemment ces messages télévisés, pour leur faire croire que cet Abraxas est une espèce de Zorro, qui répand le bien partout où il va. Vous ne comprenez donc pas ? lança-t-il aux figures ahuries des délégués. Trois terroristes ! Ce n'était rien !

— On n'a même pas annoncé que les exécutions étaient mon œuvre, dit la voix dans les haut-parleurs.

— Peabody l'a annoncé. D'une manière qui a fait dresser l'oreille à tous les journalistes du monde !

— Parfait, répondit la voix avec un léger rire. Je veux bien le reconnaître. Les crimes ont été commis pour propager le nom d'Abraxas. Vous êtes satisfait, Smith ?

Smith se rassit, ahuri. Abraxas venait d'avouer que sa « bienveillante conférence » était bidon. Et pourtant, les figures entourant la table n'avaient pas changé, tout le monde levait respectueusement les yeux vers la caméra.

Ça ne leur fait absolument rien, comprit Smith avec une clarté qui l'écoeura. Bon ou mauvais, saint ou tueur, Abraxas s'était emparé de leur cerveau et l'avait avalé tout cru.

— Ces hommes étaient entraînés pour accomplir leurs tâches, et cela au moyen de la télévision, reprit la voix. Comme beaucoup d'entre vous le savent, ils ont été instruits par des messages subliminaux transmis dans des émissions normales. La même chose peut se faire sur une échelle beaucoup plus importante, pour faire part du message d'Abraxas à des millions d'individus. L'opinion publique mondiale peut être influencée en beaucoup moins de temps qu'il n'en faudrait par les méthodes politiques et militaires normales. Il n'y aura pas de dissension.

— De quoi parlez-vous ? demanda Smith, atterré.

— Ne soyez pas assommant, répliqua sèchement Abraxas. Je parle de révolution. De révolution, Dr Smith ! Bientôt, cette conférence annoncera et déclenchera une révolution mondiale, sans verser une seule goutte de sang.

Une ovation fit le tour de la table. Smith, pris de nausée, baissa la tête.

— Cela, c'est la Phase Un. La Phase Deux, l'Harmonie, accélérera le processus et ira plus loin. Messieurs, nous devons être réalistes. La masse s'enthousiasmera pour le Projet d'Abraxas, mais ceux qui détiennent le pouvoir et l'argent ne renonceront pas facilement à leurs privilèges pour le bien de la société. Pour cette raison, les réserves de fortune privées doivent être prises à ceux qui les amassent et redistribuées au mieux des intérêts de l'humanité tout entière.

Smith se redressa dans un sursaut :

— Quoi ?

La voix continua de parler, grave, hypnotique, assurée. Les délégués buvaient ses paroles.

— Les personnes présentes ont été réunies dans cette pièce pour chercher les moyens de renverser l'économie du monde et de supprimer la corruption de la fortune privée. Ici, dans cette pièce, nous trouverons un moyen d'éliminer les réserves de la Bourse de New York. Nous manipulerons, en contrôlant les immenses réseaux de communication, les prix du pétrole et de toutes les autres denrées productrices de richesses.

— Je peux rediriger les lignes téléphoniques des nations de l'OPEP en une journée, s'écria avec enthousiasme l'ingénieur du Moyen-Orient. Le chaos pendant un jour, ça suffira pour bouleverser le monde pendant des mois !

— Je peux faire surveiller le courrier des États-Unis pendant une période indéfinie, annonça l'ancien Secrétaire d'État. Tout le courrier prioritaire sera mis au rebut.

— Un commencement, reconnut Abraxas. Et je suis certain que M. Beaupère, notre banquier, peut organiser la dispersion de fonds des importants comptes individuels dans les banques suisses.

— Sans aucune trace, affirma paisiblement l'élégant Suisse, son cocktail à la main. Quelques-uns des hommes les plus riches du monde seront des pauvres du jour au lendemain.

— Et vous, Dr Smith, reprit Abraxas, j'aimerais que vous vous occupiez seul d'un projet. Grâce à votre génie de l'informatique, je veux que vous trouviez accès aux banques d'information des services de recouvrement des impôts. Vous programmerez de fausses informations dans les ordinateurs du fisc et confisquerez les fonds détenus par cette administration. Quand vous aurez terminé cette tâche, vous ferez de même pour les systèmes fiscaux d'autres pays.

Smith se leva, n'en croyant pas ses oreilles.

— Vous êtes fou, souffla-t-il. Vous parlez de la destruction de la civilisation !

— Du commencement de la civilisation, rectifia Abraxas. La Phase Trois sera l'apogée de tous nos efforts, la fin qui justifiera les moyens que nous emploierons. Car la Phase Trois, la Paix, n'est rien de moins que la réorganisation de la planète.

« La guerre sera supprimée. La discorde n'existera plus. On mettra fin à jamais à l'ambition personnelle et à la concurrence entre les hommes. Dans la Phase Trois, je vous offrirai un monde où chaque nation et toute sa population serviront une unique fonction, pour le bienfait de toute l'humanité. Le Japon, par exemple, sera une société complètement technologique, produisant de l'électronique pour le monde entier. Toutes les personnes vivant au Japon travailleront dans son unique industrie et tous en profiteront.

— Ce n'est pas sérieux ! protesta Smith. Le Japon est une nation, pas une compagnie. Vous ne pouvez pas espérer que toutes les personnes sans exception, dans tout le pays, travaillent dans une seule industrie. Que deviendra tout le reste ?

— Je suis heureux que vous vous intéressiez au projet, Dr Smith. Les pays Scandinaves seront le centre laitier du monde. Le Groenland, à cause de sa stabilité géologique, contiendra les éléments nucléaires pour chauffer et éclairer la planète au cours des siècles à venir. Tous les poissons et produits de la mer, consommés par la population

terrestre, viendront d'un chapelet d'îles du Pacifique Sud. L'Union soviétique, à cause de ses vastes pâturages, produira le bétail.

— Le bétail ? s'exclama Smith, interloqué. Et l'Amérique ?

— Les États-Unis possèdent la plus grande superficie de terre fertile du monde. Pour cette raison, toute l'Amérique sera convertie en régions agricoles. Votre pays nourrira le monde.

— Nous serons des fermiers ?

— Certainement.

Smith s'en étrangla.

— Une nouvelle « solution finale » par un autre fou ! cria-t-il. Le monde vous rira au nez !

— Oh, vous vous trompez. Vous sous-estimez la lointaine portée de la Phase Un. Les messages silencieux transmis par la télévision continueront d'être diffusés, jusqu'à ce que le monde appelle en suppliant son nouveau chef. Et Abraxas sera là pour lui. Le douze de ce mois, je me révélerai à tous les peuples de la planète. Le but de mon émission sera de les persuader de me suivre. Ils m'écouteront, je vous assure. Ils me suivront dans la nouvelle ère. Et personne ne rira.

Autour de la table, tout le monde se leva d'un bond, en applaudissant et en tapant des pieds. Lepat entonna le nom d'Abraxas comme une litanie et tous les autres l'imitèrent.

— Je vous remercie, dit enfin la voix grave. Et maintenant, je voudrais vous montrer à tous le travail déjà accompli par les membres du groupe de choc de la Phase Un. Circé, la lumière, s'il vous plaît.

La salle s'obscurcit.

— Ce que vous allez voir est un film récent sur les événements actuels tout autour du monde. C'est le résultat d'un programme employant le même type d'indications télévisées subliminales qui ont si bien marché sur M^r Peabody et les autres assassins de notre expérience. Le message diffusé dans ce cas était le simple mot « Abraxas ». Si vous voulez bien, Circé ?

Le projecteur s'alluma et inonda l'écran blanc. Une image apparut, une foule rassemblée autour de la tour Eiffel, les mains levées vers le ciel. Le bruit était assourdissant et l'on voyait la bouche de tous ces gens s'ouvrir et se fermer à l'unisson. « Abraxas ! » criaient-ils de plus en plus fort.

« Abraxas ! » glapissait la foule près de St. Stephen's Tower, au pied de Big Ben. « Abraxas ! » psalmodiaient des centaines d'Hindous en robe safran, autour du grand bassin miroir du Taj Mahal. Des millions d'hommes et de femmes, des usines de Pékin aux rues de Nairobi, appelaient le même nom, celui du nouveau dieu. Le chant était sur les lèvres des fermiers de l'Iowa, des pêcheurs danois, des étudiants coréens et des marins russes. « Abraxas ! » réclamait la population du monde entier.

— Mon Dieu, murmura Smith.

Quelle que soit la folie commise, quels que soient les rouages de la terrible machine destructrice mise en marche par Abraxas, Smith savait qu'il devait alerter le Président.

Mais il n'avait plus son attaché-case ni son téléphone portable. Pour avertir le seul homme capable de mettre fin au règne de terreur d'Abraxas avant qu'il commence, Smith devait s'évader de la côte sud.

Au-dessus des têtes, la caméra continuait d'osciller dans la pièce obscure. Les délégués applaudissaient le film, criaient avec les masses de gens sur l'écran.

Smith se dit qu'il avait une petite chance. Il jeta un coup d'œil vers la porte. Il n'avait pas vu de gardes, dans l'enceinte. Il faisait noir dans la salle. S'il arrivait à se précipiter dehors, pendant que la caméra serait détournée de lui, il pourrait peut-être courir jusqu'au village...

Il attendit son moment. Enfin, alors que le groupe glapissait et que la caméra était tournée vers le coin opposé, Smith se cassa en deux et sortit de la pièce.

Il faisait nuit, dehors ; la route de terre battue n'avait d'autre éclairage que la lune et les étoiles. Le grillage entourant la côte sud était assez haut mais Smith réussit à l'escalader. Du sommet, il sauta. Une vive douleur remonta de sa cheville. Il se releva, posa le pied avec précaution. Ce n'était qu'une foulure mais cela faisait très mal. Il se dit qu'il avait été bien plus grièvement blessé quand il était dans l'OSS et la CIA. Il y avait longtemps, mais il n'avait pas oublié son entraînement. Rapidement, il s'éloigna de la grille et boitilla le long de la route, aussi vite qu'il le put.

Le village était à près de deux kilomètres. Quand il arriva au carrefour principal désert, sa cheville était parcourue de terribles élancements. « Le président », marmonnait-il. Une fois qu'il aurait trouvé un téléphone, peu importait ce qu'Abraxas lui ferait. Mais il fallait d'abord trouver ce téléphone.

En arrivant de l'aéroport, il avait vu un centre de télécommunication, aux abords du village. Il avait pensé alors que les téléphones privés devaient être rares à Abaco et que la plupart des habitants téléphonaient de la poste. Il était sûr, pour peu que sa jambe tienne le coup jusque-là, de pouvoir pénétrer par effraction dans le centre.

Au-delà du village, un petit cercle de lumière brillait dans une route transversale sinueuse. Smith la reconnut. Le centre de télécommunication était par là. Il força sa cheville enflée à le soutenir et marcha vers la lumière.

Le bâtiment y était, tout seul, vulnérable, ses fenêtres à hauteur des yeux. Même avec sa mauvaise jambe, ce serait très facile d'y pénétrer.

Il ramassa une grosse pierre et, en étalant sa veste sur une vitre, il la brisa en silence. En gémissant de douleur, il parvint à se hisser sur le rebord et à sauter à l'intérieur.

Il y avait un standard, un modèle primitif incapable de poser un problème à Smith. Accroupi dans l'ombre, il chuchota à l'opératrice internationale son numéro et attendit sa communication avec Washington.

— La Maison Blanche. Bonsoir, dit la standardiste au bout d'une attente interminable.

— Ici le Dr Harold W. Smith. Je dois parler au Président.

— Je crains que ce ne soit pas possible à cette heure, M^r Smith, répondit gaiement la standardiste. Voulez-vous laisser un message ?

— Je vous assure que je ne suis pas un fou. Je vous en supplie, donnez mon nom au Président. C'est très urgent. Dites-lui que c'est le Dr Smith.

— Je vous ai dit, M^r Smith...

Il n'entendit pas le reste de la phrase. Dehors, des phares de voiture approchaient.

Ils m'ont suivi !

— Il m'est impossible de joindre le Président par mes moyens habituels, insista-t-il en observant les phares qui venaient vers lui. C'est une affaire de sécurité nationale, urgente. Je vous en prie, dites-lui que c'est Harold Smith et dépêchez-vous ! Il n'y a plus guère de temps.

— Ma foi, je ne sais pas...

— Dites-le-lui ! implora Smith.

Il entendait maintenant le moteur de la voiture. Le bruit se tut brusquement. Deux portes claquèrent.

— Vite !

— Bon, dit la standardiste en hésitant. Mais j'espère que ce n'est pas de la blague !

— Non, non !

Il attendit, ruisselant de sueur froide. Son cœur battait dans sa cage thoracique comme un oiseau effrayé. Le téléphone était silencieux.

— Vite, je vous en supplie, chuchota-t-il.

Le bouton de porte tourna et fit naître un déclic. Quelqu'un, de l'autre côté, donna un coup de pied dans le battant. Smith vit le bois mince fléchir. Le téléphone crépita.

— Allô ? Allô ? cria-t-il mais il n'y eut pas de réponse.

Derrière la porte, un coup de feu claqua. La porte fut secouée. Un coup de pied l'ouvrit et Lepat apparut, un Walther P.-38 fumant à la main. Circé était avec lui. Ils marchèrent rapidement vers Smith. Circé fouillait dans son sac.

Smith les suivit des yeux, sans quitter le téléphone. Sa vie, pensait-il, valait aussi peu là où il était qu'à trois mètres de là. Il n'irait pas plus loin avant que le Walther de Lepat l'arrête.

— Ouais ? fit une voix familière au bout du fil.

Smith ouvrit la bouche pour répondre mais il n'en sortit qu'une petite exclamation étouffée, un vague soupir. Il sentit une vive douleur à la nuque. Ses veines se transformèrent en spaghettis. Du coin de l'œil, il vit les longs doigts aux ongles laqués de Circé appuyer sur le poussoir d'une seringue pleine d'un liquide rose.

— Monsieur le Président..., marmonna-t-il d'une voix pâteuse.

Et ce fut tout. Sa tête tournait comme s'il avait reçu un coup de marteau matelassé. Il ouvrit encore la bouche pour parler, mais rien ne vint. Tout tourna et s'obscurcit autour de lui, alors qu'il entendait au loin, à un monde de là, la voix du Président répéter son nom tandis que Lepat avançait la main pour raccrocher.

CHAPITRE XI

Remo se réveilla en sursaut. Il était tout habillé, couché par terre dans la chambre d'hôtel.

— Quelle heure est-il ?

Chiun regarda par la fenêtre.

— Presque neuf heures.

— Du *matin* ? Vous voulez dire que je dors depuis hier après-midi ?

— Tu étais fatigué. Nous l'étions tous les deux. Le voyage était difficile.

— Mais je ne dors jamais ! Enfin, pas comme ça ! gémit Remo en se relevant, péniblement. La dernière chose que je me rappelle, je regardais la télévision...

— *Les Façons de nos Jours*, dit Chiun en souriant. Tu étais captivé. Un beau drame, tu ne trouves pas ?

— C'est ça ! C'est ce feuilleton imbécile. Il m'a donné la migraine. J'avais l'impression que mon cerveau allait exploser.

— Rassure-toi. Il ne sera jamais assez plein pour ça.

— Ah, c'est drôle, que c'est drôle. Aïe !

Remo pressa ses doigts à ses tempes. Des lumières dansaient sous ses paupières. Des lumières et un mot imprimé en grandes lettres sur un fond de fines lignes grises.

— Chiun ! cria-t-il, alarmé.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Abraxas. Je le vois. Le mot, je veux dire.

— Toi aussi ? Eh bien. La divinité doit avoir besoin de nombreux disciples.

— M^{rs} Peabody ! s'exclama Remo stupéfait.

— Non, non, M^{rs} Havenhold. L'héroïne des *Façons de nos Jours* s'appelle M^{rs} Havenhold.

— Je veux parler de la veuve d'Orville Peabody. Elle a vu le mot aussi. Et son fils également. Son fils qui n'était pas à l'école. Vous comprenez ? C'était la télévision. Abraxas, c'était sur l'écran.

— Je ne vois rien, sur l'écran.

— Mais si, forcément. Ces lignes grises dont vous parliez, c'est le champ derrière l'image. On les voit toujours quand on regarde attentivement. Voyez ?

Remo alluma la télévision. Il y avait une émission enfantine, une bande de petits gosses courant dans un poulailler derrière un homme déguisé en coq. Remo eut l'impression d'avoir la tête dans un étai

d'acier.

— C'est toujours là.

— Où ?

Les enfants poussaient des cris de joie en ramassant des paniers pleins d'œufs en plastique de toutes les couleurs.

— Quelque part. Je le sens.

— Et moi, je ne peux pas ? bougonna Chiun.

Je ne suis peut-être pas assez sensible pour recevoir cet invisible message ?

— Vous avez peut-être passé plus de temps que moi à regarder la télévision. Il faut que les yeux s'habituent à cette lumière clignotante. Les miens ne s'y sont jamais adaptés.

Remo ferma les yeux, fort, les rouvrit et recommença.

— Ton idée est ridicule.

— Abraxas, murmura Remo en clignant rapidement des yeux. Le voilà.

— Où ? cria Chiun en regardant fixement l'écran où il n'y avait rien de plus pernicieux que des petits enfants caressant des agneaux.

— Clignez des yeux sur un rythme de quatre, cinq et neuf.

Le vieil Oriental obéit et murmura :

— Abraxas.

— En anglais, en coréen, dans tous les autres alphabets du monde. Nous avons capté les langues que nous connaissons le mieux, c'est tout. Un petit quelque chose pour tout le monde.

— C'était un truc ! chuchota Chiun sans vouloir y croire. Abraxas est une fraude. Un mot à la télévision !

— Calmez-vous, ce n'est pas la fin du monde.

— Mais pourquoi ? Pourquoi est-ce que quelqu'un a voulu faire ça ? Pourquoi est-ce qu'on cherche à démolir mon beau drame ?

— Je ne sais pas.

Remo se passa une main dans les cheveux et bondit brusquement vers la porte.

— Je ne sais pas mais j'ai dans l'idée que la disparition de Smith est en rapport avec tout ça !

Il se dirigea vers la côte sud. Le portail était verrouillé mais non gardé et il sauta facilement par-dessus le grillage.

L'enceinte était superbe, avec des jardins pleins de fleurs tropicales et une belle vieille maison de planteur, ornée de tourelles et de balcons ouvragés. Par-dérrière, une plage de sable blanc s'étendait de part et d'autre sur plusieurs centaines de mètres. Quelques personnes se promenaient dans les jardins, seules ou par petits groupes, mais personne ne fit attention à Remo. Il remarqua que tout le monde buvait et se souvint de ce que lui avait dit le Noir, sur la route, à propos des activités de la côte sud. Ce que Remo trouva de plus

curieux, c'était que tout le monde buvait le même breuvage rose.

Il aperçut une figure pâle, entre les vieilles branches basses d'un eucalyptus. C'était la femme à la cicatrice. Elle regardait au loin, avec une expression pensive et soucieuse. Elle ne vit pas Remo arriver. Adossée à l'arbre, les mains croisées dans le dos, il trouva qu'ainsi, elle ressemblait à Alice au Pays des Merveilles.

— J'interromps quelque chose ? demanda-t-il.

Elle sursauta. Quand elle reconnut Remo, son air surpris devint effrayé.

— Je ne renonce pas facilement, dit-il en souriant. Nous avons rendez-vous, vous vous souvenez ?

Elle regarda furtivement de tous côtés.

— Vous ne devriez pas être ici, chuchota-t-elle.

— Harold Smith non plus.

Il fut étonné qu'elle ne fasse pas semblant de ne rien savoir de Smith. Elle le regarda simplement dans les yeux. Il fut intrigué par ce qu'il vit dans les siens. De la tristesse, une Alice plus âgée, terriblement marquée par son passé, redoutant l'avenir...

— Écoutez, dit-il, si on cessait de jouer à des petits jeux et si on se disait la vérité ?

Elle hésita.

— J'aimerais pouvoir.

— Je me contenterai de l'endroit où est Smith, pour commencer.

— Je vous en prie, allez-vous-en.

— Quand vous me l'aurez dit.

Elle soupira.

— Bon. D'accord, il est ici. Vous le saviez.

— Où ça, ici ? C'est grand.

— Peu importe où. Il ne partira pas avec vous, maintenant.

Un frisson glacé courut dans le dos de Remo.

— Il est mort ?

— Non, non, pas mort. Mais il pourrait aussi bien l'être.

Elle regarda de nouveau par-dessus son épaule et murmura :

— Écoutez, je ne peux pas vous parler ici.

— Dites donc, qu'est-ce que c'est que ce truc ?

— Je vous l'expliquerai plus tard. Retrouvez-moi ce soir chez *Mother Merle*. C'est le rendez-vous des habitants de la côte nord. À dix heures. Je vous raconterai tout. Mais vous devez partir tout de suite.

— Je ne...

— Je vous en supplie !

— ... connais même pas votre nom, acheva Remo.

— Mon nom n'a pas d'importance. On m'appelle Circé. Je vous attendrai.

Elle s'enfuit comme un lapin affolé et disparut dans le jardin.

— Vous allez quelque part, Circé ?

Elle poussa un petit cri quand la main de Lepat jaillit de derrière un acacia et la retint par la manche.

— Ah, c'est vous, dit-elle en regardant le petit homme comme s'il était contagieux.

— Qui est le nouveau petit ami ? demanda Lepat d'une voix aussi pommadée que ses cheveux. Vous savez, Abraxas n'aime pas que nous fraternisions avec les gens du dehors.

— Il était... j'ai simplement...

— Allons raconter ça à Abraxas, voulez-vous ?

Il la prit par le bras et la poussa brutalement.

Elle se dégagea d'une secousse.

— Non, attendez, tout de même ! Vous n'avez pas le droit de me traiter comme ça ! Abraxas vous remettra vite d'aplomb !

— Passablement sûre de vous, hein ?

Il sourit et, aussi brusquement que le sourire était apparu, il prit un air menaçant.

— Je m'en vais vous dire une bonne chose, ma petite dame. Vous avez peut-être été la favorite d'Abraxas dans le temps, mais les choses ont changé. Cette fois, vous êtes allée trop loin. Hier soir, c'était le commencement de la fin, pour vous.

— Quoi ? Hier soir ?

— Vous n'avez pas aimé faire la piqûre à Smith. N'est-ce pas ?

— Je l'ai faite, pas vrai ?

— Abraxas pense que vous n'êtes pas assez dure pour tenir jusqu'au bout du programme.

— Ne soyez pas stupide ! Où est-ce que j'irais ? Simplement, je ne pensais pas que j'aurais à lui faire du mal.

— C'est justement l'attitude qu'Abraxas n'aime pas. C'est pour ça qu'il m'a chargé de vous suivre. Alors qui est le fidèle assistant d'Abraxas, maintenant, hein ?

— Vous m'avez... quoi ?

— Suivie, oui. Et heureusement. On ne peut pas avoir confiance en vous.

— Je ne supporterai pas d'être traitée comme je ne sais quelle criminelle !

— Rentrez !

Il faillit la jeter par la porte de la maison. Tous deux allèrent se tenir devant la caméra bourdonnante.

— Qu'est-ce que c'est ?

La voix d'Abraxas résonna dans le silence.

— Je l'ai trouvée dans le jardin, répondit fièrement le petit homme, qui parlait à quelqu'un de l'extérieur. Elle lui avait probablement ouvert le portail.

— Ce n'est pas vrai ! cria Circé.

— Qui était cet homme ? demanda la voix.

— Je... Je ne sais pas comment il s'appelle.

C'est simplement quelqu'un que j'ai rencontré en ville.

— Que voulait-il ?

— Il... (Elle s'interrompt et leva les yeux vers la caméra.)

Pourquoi suis-je interrogée de cette façon ?

— Vous avez laissé Smith s'échapper hier soir.

— Mais j'ai couru après lui !

— Vous auriez dû mieux le surveiller. C'était votre travail.

— Mais il faisait noir...

— Qui était l'homme à qui vous parliez ?

— Je vous l'ai dit ! Je ne connais pas son nom ! cria-t-elle puis elle ferma les yeux et se maîtrisa. Il cherchait le Dr Smith. Il sait qu'il est ici.

— Comment le sait-il ? demanda la voix.

— Il ne me l'a pas dit ! J'ai pris rendez-vous avec lui, pour ce soir. Je pensais que vous voudriez envoyer quelqu'un le chercher, pour l'interroger.

— L'interroger ? s'étonna la voix avec un rire de gorge. Un intrus s'infiltre parmi nous, un espion, et vous voudriez que je l'interroge ?

— Eh bien oui, répondit Circé, perplexe. Il pourrait y en avoir d'autres.

— Il sera tué, comme le seront les autres qui le suivront.

— Tué ? Sans même le faire parler ?

— La mort est le seul moyen de traiter ceux qui sont en dehors de notre sphère d'influence. La mort est le seul châtiment efficace.

— Mais... tout ce que vous disiez sur l'unité. Et l'harmonie. Et la paix... ?

— Les mots ne sont que des mots. Le Grand projet ne sera pas déjoué par des mots. Mort aux traîtres, Circé. Ne l'oubliez pas.

— Aux traîtres ? Pourquoi me parlez-vous sur ce ton ? Je ne suis pas un traître !

— Non ?... Peut-être aviez-vous l'intention de tendre un piège à l'intrus. Peut-être. Et peut-être m'auriez-vous parlé de lui.

— J'allais le faire. Je le jure.

— Elle n'est pas revenue tout droit vers la maison après lui avoir parlé, intervint Lepat.

— Je ne suis pas un robot ! glapit Circé. Je voulais y réfléchir.

— Ah oui. Ma Circé est devenue une grande penseuse, dit Abraxas et sa voix durcit. Penser, c'est mon travail, ma chère, pas le vôtre.

— Certainement, monsieur, chevrota-t-elle.

— Avez-vous été... attirée par cet homme ?

— En voilà une question !

— Répondez ! Avez-vous été attirée ?

Elle garda longtemps le silence et finit par répondre en rougissant :

— Non.

— Vous mentez. Et vous mentez en prétendant ne pas connaître son nom.

— Je ne le connais pas !

— Et vous mentez peut-être aussi en disant que vous comptiez me le livrer. Il vous aurait été tout aussi facile de me livrer à lui.

— Jamais je ne vous ferais ça, Abraxas ! Jamais !

— Est-il beau ?

— Non, affirma-t-elle, les joues flamboyantes.

— Vous mentez encore. Il y a longtemps, très longtemps que je vous connais. J'ai vu vos yeux se voiler de désir à la vue d'une paire de bras musclés et d'une belle tête.

— Ce n'est pas juste ! protesta-t-elle en pleurant sans retenue. Je vous aime. Je vous ai toujours été fidèle. Jamais une seule fois je n'ai couché avec un autre...

— Assez ! ordonna la voix dure.

Circé jeta un coup d'œil à Lepat, dont elle avait oublié la présence.

— Je vous ai toujours été reconnaissante, dit-elle à Abraxas d'une voix brisée.

— Je laisse passer cet incident, avec un avertissement. Pour cette fois. Mais uniquement pour cette fois. La prochaine incartade sera suivie d'un châtement, rapide, sûr et irrévocable. C'est compris ?

— Je comprends, murmura Circé, les yeux baissés.

Comment tout cela était-il arrivé ? se demandait-elle. Jusqu'où était allée cette folie ? Elle se vit soudain comme si elle était une autre personne arrivant tout à coup dans la pièce. Elle était là debout, implorant le pardon d'une voix désincarnée tombant d'un haut-parleur, tremblante sous l'œil d'une caméra de télévision et craignant pour sa vie !

— À quelle heure avez-vous rendez-vous avec cet homme ?

— Ce soir à dix heures, murmura-t-elle.

Ça ne devait pas se passer comme ça. Ça n'avait jamais dû être ça !

— Où ?

L'inconnu. L'inconnu était le seul espoir de Circé. Si seulement elle pouvait se fier à lui et lui dire la vérité...

— Je vous ai demandé où vous aviez rendez-vous avec lui.

Elle sursauta en relevant les yeux. Elle se creusa fébrilement la tête. *Mother Merle* était au nord de l'île.

— À la Conch Inn, prétendit-elle. En face du marché aux poissons.

— C'est près d'ici, sur la côte sud, n'est-ce pas ?

— Oui, souffla-t-elle en faisant un effort pour regarder la caméra sans broncher.

Elle savait que si elle était prise cette fois en flagrant délit de mensonge, il n'y aurait pas de second avertissement.

— Vous resterez ici. J'enverrai des hommes à votre place, pour se débarrasser de lui. Lepat, vous avez le signalement de l'individu ?

— Je l'ai vu de mes yeux, monsieur.

— Très bien. Vous mettrez les hommes au courant. Vous pouvez aller, maintenant, Circé.

Elle acquiesça docilement et sortit.

Ce soir, pensait-elle. Ce soir, sa vie allait changer à jamais. Sa mort ou son salut allaient dépendre du caprice d'un parfait inconnu dont elle ne savait rien, pas même le nom.

CHAPITRE XII

— Remo ! Remo !

Chiun avait perfectionné le chuchotement de théâtre et le sien portait à travers un océan. Remo se retourna et l'aperçut, un scintillement de satin bleu immobile parmi les arbres au-delà de l'enceinte de la côte sud. Il courut sur la route vers la colline.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Des ennuis. Quelqu'un a intercepté la femme à qui tu parlais dans le jardin.

Remo secoua la tête.

— Une sacrée bonne femme, celle-là. Après m'avoir bien fait marcher avec ses grands yeux tristes, elle court tout droit vers son patron.

— Ce n'est pas mon impression.

— Mais si, croyez-moi. Et d'abord, quelqu'un qui se fait appeler Circé, ça n'est rien de bon.

— Un nom qui convient à une sirène, dit Chiun en souriant.

— Bof. Qu'elle fasse ce qu'elle veut. Il se peut qu'elle nous mette sur une piste. Elle dit que Smitty va mal. Vous ne l'avez pas vu, lui, par hasard ?

— Non, mais il y en a d'autres. Derrière la maison, là-bas sur la côte.

Remo cligna des yeux en regardant au loin. Sur la plage, il y avait une quinzaine de personnes. Le vent de mer apportait leurs voix insouciantes et joyeuses.

— Ouais, ça vaut la peine de jeter un coup d'œil. Mais en vitesse, dit Remo. À entendre la fille, Smitty est probablement au fond d'un cachot, dans la maison.

La plage était étroite, bordée de rochers d'un côté et de l'autre par les petites vagues tièdes de la mer des Caraïbes qui s'écrasaient sur le sable éblouissant. Tous ces gens riaient, plaisantaient, apparemment fort heureux eu compagnie les uns des autres. Ce joyeux rassemblement sur la plage n'évoquait guère pour Remo les inquiétants événements qui l'avaient amené là.

— Allons-nous-en, grommela-t-il. Nous perdons notre temps. Personne ne retient Smitty prisonnier dans cette fête-là.

— Tu en es bien sûr ? demanda le vieil Oriental.

Lentement, il leva le bras pour indiquer une silhouette solitaire sur un rocher, à une trentaine de mètres.

Remo s'en approcha. C'était un homme d'un certain âge, aux cheveux gris. Il portait un bermuda fuchsia et une chemise ample imprimée de palmiers. Il était coiffé d'une visière bleu électrique décorée d'un portrait de Pierre LeToque, le symbole clandestin de la marijuana. Dans une main, il avait une flûte à champagne pleine d'un liquide rose mousseux et dans l'autre une longue feuille d'imprimante rayée de vert et de blanc. À côté de lui, un poste à transistors diffusait du reggae à plein volume.

— Naaah, fit Remo. Ça ne peut pas être lui. Vous ne le croyez tout de même pas ?

Chiun hochait sereinement la tête.

— Smitty ? appela Remo en s'approchant encore de l'homme dans le vent.

— *Ah lak a woman*, chantonait-il en tapant du pied en cadence.

— Bon Dieu, qu'est-ce qu'ils lui ont fait ?

Smith avala d'un trait son cocktail rose et laissa échapper un rot de satisfaction. Il ôta vivement un crayon de son oreille et se mit à griffonner avec rage sur l'imprimante étalée sur ses genoux.

— Il est évident que l'empereur a perdu la raison, déclara Chiun.

— Il est évident que l'empereur est beurré comme une tartine, dit Remo avec irritation et il arracha le verre de la main de Smith. Qu'est-ce que vous fichez là, hein ? Nous avons fait à moitié le tour du monde pour vous chercher. Vous êtes censé être dans un pétrin terrible, et vous voilà...

— J'y suis ! s'exclama Smith avec extase en remarquant enfin les deux hommes devant lui. Tiens, Remo, dit-il avec un grand sourire qui montrait les dents. Et Chiun. Salut. Quel bon vent vous amène ? Quel temps superbe !

Et il se remit à griffonner.

— C'est vous qui nous amenez ici, répondit Remo en se demandant s'il avait déjà vu Smith sourire. Vous avez disparu de la surface de la terre, il y a un moment, vous ne vous souvenez pas ?

— Moi ? Ah oui, peut-être bien. Ça n'a pas d'importance. Vous voulez un cocktail ?

— Non, merci.

— Seigneur, murmura Smith, ça y est vraiment ! Ça résiste à toutes les preuves.

— Quelles preuves ? Qu'est-ce que vous faites ?

— Je viens de trouver un moyen de programmer insidieusement les ordinateurs du recouvrement des impôts, expliqua Smith, tout surexcité en brandissant son imprimante. C'est d'une simplicité incroyable, dans le fond. Il suffit de transmettre de l'information d'un ordinateur éloigné, situé à un kilomètre du terminal principal, par exemple, et puis de puiser dans ce dernier au moyen de codes sur

ondes ultra-courtes dans les circuits téléphoniques souterrains. Un enfant aurait pu trouver ça.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce que vous racontez, dit Remo.

— Il voulait dire un enfant intelligent, murmura Chiun.

Smith tapota sa visière avec son crayon, l'air songeur.

— Vous savez, nous pourrions faire ça deux fois plus vite en employant les Quatre de Folcroft. Vous n'êtes pas d'accord ? demanda-t-il avidement à Remo, puis il pouffa. Adieu, fisc. Adieu, budget US ! Bonjour, soleil !

— Quoi ? Utiliser les ordinateurs de Folcroft pour voler le fisc ? Vous avez perdu la tête ?

— C'est ce que je t'ai dit tout de suite, dit Chiun en coréen.

— Au contraire, répliqua Smith, de plus en plus débonnaire. J'ai trouvé ma tête. Enfin. J'ai découvert ma raison d'être. Tout cela, c'est pour le bien de l'humanité, vous comprenez ? Nous ne devons pas dresser d'obstacles sur la voie de l'humanité, après tout. Abraxas ne serait pas content.

— Abraxas ? Vous aussi ?

— Je me demande si les banques fiscales de Grande-Bretagne sont aussi faciles à envahir que les nôtres.

Smith s'absorba dans le tracé de diverses lignes et intersections sur l'imprimante.

— Nous devons le faire sortir d'ici.

— Le bateau est de ce côté, dit Chiun en montrant la gauche. Je conseille de passer par la mer.

— Oui, c'est sans doute le mieux, reconnut Remo en soulevant Smith. Ils ne vont pas le chercher dans l'eau...

— Lâchez-moi ! glapit Smith. Qu'est-ce que ça veut dire, faire irruption ici alors que vous n'êtes pas invités, et puis... Au secours ! Au secours !

Chiun haussa un sourcil.

— Pardon, Smitty, dit Remo en appuyant deux doigts sur la nuque de Smith.

L'homme aux cheveux gris se tut et resta inerte dans les bras de Remo.

— Qu'est-ce qu'ils lui ont fait, d'après vous ? demanda Remo en allongeant Smith sur la couchette, dans une des luxueuses cabines du yacht. Vous avez entendu ce qu'il a dit d'Abraxas ?

— Un sale truc. Je vais détruire l'autel. Pire, je vais le rendre à la bibliothèque.

— Je me contenterais de détruire les gens qui ont fait ça à Smitty, déclara Remo.

— Enfin...

— Enfin quoi ?

— N'agis pas trop précipitamment. Il était plutôt charmant, dit Chiun avec nostalgie.

— Ah, ça ne fait rien. Restez avec lui. Je retourne à la côte sud.

— Mais pourquoi ? Nous avons l'empereur...

— Nous avons le corps de Smith... La fille m'a dit qu'il pourrait aussi bien être mort. Nous ne savons pas ce qui va lui arriver. Ou d'ailleurs à nous. Cette affaire d'Abraxas à la télévision me fait peur.

— C'est très bizarre, reconnut Chiun. Si je l'ai vu à New York, et toi ici, et quelqu'un dans l'Ohio l'a vu aussi...

— Exactement. Des tas de gens voient ça. Y compris Smith, qui décide tout à coup de piller les ordinateurs du fisc. Dieu seul sait ce qui se passe d'autre dans cette maison de la plage.

— Je suis d'accord, dit Chiun. Je vais rester avec l'empereur, ici. Qu'est-ce que tu vas faire, toi ?

— J'ai un rendez-vous.

L'établissement de *Mother Merle* était bondé d'îliens, la figure luisante de sueur, qui dansaient au rythme lent et hypnotique du tambour de l'orchestre. Circé était assise dans un coin, éclairée par la lueur vacillante d'une bougie, la seule figure blanche de cette foule. Elle fumait une cigarette dont le bout incandescent tremblait dans l'obscurité.

— Seule ? murmura Remo. Je suis étonné. Où est l'embuscade ?

Elle lui prit la main. Il vit qu'elle avait l'air soucieux.

— Il faut que vous m'aidiez, chuchota-t-elle.

— Voyons, il me semble que vous avez assez d'aide.

— Je ne comprends pas...

— Allons donc. Vous faites partie de ce groupe de kidnappeurs de la plage. Même les îliens sont au courant. Et on vous a vu courir vers votre patron dès que vous m'avez laissé là-bas dans le jardin. Alors cessez donc de jouer la comédie et dites-moi un peu ce que vous cherchez à faire avec moi.

Elle, regarda Remo, avec de grands yeux lumineux pleins de larmes.

— Abraxas a l'intention de vous tuer. Il peut le faire. Il a déjà tué.

— Peabody ?

— Il a arrangé ça. Les autres aussi.

— J'aimerais bien qu'on m'explique qui est cet Abraxas. Ça faciliterait les choses.

— C'est mon employeur.

Remo sourit.

— Ce petit avorton ?

— Non. Ça, c'est Lepat. Abraxas l'a envoyé m'espionner. Il m'a

surprise en train de vous parler. Je lui ai dit que je vous avais tendu un piège, pour que ses hommes puissent vous tuer.

— Et c'est vrai ?

Elle alluma une nouvelle cigarette au mégot de la première et aspira profondément la fumée.

— Oui, dit-elle.

— M'étonne pas.

— Mais je ne l'ai pas fait ! protesta-t-elle vivement. Je lui ai donné le nom d'un autre lieu de rendez-vous, de l'autre côté de l'île. Ils finiront bien par venir ici. Je pensais que vous m'aideriez à lui échapper mais...

Elle laissa tomber sa tête dans ses mains.

— Allons, allons, dit Remo. Ça ne peut pas être si grave que ça.

— Comment pourriez-vous avoir confiance en moi, après ma façon de vous traiter ?

— Qui a dit que j'ai confiance en vous ? Qu'est-ce qui se passera, si ceux qui veulent me tuer vous trouvent ?

— Je serai tuée. Qu'ils vous trouvent ou non. Abraxas va m'éliminer, maintenant. Je lui ai menti.

— Cet Abraxas m'a l'air d'un type formidable.

— Il est fou. Je l'ai compris aujourd'hui, affirma-t-elle dans un sanglot étouffé. Comment est-ce que les choses ont pu aller aussi loin ? Je n'avais jamais pensé... J'ai peur, terriblement peur !

— Allons-nous-en d'ici, dit Remo en la faisant lever. Nous irons quelque part, où vous pourrez me raconter tout ça depuis le commencement.

— D'accord... il y a un coin le long de la côte...

Circé ramassa son sac d'une main tremblante et le laissa tomber, en poussant un petit cri effarouché.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Remo suivit le regard de Circé vers la porte, où venaient de surgir huit Noirs. Ils étaient armés de matraques et leurs yeux d'acier étaient posés sur Remo et la fille. Ils s'approchèrent d'eux, lentement.

— Nous avons de la compagnie, murmura-t-il. Vous êtes venue avec votre voiture ?

Elle hocha la tête, un peu de bave au coin des lèvres.

— Allez la chercher et attendez-moi.

— Mais ils sont trop nombreux pour...

— Allez ! Courez !

Il la poussa hors du chemin des malfrats. Deux des hommes levèrent leurs gourdins. La musique se tut dans un accord discordant. Le cri aigu d'une femme provoqua la débâcle. Tout le monde se rua vers la sortie, en renversant des tables et des chaises, en se bousculant pour laisser la salle à cet homme seul entouré par des tueurs à gages.

Un des assaillants lança sa matraque à la tête de Remo. Il allongea le bras, la main ouverte, et para tranquillement le coup. La matraque se désintégra dans la main de l'homme. D'un seul doigt, Remo lui renfonça le nez dans le cerveau, tout en écartant à coups de pied le cercle qui se resserrait autour de lui. Deux autres hommes tombèrent en gémissant.

L'air siffla. Si rapidement qu'il était invisible, un martinet claqua, ses longues mèches lestées de métal visant la poitrine de Remo.

— Au nom sacré d'Abraxas ! cria l'homme au fouet.

— Au nom sacré de la Sainte Farce, gronda Remo.

D'un mouvement subtil des mains, il écarta le bout des doigts pour recevoir les extrémités d'acier du martinet. Les petites billes rebondirent avec neuf tintements pour s'encaster comme des balles de pistolet dans le front de celui qui tenait le fouet. Pendant quelques instants, il resta pétrifié, avec neuf trous rouges autour de la tête, trop profonds pour saigner, puis ses yeux se voilèrent et il tomba à plat ventre sur une table, à grand fracas.

Ils se jetèrent alors sur Remo, tous en même temps, en martelant de leurs poings ce jeune homme aux poignets épais, qui était si rapide que rien ne pouvait le frapper. Une tête alla se fracasser contre un mur dans une fontaine de sang ; un homme armé d'un long couteau poussa un hurlement de terreur en regardant l'arme dans sa main droite et le moignon sanglant au bout de son bras gauche. Une odeur de mort envahit la salle qui sentait la sueur. Les assaillants hurlaient et priaient, contre la magie de l'homme blanc qui tuait aussi facilement qu'il respirait.

Sur ce, toutes les lumières s'éteignirent. La salle, déjà peu éclairée, fut plongée dans les ténèbres.

Remo dilata ses pupilles pour mieux voir. Il restait quelques hommes, étalés par terre, désespérés, attendant d'être achevés. Plus personne ne se battait.

— Allez dire à Abraxas qu'il n'est qu'une lopette, dit Remo et il sortit tranquillement.

L'Opel blanche attendait devant la porte. Dès que Remo y monta, elle démarra en trombe.

— C'est vous qui avez éteint ? demanda-t-il.

— Oui. J'ai pensé que ça vous aiderait à vous échapper. Vous n'aviez pas tellement la cote.

Elle prit une cigarette et l'alluma, avec une main qui tremblait violemment.

— Vous fumez trop, dit Remo. Si vous continuez, vous ne vivrez pas longtemps.

Circé rit amèrement et accéléra.

CHAPITRE XIII

Circé tourna dans un petit bois dont les pins rabougris cacheraient la voiture, de la route. La nuit était sombre, la lune dissimulée par de lourds nuages.

— La place est par là, en bas, derrière la colline, dit-elle en montrant du menton la direction. Vous ne pouvez pas voir maintenant mais il y a une grotte. Nous pourrions y causer.

— Vous ne croyez pas que vous êtes un peu paranoïaque ? dit-il en descendant avec précaution entre les rochers vers la plage déserte. Personne n'a pu nous suivre jusqu'ici.

— Vous ne connaissez pas Abraxas.

Il suivit la lueur rouge de la cigarette de Circé jusque dans un lieu frais, obscur, qui sentait la mer.

— C'est la grotte dont je vous parlais, dit-elle. Nous y serons en sécurité.

Elle s'assit sur un rocher couvert de mousse et soupira.

— Je ne sais même pas par où commencer.

— Commencez par Abraxas. Qui est-ce ?

Les yeux de Remo étaient maintenant bien habitués à l'obscurité. Circé avait les genoux remontés, les bras autour de ses jambes ; elle se lança dans l'histoire qui finissait là, dans cet endroit secret où elle implorait un inconnu de la secourir.

— Abraxas n'est pas son vrai nom, dit-elle d'une voix hésitante. Il s'appelle Persée Mephisto. Son père était un riche armateur.

— Grec ?

— Oui. Moi aussi, je suis grecque mais j'ai passé la plus grande partie de ma vie à voyager. La famille Mephisto était immensément riche. Chez eux, rien qu'à Corinthe, il y avait plus de cinquante domestiques. J'en faisais partie.

— Vous n'avez pas du tout l'air d'une domestique.

— Je ne le suis plus. Enfin, pas exactement, dit-elle avec un nouveau soupir. J'étais très jeune, quand je vivais à Corinthe. Mes parents travaillaient tous deux pour la famille, et je faisais de petits travaux dans la maison pour aider ma mère. Persée était déjà un jeune homme quand je n'avais que dix ans. Il me racontait qu'en grandissant je deviendrais très belle.

Involontairement, elle toucha sa cicatrice. Remo lui abaissa la main.

— Il avait raison. Vous l'êtes.

Elle tira une longue bouffée de sa cigarette.

— Je l'adorais. Tout ce que je me rappelle de mon enfance, c'est Persée. Persée, sur le bateau de son père, ses cheveux ébouriffés par le vent. Persée qui revenait en vacances de l'université, qui montait en courant par l'escalier de service et me soulevait si haut que je touchais le plafond. Persée... toujours Persée. Il était merveilleux, intelligent, étincelant comme le soleil et beau comme un dieu.

— Est-ce que nous parlons du même homme ? Celui qui voudrait nous tuer tous les deux ?

— Il a changé, murmura-t-elle.

Elle avait une expression bizarre, lointaine, comme si elle cherchait à voir un passé aussi lointain et détaché du présent qu'un rêve de drogué.

— Ce n'est pas arrivé d'un seul coup. J'ai commencé à remarquer son changement quand il est entré dans les affaires de sa famille. Il était le fils aîné. Dans une famille comme celle des Mephisto, c'est comme si on était l'héritier d'un trône. Persée avait été élevé pour reprendre l'empire de son père.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Il n'était pas à la hauteur du vieux ? Ça arrive tout le temps, dit Remo en pensant brièvement à Chiun.

— Tout le contraire, dit Circé. À ce que j'ai compris, il était brillant. Sa mère était très fière de lui. Mais son père, en voyant la réussite de son fils, s'est plaint que Persée était trop téméraire et indépendant. Je crois que Mephisto enviait l'habileté de son fils. C'était un homme arrogant et il était furieux que Persée s'oppose à lui, même si le plus souvent les idées de son fils étaient meilleures que les siennes.

Elle s'interrompt un moment, comme pour mettre de l'ordre dans ses pensées.

— C'est à peu près à cette époque que Persée s'est mis à se confier à moi. J'étais encore jeune mais plus une enfant. Il me disait souvent que j'étais plus sage que mon âge et que c'était pour ça qu'il avait confiance en moi. Je crois que pendant ces mois-là, j'étais sa seule amie. J'avais quinze ans.

— Il était votre amant ?

— Non. Il n'était pas comme les autres hommes, même alors. Dans le fond, il n'aimait pas les femmes, les contacts personnels. Il disait que les grands hommes devaient être seuls... Il m'appelait sa sirène, dit-elle en souriant. J'étais la tentation qui aiguïsait ses appétits et lui donnait de la force. D'une façon bizarre, il croyait qu'en me résistant il devenait plus grand.

— Je me souviens de cette histoire, je l'ai apprise à l'école, dit Remo. Écouter le chant des sirènes sans y succomber. Qui était-ce ? Ulysse ?

— Précisément. C'est à ce moment qu'il a commencé à m'appeler Circé. À vrai dire, j'aimais assez ça. C'était loin de la femme de ménage que j'étais à l'époque. Et ça me le faisait aimer encore plus.

« Et puis un jour, il a dit à son père qu'il avait des projets, pour reprendre toute l'affaire. Le vieux Mephisto lui a ri au nez. Il a dit qu'il ne serait pas prêt à prendre sa retraite avant des années. Il a encore plus blessé Persée en lui annonçant qu'il allait faire entrer dans ses affaires ses plus jeunes fils. Pour Persée, c'était une insulte insupportable. Il est venu me voir ce soir-là, encore tremblant de colère. Il disait les pires choses sur son père, que le vieux monsieur était dépassé, qu'il allait le priver de toute sa puissance. Je lui ai demandé comment il ferait et il m'a répondu : « Il va falloir que je le tue. » Ça m'a fait frémir. Il était si calme ! Si je ne l'avais pas tant aimé, je serais allée tout raconter à son père. Mais Persée était mon dieu et s'il m'avait demandé d'aller moi-même tuer Mephisto, je serais allée le faire pour lui.

— Comment comptait-il s'y prendre ?

— Par le feu. Mephisto avait l'habitude de faire le tour de ses entrepôts le samedi, et il visitait en particulier une vieille baraque servant à entreposer du bois, en banlieue. Persée a attendu que son père et tous les ouvriers soient à l'intérieur et puis il a mis le feu. Le bâtiment a entièrement brûlé mais le père de Persée s'en est tiré indemne.

« Le vieux monsieur n'a jamais parlé de l'incident. Persée avait peur qu'il sache qui avait mis le feu pour se venger de lui, mais comme le temps passait, il a fini par se persuader que Mephisto considérait l'incendie comme un accident. Et puis un jour, Persée m'a dit que son père lui demandait de conduire le yacht de la famille, le *Pégase*, en Sardaigne, pour aller chercher des cousins qui étaient en vacances là-bas. Je me suis échappée de la maison quand le bateau était prêt à lever l'ancre, pour le regarder quitter la rade. Persée m'a fait signe de la main, du pont supérieur...

Circé écrasa une larme et poursuivit :

— Le bateau était à environ un mille du port quand le ciel s'est illuminé, comme un brasier, et j'ai entendu un bruit terrible, comme si les portes de l'enfer se refermaient en claquant. Des débris de métal et de bois jaillissaient du yacht, avec des colonnes de fumée noire. La fumée ressemblait à du sang, sur l'eau, elle s'étalait sombre comme la mort. Je n'ai même pas réfléchi. Tout ce que je savais, c'était que l'homme que j'aimais était à bord et je devais aller le sauver. J'ai détaché un petit hors-bord et je me suis dépêchée vers le *Pégase*. Même à un demi-mille, l'air était si brûlant et il y avait tant de fumée que je ne voyais rien. Et puis j'étais à mi-chemin du bateau quand une seconde explosion a transformé le *Pégase* en boule de feu. Des débris

volaient partout.

« Je me suis mise debout dans le hors-bord pour essayer de m'orienter puisque je ne voyais rien à travers la fumée. Un éclat de bois du pont, peut-être, ou une plaque d'acier de la coque, je n'ai jamais su, m'a frappée en pleine figure, comme un couteau chauffé à blanc, si fort que je suis tombée à la mer. Maintenant que j'y pense, ce ne devait être qu'un coup superficiel, en oblique, sinon j'aurais perdu connaissance. J'ai réussi à retrouver le hors-bord et à m'y hisser. J'avais la vue brouillée. Je me suis essuyé les yeux et j'ai vu mes mains couvertes de sang, de mon sang. Il y en avait partout, ça coulait sur mes vêtements, tombait en grosses gouttes dans le petit bateau. J'ai cru que j'allais mourir. Tout ce que je voulais, c'était atteindre Persée avant que ça m'arrive. Je ne sais pas pourquoi, mais j'étais certaine qu'il était vivant. Persée était trop grand pour la mort. Mais quand je l'ai enfin aperçu, je me souviens que j'ai pensé un moment qu'il aurait mieux valu qu'il meure... Il était cramponné à un bout de bois, dans la mer. Sa figure était méconnaissable, une masse de chair brûlée, et de dents. Toute la peau avait été calcinée. Je l'ai reconnu à ses bagues, qui avaient fondu dans ses doigts. Un œil pendait de l'orbite. Il avait les deux jambes fracturées et sa colonne vertébrale était cassée.

« Je ne sais pas comment je suis arrivée à le hisser dans le hors-bord. Ce que je me rappelle ensuite, c'est l'hôpital. On m'a fait une transfusion et on m'a laissée partir au bout de quelques jours. Persée y est resté deux ans. »

Circé alluma encore une cigarette.

— Sa mère est morte à ce moment, d'une crise cardiaque. Persée était loin d'être remis mais c'était elle qui payait sur sa propre fortune les opérations. Après sa mort, le père a refusé de payer les frais médicaux et Persée a été transféré dans un hospice pour les pauvres.

« J'ai travaillé, j'ai fait n'importe quoi, ce que je pouvais trouver comme emplois. Ma blessure guérissait mal. C'est cette cicatrice qui m'en reste. Malgré tout, j'avais plus de chance que lui. Persée n'a jamais guéri complètement. »

— Ah non ?

— Enfin, par bien des côtés. Son corps, naturellement, restait endommagé mais son esprit aussi. Il savait que son père avait tenté de le tuer. Je me suis loué une petite chambre, à Corinthe, et Persée est venu habiter avec moi à sa sortie de l'hospice. Il parlait uniquement de sa haine pour son père. Il voulait faire mal à Mephisto, si mal que la mort serait un soulagement. Il vivait de haine, en ce temps-là, et je l'encourageais, parce qu'il n'avait rien d'autre. Pour passer le temps, il lisait, de la philosophie, de la théologie. Des idées, pour l'aider à accepter son état. Il a pris le nom d'Abraxas. C'était celui d'un dieu

tout-puissant des anciens. « Abraxas a été la force la plus puissante de la terre, me disait Persée. Je vais le ressusciter. »

« Dès qu'il l'a pu, il s'est mis à écrire des lettres, par centaines, aux ennemis de son père pour leur demander de l'argent. Avant la fin de l'année, les réponses sont arrivées. Des hommes du monde entier qui rêvaient de voir s'écrouler l'empire de Mephisto, lui ont prêté de l'argent pour monter sa propre entreprise, concurrençant directement celle de son père. Ils ne savaient pas à quel point il avait été blessé, naturellement. Persée a rassemblé un groupe d'experts du transport maritime, surtout des gens qui avaient travaillé pour Mephisto. La société a été une réussite. En trois ans, ses investisseurs ont tous été remboursés et Mephisto, vieilli et déçu par les jeunes frères de Persée, a vu l'affaire à laquelle il avait consacré sa vie commencer à péricliter.

« À ce moment, Abraxas a fait quelque chose de bizarre. Il m'a donné un précepteur. Il disait qu'une éducation m'apporterait plus que ce qu'aucun homme pourrait m'offrir... Je me souviens qu'à ce moment, j'étais sur le point de le quitter. J'avais fait ce que je pouvais et je ne voulais pas passer toute ma vie à le soigner ; il avait à présent les moyens de se faire servir, d'ailleurs. Mais il a dû deviner que je ne refusais pas un pareil cadeau. Tout le monde a son prix, je suppose...

« Bref, quand j'ai été suffisamment instruite pour aller à l'université, il m'a envoyée à Paris, à la Sorbonne. De temps en temps, je lisais des articles dans les journaux, sur les affaires d'Abraxas. Il avait créé des entreprises dans plusieurs domaines, en prenant soin que chacune ne soit pas assez importante pour attirer l'attention. La compagnie maritime elle-même était bien plus petite que celle de son père mais il avait d'autres compagnies contrôlant les ports importants, des transports routiers, des entrepôts, des silos, des laiteries, des firmes d'importation, tout ce qui touchait de près ou de loin au transport maritime. À elles toutes, les sociétés d'Abraxas ont acculé celle de Mephisto à la faillite. Abraxas racheta lui-même la maison que son père avait construite. Avant même que le vieux monsieur ait déménagé, des équipes de démolisseurs arrivèrent pour raser les bâtiments. Trois mois plus tard, Mephisto se tirait une balle dans la tête. Abraxas a vendu ses affaires et m'a fait revenir.

« Il y a cinq ans de ça. Nous sommes venus vivre ici à Abaco. Il disait qu'il avait besoin d'un endroit isolé. Je croyais qu'il avait choisi cette île pour sa santé, parce que ce serait une retraite au calme. Mais dès notre arrivée sur la côte sud, il s'est mis à travailler à ce qu'il appelle son Grand Projet. Là-dedans, il se voit comme un dieu, il se sert de toute la population de la terre, comme de pions pour un jeu idiot. C'est ce que je croyais au début, que c'était un jeu. Je ne voyais pas de mal à ses folies, au début. C'était les divagations d'un infirme

amer, écarté du reste du monde. Mais d'autres le prenaient au sérieux. Lepat, son laquais, touche un salaire énorme pour satisfaire les caprices d'Abraxas. Sa dernière lubie était de réunir les plus grands cerveaux du monde pour l'aider à réaliser son projet... Et ils le font, vous savez. Est-ce que vous comprenez ? Cette fois, il détruit le monde entier. Et il ne s'arrêtera pas avant de l'avoir complètement anéanti, comme il a fait à son père. »

La voix de Circé devenait rauque. À ses pieds, il y avait une pile de mégots. Elle paraissait toute petite, les bras serrés autour d'elle, la longue cicatrice illuminée par le vol phosphorescent des lucioles. Elle leva les yeux vers Remo, en souriant tristement.

— Voilà toute l'histoire... Et je ne connais même pas votre nom.

— Remo, dit-il en s'approchant d'elle. Je ne connais pas le vôtre non plus.

— Mes parents m'ont reniée il y a longtemps, pour avoir sauvé Abraxas. Circé est mon seul nom, à présent. J'y suis habituée.

— Alors venez à moi, Circé. N'ayez pas peur.

Il l'embrassa. Elle tremblait entre ses bras.

— Ce n'est pas de lui que j'ai peur, souffla-t-elle. Je n'ai encore jamais été avec un homme.

Remo sourit, fort surpris.

— Quoi ? La dame sophistiquée des îles serait une vierge ?

— J'ai toujours eu l'impression d'appartenir à Abraxas. Il me possédait par la peur, le respect, la pitié. Mais je ne veux plus être à lui... Remo... Vous voulez bien m'aimer ? murmura-t-elle en lui caressant la joue.

— C'est facile de vous aimer, répondit-il.

Il lui caressa la figure de ses lèvres. Elle lui prit la bouche, sa langue se darda. Doucement, gentiment, il la déshabilla et, sur la terre fraîche dans le secret de la grotte et au son de la sérénade des vagues, il lui éveilla le corps avec le sien.

Ensuite, ils restèrent allongés, côte à côte, mais soudain Remo se redressa, la tête penchée vers l'ouverture.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Circé ramassa précipitamment ses vêtements.

— Quoi donc ?

— J'ai cru entendre quelque chose, dit Remo en s'habillant rapidement. Partons. Il y a quelque chose de changé.

— Quoi ?

— Vous n'avez pas à vous inquiéter. Rien que l'air. Il y a une présence, ici.

— Comment le savez-vous ?

— Ce serait trop difficile à expliquer.

Remo la fit sortir et la ramena à la voiture en la tenant par la

main.

— Attendez ici, ordonna-t-il avant de claquer la portière sur elle.

— Qu'est-ce que vous avez entendu ? insista-t-elle.

— Peut-être rien. Un bourdonnement, il m'a semblé. Quelque chose d'électrique.

Il la laissa et s'enfonça silencieusement dans le fourré.

— Un bourdonnement ? murmura Circé. Ici ?

Elle pâlit brusquement, ouvrit précipitamment sa porte et sauta à terre.

— Non ! hurla-t-elle. N'allez pas là-bas ! Remo !

Un autre bruit se fit alors entendre, net et bien distinct. Un coup de feu et le sifflement d'une balle un instant avant qu'elle frappe la fille. Elle poussa un petit cri affaibli avant de tomber.

CHAPITRE XIV

Remo se pencha sur Circé pour entendre ce qu'elle disait.

— La voiture...

Elle toussa, en grimaçant de douleur.

La balle l'avait frappée en pleine poitrine mais assez loin du cœur. Une grande fleur rouge s'étalait sur sa robe blanche.

— J'aurais dû deviner qu'Abraxas ferait suivre la voiture.

— Ne parlez pas. Tout ira bien. Je vais vous conduire chez un médecin.

— Aidez-moi...

Il sentit la seconde balle dès qu'elle quitta le pistolet. Elle venait vers lui, en écartant l'air devant elle, comme une onde de choc miniature qui assaillait les sens finement affûtés de Remo aussi violemment qu'un coup de marteau. Il se jeta sur la fille. Un instant plus tard, la balle siffla au-dessus de sa tête et le bruit de la détonation claqua dans l'ombre des pins rabougris.

Il était déjà debout avant que les échos se taisent et marchait rapidement dans l'obscurité.

Pas une brindille ne craquait sous ses pieds. Le silence que la balle avait rompu était retombé et il n'y avait pas un souffle d'air alors qu'il marchait avec la prudence instinctive de ceux qui sont entraînés dans les arts de Sinanju.

Il s'arrêta. Pas le moindre bruit. Chiun pouvait marcher sans bruit mais bien peu d'autres gens. Remo doutait qu'une personne ayant besoin de se servir d'une arme à feu soit capable de courir sans remuer la terre sous ses pieds. Il leva les yeux. L'homme qui avait tiré sur Circé devait l'attendre, lui, là tout près. Devant lui, il n'y avait rien. Derrière, uniquement le tumulte des moineaux.

— Par ici ! appela une voix sur la gauche de Remo.

Elle était amusée, railleuse. Remo se précipita en plongeant entre les arbres et les buissons, dans un marais de palétuviers qui se dressaient dans la brume comme des sagaies de guerriers.

— Un peu plus loin.

La voix paraissait plus proche. La personne n'avait pas bougé.

Le marécage devenait plus dense. L'eau arrivait aux genoux de Remo. Au-dessus de sa tête, le vent soupirait dans les arbres, comme une prière des morts, et le brouillard l'enveloppait comme un linceul. Il avait l'impression de pénétrer dans un autre monde, un endroit primitif, mi terre, mi eau, frémissant silencieusement dans la nuit.

Il marchait difficilement. La vase du fond devenait plus épaisse à chaque pas. Il avait l'impression de marcher dans du porridge. Il s'accrocha à une branche de palétuvier. Elle se plia entre ses mains comme une paille mouillée. Tout autour de lui, à perte de vue, il n'y avait que le marécage, plein de moustiques et de puces de sable.

Il avait maintenant de l'eau presque jusqu'à la taille. Ses pieds remuaient à peine dans la boue gluante du fond. Il se retourna de tous côtés. Par où était-il venu ? Et quel chemin avait-il fait ? Tout se ressemblait. Partout, c'était la purée de pois du brouillard, les palétuviers comme des sentinelles dans une prison perdue empestant la putréfaction.

— Vous êtes presque arrivé, Remo, cria la voix.

— Qui êtes-vous ? Comment savez-vous mon nom ?

Un petit homme aux cheveux plaqués, armé d'un Walther P. 38, surgit apparemment du néant.

— J'écoutais, dit-il.

Remo se jeta sur lui. Il eut besoin de toute sa force pour faire en pataugeant quelques centimètres à peine dans ce bournier. De la sueur coulait de son front alors qu'il se débattait pour mettre un pied devant l'autre.

— J'attends, dit l'homme.

Remo avait l'impression que c'était un rêve. La vase semblait l'aspirer, comme une chose vivante. Il tendit les bras devant lui. N'importe quoi, pensa-t-il, un bâton, une pierre, n'importe quoi pour le hisser hors de cette fosse. Mais même les palétuviers avaient disparu du liquide noir visqueux qui bouillonnait et lui collait à la peau.

— Des sables mouvants, dit aimablement l'homme. C'est très surprenant, n'est-ce pas ?

Il s'approcha, en examinant son pistolet. Il était juste devant Remo, au bord du marécage. Encore deux pas, et Remo pourrait l'empoigner et le tuer.

S'il pouvait faire encore deux pas.

— Ah ! Permettez-moi de me présenter. Michael Lepat. Je travaille pour Abraxas. Incidemment, c'est une femme à lui que vous venez de violer. Quel dommage que nous n'ayons pas le temps de mieux nous connaître.

Il sourit. Remo sombrait plus vite. Les sables mouvants se resserraient autour de sa poitrine, chassaient lentement l'air de ses poumons. Il savait que s'il cédait à la panique, la fosse l'avalerait en un instant. Il resta parfaitement immobile et fit le vide dans son cerveau. Chiun lui avait dit que dans les situations où aucune solution n'est à portée de la main, la voix des dieux parlait dans l'esprit vidé d'un homme. Il se força donc à rester calme, intérieurement et extérieurement, pendant que les sables mouvants affamés ondulaient

autour de lui.

Il n'entendit aucune voix des dieux. Simplement, une histoire lui revint, que Chiun lui avait racontée sur un de ses ancêtres de l'ancienne Maison de Sinanju. Ce Maître de Sinanju, disait Chiun, avait dépassé sa 120^e année et sa force déclinait. Dans sa vieillesse, le Maître était couché sur un lit de soie sauvage et d'or, attendant de passer paisiblement dans le grand au-delà, quand une bande de voyous firent irruption pour venger un de leurs parents que le Maître avait vaincu dans sa jeunesse ; ils l'emportèrent vers un endroit indigne, pour que le vieillard meure dans le déshonneur. Ils le forcèrent à voyager nuit et jour jusque dans leur propre pays, où un éperon rocheux dominait un désert de pierres.

— Tu vas sauter de cet éperon pour t'écraser en bas sur ces pierres, dit un des ravisseurs au Maître de Sinanju. Ta mort sera celle de la faiblesse, un suicide, et la douleur sera grande.

Le Maître considéra l'éperon de ses vieux yeux qui avaient vu toutes les merveilles du monde et il répondit :

— Je ferai ce que tu souhaites. Je sauterai de cet éperon et tomberai sur les pierres, comme les dieux le jugent bon. Je demande seulement que tu m'accordes une prière avant que je disparaisse dans le néant.

— Nous ne ferons rien pour retarder la mort ignominieuse que tu mérites ! répliqua un des assassins.

— Cela ne retardera rien. Je demande simplement que vous veniez tous près de moi pour être témoins de ma mort. Comme vous le voyez, je suis un vieil homme et je n'ai plus le pouvoir de me battre contre vous. Tout ce que je désire, c'est des témoins de ma mort, pour que ceux de mon village sachent que leur Maître a été vaincu par une puissance plus forte que la sienne.

Les brigands se gonflèrent de fierté. Aller raconter au peuple de Sinanju qu'ils avaient vu leur Maître mourir dans l'ignominie et la disgrâce, cela satisferait leur soif de vengeance.

— Très bien, vieil homme, dit leur chef et les criminels s'avancèrent tous sur l'éperon pour rejoindre le Maître.

Ils ne voyaient pas, comme l'avait vu leur vieux prisonnier, que la roche était friable et fissurée, et que l'éperon ne pourrait supporter le poids de plusieurs hommes. Il se cassa et s'écroula dans un fracas retentissant, en précipitant les hommes dans le précipice. Mais le Maître s'était préparé et il avait fait un bond en arrière, juste avant que l'éperon se brise.

Il retourna dans son village et vécut encore trente ans. Jusqu'à sa mort, qui fut un passage dans le néant aussi digne et paisible qu'un homme puisse le souhaiter, le Maître fut renommé dans tout l'Orient comme le plus sage de tous les hommes.

Remo ne savait pas pourquoi cette histoire lui était revenue à la mémoire mais elle lui donnait une idée. Ce n'était qu'une très mince chance de salut mais plus qu'il n'en avait quelques instants plus tôt.

— Jetez-moi une pierre ! cria-t-il en haletant.

— Une pierre ? répéta Lepat en haussant les sourcils. Vous voulez dire une corde, hein ? Navré, je suis à court de matériel de sauvetage.

— Une pierre, insista Remo. Je sombrerai plus vite.

Lepat était visiblement perplexe.

— Vous parlez comme si vous vouliez mourir.

— Si ça doit m'arriver, j'aime autant que ce soit rapide. Allez, vous avez gagné. Je sais que vous préférez me voir mourir comme ça que d'une balle.

— N'essayez pas de m'aiguillonner, grogna le petit homme. Une balle, ce serait sans douleur. Vous n'allez pas me pousser à vous abattre.

— Pas besoin. Je veux bien mourir dans ce merdier. Jetez-moi simplement une pierre, pour accélérer les choses, d'accord ?

Lepat le considéra un moment, puis il haussa les épaules.

— Pourquoi pas, marmonna-t-il en ramassant une pierre visqueuse grosse comme un melon. Ça devient assommant, d'abord, de vous regarder mourir.

Il la lança négligemment à Remo. Du plat de la main, Remo la renvoya, en donnant de l'effet du bout des doigts. Elle tournoya, décrivit un arc de cercle et passa assez loin de Lepat.

Le petit homme se baissa vivement et regarda voler la grosse pierre.

— J'aurais dû me douter que vous me joueriez un tour ! cria-t-il en braquant le Walther sur Remo. Je crois que je vais seulement vous blesser. À l'épaule, peut-être ?

Il cligna de l'œil, visa, déplaça légèrement le canon vers la droite.

— N'espérez pas mourir de cette balle, au fait. Je suis bien meilleur tireur que vous. Cette pierre était le lancer le plus ridicule que j'ai jamais vu.

Remo ne dit rien. Il écoutait le déplacement d'air alors que la pierre arrivait au point le plus éloigné de sa trajectoire courbe et revenait en chantant.

— Vous avez peur, Remo ? railla Lepat.

— Je tremble, c'est tout.

Il avait parfaitement lancé. La pierre était en plein sur la cible. À l'instant où l'index de Lepat s'apprêtait à presser la détente, elle le frappa dans le dos, envoyant le pistolet valser dans le sable mouvant et faisant tomber Lepat à plat ventre. Alors qu'il allongeait les bras pour essayer de rattraper son pistolet, Remo tendit les siens et lui saisit les deux mains.

Lepat poussa un cri et ses pieds grattèrent le sol pour essayer de se ramener vers la terre ferme. Remo comptait sur la peur du petit homme. Plus Lepat se débattait, plus il rapprochait Remo du bord du marécage.

Remo s'en sortait. L'étau de fer autour de sa poitrine se desserra et il put de nouveau respirer. Le supplément d'oxygène lui apporta un renouveau d'énergie. Avec un effort monumental, il se poussa en avant et croisa ses mains dans le dos de Lepat. Le petit homme jura en cherchant à se dégager, recula des sables mouvants et se sauva, tout en sauvant Remo qu'il entraînait.

— Un million de mercis, mon petit vieux, dit Remo.

Il posa un pied sur la berge. Puis, pivotant comme une toupie, il balança l'homme dans les airs et le lâcha.

Lepat hurla avant de faire un plat superbe dans le marais. Ses bras battirent en vain, comme les ailes d'un insecte capturé, sa tête disparut et libéra un chapelet de bulles qui crevèrent à la surface. Le reste de sa personne suivit rapidement. Quand Remo repartit, l'unique souvenir de Lepat était ses chaussures, flottant la semelle en l'air sur le marécage, comme les pas d'un damné.

— Circé ! appela Remo en courant parmi les pins et les broussailles.

Il ne tarda pas à apercevoir la voiture blanche. Il n'y avait personne à côté, là où il avait allongé la fille. Il examina l'Opel. Comme Circé l'avait dit, il y avait un petit émetteur fixé sous le châssis. Avec la force de la rage. Remo l'arracha et le lança très haut, au loin dans la mer. Et il retourna à l'endroit où il avait laissé Circé.

La terre était froide. Il y avait un moment qu'elle avait été emportée. Par la police ? C'était possible, pensa-t-il. Mais il n'y avait pas de traces autres que celles de l'Opel. Il n'y avait donc qu'une explication : Lepat n'était pas venu seul.

Remo se mit à quatre pattes dans l'herbe et dilata ses pupilles au maximum. Aussitôt chaque brin d'herbe scintilla d'une lumière invisible. Et il y avait des taches, sur l'herbe, qui ressemblaient à de l'eau mais qui étaient poisseuses, foncées et commençaient déjà à se coaguler. Il y frotta les doigts et les renifla.

Du sang.

Elle lui avait laissé une piste.

La lune apparut un moment, éclaira les traces de sang, jusqu'à la route où elles continuaient en direction de la côte sud. Le ou les ravisseurs de Circé n'avait pas eu de voiture.

Un nuage passa, supprima le clair de lune et une vague de chagrin serra le cœur de Remo. Il n'était pas devin mais il savait que là mort n'était pas loin. Elle le frôlait en ce moment et il savait qu'avant la fin de la nuit la mort déploierait ses ailes noires et remporterait une

victoire.

CHAPITRE XV

Un frisson d'appréhension courait dans le dos de Chiun. Depuis qu'il avait entendu les coups de feu, à terre, il sentait lui aussi les ailes de la mort battant au vent nocturne. Remo savait se défendre contre des balles. Mais il y avait autre chose dans cette île, quelque chose d'indéfinissable et de dangereux. C'était comme si le nuage noir qui voilait les étoiles recouvrait toute la terre tandis que le spectre de la mort annonçait une nouvelle ère obscure.

Smith était allongé sur la couchette où Remo l'avait déposé. Ses paupières battirent et il regarda Chiun d'un air vague.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il d'une voix pâteuse.

— Ah ! Empereur Smith. Vous voilà enfin revenu parmi nous. Nous sommes dans un bateau. En sécurité. Remo est à terre.

Smith se secoua pour se réveiller.

— Ma tête, gémit-il en se la prenant à deux mains. J'ai mal comme...

— Comme si vous aviez trop bu ? proposa Chiun.

— Pardon ? Je ne bois jamais !

— Vous avez bu. Pas mal, même, ô illustrissime. Vous étiez, comme dirait Remo, bourru.

— Bourré, rectifia machinalement Smith et il gémit à nouveau. Oui, ça me revient. La piquêre... ces cocktails roses. Dieu de Dieu ! Les imprimantes !

— Elles sont ici. Nous vous avons transporté, de cet endroit.

— Merci, dit Smith en se levant et Chiun lui remit ses habits. Je suis incapable d'imaginer ce qui serait arrivé si Abraxas avait mis la main dessus.

Vous l'avez vu ?

— Non. Personne ne l'a vu, on ne connaît que son nom. Il est transmis par satellite à toutes les télévisions du monde. Les gens commencent à penser qu'Abraxas est une espèce de dieu.

— Les masses sont imbéciles, faciles à duper, déclara Chiun avec dédain, en détournant les yeux. Mais sûrement personne n'est en danger à cause d'un nom sur un écran de télévision !

— Ça, ce n'est que le commencement, expliqua Smith tout en enfilant son pantalon. Il a un plan, le Grand Projet, comme il l'appelle, ce porc arrogant, un plan pour conquérir le monde.

Chiun éclata de rire.

— D'autres l'ont essayé, ô très digne empereur.

— Il est capable de réussir, lui. Je sais que c'est invraisemblable, mais il a tout organisé, dans les moindres détails. Excusez-moi si je ne vous révèle pas la nature exacte de ses idées. C'est une affaire de sécurité nationale.

— Bien sûr, murmura Chiun en s'efforçant de paraître très soucieux de la sécurité nationale.

Smith boutonnait précipitamment sa chemise.

— À présent, nous devons tout faire pour arrêter cet homme, que cette insanité n'aille pas plus loin. Est-ce qu'il nous est possible de joindre Remo ?

— Je ne suis pas sa bonne, répliqua Chiun d'un air méprisant. Mais il va arriver. La mauvaise graine reparaît toujours.

— Très bien, marmonna Smith. Alors nous devons agir sans lui. Je vais vous dire une partie de ce que je sais, mais vous devez me faire le serment de ne jamais rien en révéler.

— Le Maître de Sinanju donne sa parole, dit Chiun en étouffant un bâillement.

Smith respira profondément et parla d'une voix pressante :

— Abraxas a l'intention de se montrer à la télévision du monde entier. Il va interrompre toutes les émissions, pour annoncer le Grand Projet d'Abraxas. Et tous les gens qu'il a hypnotisés vont soutenir la destruction massive qu'il va proposer. Et il sera trop tard pour l'arrêter.

Chiun réfléchit :

— Mais comment est-ce que tout le monde pourrait le voir en même temps ? La moitié du monde dort pendant que l'autre moitié vit en plein jour.

— Il a découvert un moment où tous les satellites de communication en orbite autour de la terre seront en position optimum pour diffuser dans le rayon le plus vaste possible, expliqua Smith en baissant un nez penaud sur son bouton de chemise. C'est moi qui ai fait ça pour lui, d'ailleurs, avec l'aide de l'ordinateur de ce centre. Je... euh... je n'étais pas tout à fait dans mon état normal.

— C'est parfaitement compréhensible, ô digne empereur. Vous étiez bourru.

— Des messages ont été transmis par divers satellites, individuellement, pour dire aux gens à quelle heure regarder leur télévision. Il espère un public de cinq cents millions de téléspectateurs.

— Intéressant.

— Un demi-milliard de personnes, ça suffit pour déclencher une révolution mondiale.

— Je vois. Et quand cette annonce doit-elle avoir lieu ?

— Le douze. Une minute après minuit, le douze. C'est bizarre, dans l'île j'ai perdu toute notion du temps. Quel jour sommes-nous, aujourd'hui ?

— Le onze.

— Le *onze* ? s'écria Smith en regardant sa montre. Et il est vingt-trois heures vingt !

Dans les jardins de la côte sud, Chiun considéra la grande maison coloniale.

— Un endroit bizarre, murmura-t-il.

— Oui, sans doute, haleta Smith déjà épuisé d'avoir ramé dans le canot pneumatique qui les avait ramenés du yacht.

Il ne lui avait pas été facile non plus d'escalader le haut grillage. Smith s'émerveillait de la force surnaturelle du vieil Oriental, qui devait avoir maintenant plus de quatre-vingts ans. Pour lui, la clôture avait été une barricade d'enfant, franchise sans effort. Mais aussi, Chiun était spécial, tout comme Remo. Sur les trois, Smith seul était capable de souffrir de fatigue et de faiblesse.

Il avait envie de se reposer. Sa tête lui faisait toujours aussi mal à cause des cocktails. Il ne serait plus jamais jeune et, contrairement à Chiun, l'âge et la mortalité pesaient lourdement sur lui.

— Entrons, dit-il.

— Il n'y a pas de gardes ?

— Inutiles. Tout le monde, ici, est fanatiquement dévoué à Abraxas et les gens de l'île n'y viennent pas. Ils disent qu'il y a des esprits mauvais, ou je ne sais quelles sottises.

— Il se peut que ce ne soit pas des sottises, dit posément Chiun. Je n'aime pas la sensation de cette maison.

L'intérieur de la demeure était un labyrinthe de petites pièces communiquant par des passages obscurs. On entendait dans le fond un vague brouhaha de voix étouffées.

— Ils doivent tous être dans la salle de conférence, dit Smith en regardant encore une fois sa montre. Pour attendre la diffusion.

— Nous n'avons pas le temps de fouiller toutes les pièces.

— Je ne crois pas que ce soit nécessaire. Si je peux m'introduire dans le centre de l'ordinateur, je pourrais peut-être tout arrêter de là.

— Une mécanique ne peut pas retenir un fou ! railla Chiun.

— Je vais essayer de me procurer les codes de transmission pour les brouiller, chuchota Smith alors qu'ils s'engageaient tous deux dans des couloirs déserts. Vous comprenez, les émissions sont envoyées aux satellites qui les renvoient en utilisant des codes traduits en émissions microondes...

Il jeta un coup d'œil à Chiun qui avait une expression ahurie.

— Peu importe. Suivez-moi.

— Comme vous voudrez.

La porte de la salle de l'ordinateur était fermée à clef.

— Est-ce un problème ? demanda Smith.

Chiun frappa rapidement le bois du bout de l'index. La plaque d'acier entourant la serrure se brisa et tomba en morceaux, comme des débris de verre.

— Non, répondit Chiun.

Il n'y avait que quatre choses dans la pièce : le pupitre de l'ordinateur, une chaise fonctionnelle devant, un écran de télévision de surveillance suspendu au plafond et l'omniprésente caméra. Smith retint sa respiration en la voyant. Elle était stationnaire et ne bourdonnait pas. Il agita la main devant l'objectif.

— Elle ne fonctionne pas, annonça-t-il. Surveillez la porte.

Il s'assit au terminal et, remuant les mains comme un pianiste virtuose, il se prépara à la conversation avec l'ordinateur.

— DONNEZ POSITION ACTUELLE DES SATELLITES DE COMMUNICATION, tapa-t-il.

L'écran scintilla et donna des coordonnées dans l'espace. Smith choisit la première et la verrouilla dans le logiciel qu'il utilisait.

— DONNEZ CODE DE TRANSMISSION.

« IMPRESSION VOCALE NECESSAIRE, répliqua l'écran. POUR ABRAXAS SEUL. »

Smith lut cela, l'air atterré.

— Vous n'aimez pas la réponse ? demanda Chiun avec sollicitude.

— J'aurais dû m'en douter. L'ordinateur a été programmé pour cacher à tout le monde sauf Abraxas toute l'information concernant l'émission.

— On ne peut jamais se fier aux machines, déclara Chiun. Nous devons chercher le faux dieu nous-mêmes.

— Pas le temps. Il pourrait être en train d'émettre de n'importe où, dans cette enceinte.

Smith restait figé devant l'ordinateur, la mine déconfite.

— Je vais y aller, empereur.

— Attendez ! Laissez-moi essayer quelque chose...

Smith modifia le logiciel, sur les touches de l'ordinateur, et tapa :

— DONNEZ EMPLACEMENT CENTRE DE TRANSMISSIONS.

Un plan d'architecte apparut.

— Maintenant, il dessine des images ! protesta Chiun avec irritation.

— C'est le plan de cette maison, expliqua Smith en l'examinant d'un œil expert.

Quand il eut appris le plan par cœur, il éteignit l'appareil et se leva.

— Il est à cet étage, annonça-t-il.

CHAPITRE XVI

La piste de sang de Circé conduisit Remo derrière la maison de la côte sud. De là, on voyait la mer dont les vagues tonnaient sous les ombres profondes de la demeure. Deux parties étaient éclairées. Une aile était inondée de lumière et de cette clarté émanait le bruit confus de nombreuses voix. À l'autre bout du manoir, une seule lumière donnait sur la pelouse. C'était là que menaient directement les traces de sang.

En s'approchant de la source de lumière, Remo se sentit avalé par l'ombre. Il y avait là une aura de perversité et de monstruosité qui le faisait frissonner. Comme si la maison elle-même était vivante, imprégnée de tous les maléfices de son propriétaire.

La mort, Remo en était sûr, avait choisi cet endroit pour replier ses ailes.

Les portes vitrées étaient ouvertes. Dans la pièce, Circé était allongée sur un divan, les yeux fermés, le devant de sa robe couvert de sang. À son chevet, il y avait un fauteuil roulant, tourné vers la boiserie du mur, en face des portes-fenêtres. Une tête d'homme chauve dépassait en haut du dossier de cuir.

Remo entra sans bruit.

— Soyez le bienvenu, dit une voix grave venant du fauteuil, une voix bizarre qui semblait sortir d'un amplificateur électronique, et une main indiqua le mur. Votre ombre vous a trahi. Mais j'espérais que vous viendriez.

Le fauteuil pivota, obéissant à un geste de l'homme sur la rangée de boutons encastrés dans un accoudoir. Remo reconnut aussitôt le léger bourdonnement électrique qu'il avait entendu dans la grotte.

Ce qu'il vit le choqua. Circé lui avait parlé de la défiguration de son employeur mais rien n'avait préparé Remo au spectacle de cette créature qui le dévisageait. C'était, ou avait été, un homme. Ses deux jambes avaient été amputées à la hanche. Le tronc était attaché au fauteuil électrique par deux longues courroies. Les bras étaient puissamment musclés. L'un d'eux paraissait normal, la seule partie normale de ce corps. Le bras droit se terminait par une pince métallique.

La figure était une masse de cicatrices et de plaques de métal greffées sur une peau marbrée qui avait manifestement été brûlée jusqu'à l'os. L'homme n'avait pas de cheveux, pas de sourcils ni de cils. Un œil regardait assez fixement, dans cette masse de lésions,

l'autre n'était qu'une orbite vide d'un rouge violacé. Une bande d'acier entourait le cou, maintenant la tête immobile. Sur cette bande, au milieu et à peu près à la place du larynx, il y avait une petite boîte noire.

— Je suis Abraxas, dit-il et la boîte noire vibra. J'espère que vous me pardonneriez mon aspect. Je ne reçois pas souvent.

Il pressa un autre bouton sur le bras du fauteuil roulant et le collier de métal lui tourna la tête vers la droite.

— Voici Circé, que vous connaissez déjà.

Remo s'avança.

— C'était vous !

— À la grotte ? Certainement. Si j'étais vous, je n'approcherais pas davantage.

Abraxas allongea sa pince de métal au-dessus de la gorge exposée de Circé. Il avait toujours la tête tournée vers elle mais les yeux fixés sur Remo.

— Elle est vivante, vous voyez, et le moindre mouvement que vous feriez risque de modifier dramatiquement cette situation.

Abraxas rit et le son grave sortit déformé de la boîte vocale. Remo s'immobilisa.

— D'accord. Qu'est-ce que vous voulez ?

L'unique œil d'Abraxas s'ouvrit tout grand, en feignant l'innocence.

— Mais... causer, tout simplement. Je voudrais causer avec vous deux. Réveille-toi, Circé. C'est pour toi aussi.

Il lui caressa la joue avec sa griffe et elle se réveilla en gémissant.

— Ah, c'est mieux. Nous pouvons parler maintenant, n'est-ce pas, ma jolie ?

Faiblement, elle se tourna vers Remo, les yeux à moitié fermés.

— Ne restez pas, souffla-t-elle, à court de respiration.

Abraxas fut secoué par un gros rire.

— Mais voyons, il va rester, naturellement. Cet homme est ton amant, dit-il avec une subite malveillance. Il ne veut pas qu'il t'arrive du mal. N'est-ce pas... Remo ?

La griffe de métal se refermait sur la gorge de Circé.

— Elle a besoin d'un médecin, gronda Remo.

— Vous ne savez pas ce qu'il lui faut ! Moi, je le sais. Moi seul. Abraxas ! Je t'ai faite, Circé ! Et c'est comme ça que tu me remercies ?

Le fauteuil bourdonna et roula derrière le divan. Elle ravala un sanglot. Ses mains se crispèrent sur sa poitrine ensanglantée.

— Ne gaspille pas tes larmes. Tu n'y as pas droit. Est-ce que tu as entendu parler de la loyauté, Circé ?

— Laissez-la tranquille, ordonna Remo.

— Ne vous mêlez pas de ça, riposta Abraxas et il se tourna de nouveau vers Circé, la pince hésitant au-dessus de sa figure. Je vais te

parler de la loyauté. Quand j'étais jeune, tu m'as rendu un service qui m'a permis d'accomplir l'œuvre de mon destin. Un destin prévu depuis trois mille ans, depuis qu'Abraxas, le dieu tout-puissant des anciens, a disparu dans l'oubli. Il avait renoncé à arracher les hommes à leur corruption, il n'en avait plus la force. Mais moi je l'ai, affirma-t-il en se penchant vers elle. Je l'ai ! Avec les décombres de ce corps, j'ai recréé Abraxas, Abraxas, le dieu parfait qui donne la vie, la puissance du bien et du mal. C'était mon destin. En échange de ton rôle, en empêchant ma destruction par mon père, je t'ai donné le monde. Le monde ! cria-t-il.

« J'ai pris une servante dans les taudis de Corinthe et je lui ai donné un cerveau. Tu as voyagé dans le monde entier, tu as vécu dans le luxe. Tu as reçu la meilleure éducation possible. Tu as eu la primeur d'informations qui vont façonner l'avenir du monde. J'ai remboursé ma dette envers toi, Circé. Tout ce que je te demande, c'est ta loyauté. »

Il avait la respiration oppressée et la griffe de métal grattait doucement la peau blanche, d'un mouvement sensuel.

Certains accordent de bon cœur leur loyauté. En ce moment même, ils sont des millions à attendre d'entrevoir seulement Abraxas. Je suis leur chef. Ils comptent sur moi pour les protéger de leurs ennemis. Des ennemis comme toi, Circé. Car ceux qui sont déloyaux envers Abraxas sont les ennemis de l'humanité.

— Je... je n'aurais jamais dû vous sauver, murmura-t-elle en pleurant. Votre père avait raison. Vous auriez dû être éliminé.

— Ce n'était pas mon destin ! Mon sort était de vivre et de régner sur toutes les populations du monde, tout comme j'étais destiné à être trahi par une femme qui a tous les instincts d'une vulgaire prostituée.

— Ça suffit ! protesta Remo en s'avançant vivement.

Brusquement, un mince rayon électrique jaillit de la base du fauteuil roulant et le frappa à la jambe. Il tomba à la renverse, étourdi, à l'autre bout de la pièce. Circé hurla.

— Vous voyez comme on met fin aisément à la vie ? ironisa Abraxas. Tu vois ? En une seconde, l'homme dont tu croyais qu'il allait te sauver a cessé d'exister. Abraxas donne la vie et il la supprime !

Il leva sa griffe, en poussant un cri de désespoir :

— Ah, ma belle enchanteresse souillée !

La griffe s'abattit. Le corps de la jeune femme sursauta convulsivement et une fontaine de sang monta de sa gorge.

Remo entendit dans les profondeurs de son âme une plainte étranglée.

Avec l'impression de s'arracher à un hideux cauchemar, il se releva et tituba vers le fond de la pièce. Adossé au mur, il distinguait à peine

la silhouette floue de la créature dans le fauteuil roulant.

— Vous êtes encore vivant ! s'étonna la voix amplifiée.

Remo fit un effort pour voir plus nettement. Devant lui gisait la femme qu'il avait aimée une heure plus tôt. Sa gorge avait été brutalement arrachée. Ses yeux fixes restaient pleins de terreur. Sa figure était encore tiède. Ce n'est pas possible, pensa-t-il, les idées confuses, le cerveau plein d'images complexes de douleur et de chagrin. Circé blottie dans la grotte, Circé allongée sous lui, brûlante et provocante, Circé implorant son aide à la lueur vacillante d'une bougie. Quel était ce monstre, cet homme dans le fauteuil roulant, flou, difficile à atteindre..

— Vous allez mourir pour ça, dit-il posément. Je jure que vous mourrez.

En chancelant, encore secoué par le choc électrique, il voulut se ruer sur le fauteuil.

Un nuage de fumée blanche en émana en sifflant et emplit la pièce.

Un instant plus tard, Abraxas s'était esquivé.

CHAPITRE XVII

Smith et Chiun entendirent tous deux le hurlement de Circé. La fumée se dissipait, dans la pièce, quand Chiun fit irruption par le couloir. Remo se tenait près du divan, les yeux fixés sur la morte baignant dans son sang. Il lui caressait la figure. Quand le vieil Oriental entra, il ne bougea pas, il ne se retourna pas.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Chiun. Qui a fait ça ?

Remo ne répondit pas. Il leva sa main de la joue de Circé et ferma les yeux. Smith arriva, à bout de souffle.

— C'est ici ! C'est la pièce ! dit-il puis, en voyant la scène, il gémit tout bas : Oh non...

Il s'approcha du divan. Remo s'écarta. Puis, en longeant les murs sans un mot, il démolit systématiquement toutes les boiseries, en faisant éclater le bois par des coups si violents qu'ils secouaient le plancher.

— Ressaisis-toi ! ordonna durement Chiun.

— Mais oui. Ce salaud était dans un fauteuil roulant. Vous auriez dû le voir, s'il est sorti par la porte. Vous vous rappelez le Grand Ed ?

— Le Grand Ed ?

— Un malfrat de Floride. Il est passé par un faux plancher pour nous échapper. Mais ce...

— Circé ma bien dit que cette maison était pleine de passages secrets, dit alors Smith en contemplant la morte. Vous la connaissiez, Remo ?

— Oui.

— Moi aussi.

— N'y pensez plus, dit durement Remo en enfonceant son poing dans une autre boiserie. Ah, voilà. Aidez-moi, Chiun.

En moins d'une minute, les planches furent ôtées.

L'ouverture donnait sur une autre pièce, déserte, tapissée de carreaux d'insonorisation et avec une demi-douzaine d'écrans de télévision éteints. Dans un coin, une caméra était suspendue. Au mur du fond, un chronomètre à lecture directe indiquait l'heure à la seconde près. Il était 23 h 52,45.

— Mais cette pièce ne figurait même pas sur le plan, s'étonna Smith. J'en suis sûr. Il indiquait comme centre de transmission celle que nous venons de quitter.

— Qu'est-ce que vous racontez ? grommela Remo en tapant sur les murs. Abraxas a dit qu'il allait se montrer au monde.

Smith expliqua l'émission prévue pour minuit.

— On ne peut pas lui permettre de transmettre ce message ! termina t-il, sa voix tremblant d'indignation.

— Moi aussi, je le veux, dit Remo.

Tout à coup, les téléviseurs accrochés au plafond s'allumèrent. Tous montraient en gros plan la tête défigurée d'Abraxas, les lèvres couvertes de cicatrices méchamment retroussées sur les dents. Smith poussa un cri.

— Admirable, mes amis, dit Abraxas, la boîte vocale vibrant sur sa gorge. Surtout le plus jeune. Vous auriez dû mourir, tout à l'heure, Remo. Les décharges électriques puissantes tuent aisément, vous savez.

— Je crois que vous avez suffisamment tué.

— Peut-être, dit le monstre avec indifférence. Cependant, je crois qu'après mon émission, trois nouveaux enterrements s'imposeront. Quatre, si on compte Circé. Dommage.

— Vous n'allez faire aucune émission, déclara Remo.

Abraxas éclata de rire.

— Pas d'accord. Dans sept minutes, le dieu de l'ordre nouveau s'adressera à son peuple. Celui que tout le monde appelle pour l'adorer se montrera. Ce n'est pas une belle figure, sans doute, mais assez effrayante pour le dieu du bien et du mal, vous ne croyez pas ?

— Vous êtes un charlatan et un assassin, dit Smith.

— Ah ! Le vertueux Dr Smith. Vous avez été l'épine dans ma chair que je n'avais pas prévue. Qui aurait jamais pu vous prendre pour un fauteur de troubles ? Enfin, peu importe. Mes ordinateurs me seront loyaux, même si vous ne l'étiez pas.

Smith leva les yeux avec stupeur vers les écrans.

— Ah oui, je vous ai vu, grâce à une caméra cachée dans le centre de l'ordinateur, en train d'essayer de brouiller mes codes de transmission. Très amusant. Et le plan, comme vous voyez, était faux. L'endroit où je suis reste hors de votre portée. Ni votre génie de l'informatique, ni la remarquable endurance de votre jeune ami Remo ne peuvent toucher même de loin l'esprit omniscient d'Abraxas !

— Vous croyez réellement aux conneries que vous dites ? demanda Remo.

— J'ai toutes les raisons d'y croire. Je suis invincible, voyez-vous. J'ai tout prévu.

— Le plancher ! cria Remo, en tombant à quatre pattes sur le carrelage. Il y a un autre passage secret, ici.

Il arracha les carreaux. Dessous, il y avait un sol de ciment où était tracé un carré d'un mètre de côté.

— Très bien, approuva Abraxas. C'est effectivement l'entrée. Il y a un ascenseur hydraulique de quinze cents kilos. Le ciment lui-même

pèse la moitié d'une tonne.

Remo grogna en essayant de glisser les doigts dans la mince fissure séparant la trappe du reste du sol.

— Comme je disais, j'ai tout prévu. Dr Smith, qu'est-ce que vous attendez pour tenter de brouiller mes codes de transmission ? Je vous y autorise.

— Vous savez bien que leur accès se limite à votre empreinte vocale, répliqua Smith.

— Le code est triple zéro un trois huit zéro.

— Mais pourquoi...

— Parce que j'adore les défis. Et parce que, même avec de l'aide, vous ne pourrez toujours pas m'arrêter. Je vous l'ai dit. J'ai tout prévu.

Un léger bruit retentit, bas et mélodieux d'abord, qui s'éleva en tonalité et en volume pour devenir un cri aigu perçant.

— Tout, murmura encore Abraxas avant que le bruit terrible couvre sa voix.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama Smith en se bouchant les oreilles.

Le bruit empira. Smith tomba à genoux, pris de convulsions. Chiun se précipita vers lui et le traîna par le trou dans le mur. Il emmena Smith dans l'autre pièce, jusqu'à la porte qu'il ouvrit.

Le bruit se tut.

La foule des délégués de la conférence attendait dehors. En voyant Smith, ils se mirent à ricaner et à pousser des cris de colère.

— Tout ! caqueta encore Abraxas dans les haut-parleurs.

— Traître ! hurla l'ancien Secrétaire d'État.

— Trahison !

— Hérétique !

La vue brouillée, Smith reconnut Vehar, le publicitaire qui se dégageait de la foule pour lui lancer une grosse pierre. Elle atteignit Smith à la joue et lui écorcha la peau.

— Aidez-moi à aller dans la salle de l'ordinateur, dit-il.

— Oui, empereur.

Chiun fonça dans la foule comme une hélice vivante. Vehar fut projeté dans les airs et alla s'écraser contre le mur du couloir avec un fracas épouvantable. D'autres lancèrent des pierres mais Chiun les attrapa au vol, sans aucune peine.

— Allez, murmura-t-il. Je vous protégerai.

Smith se traîna vers la salle de l'ordinateur, comme un vieillard du double de son âge. Sa blessure à la joue n'était pas profonde mais le faisait quand même souffrir.

— Triple zéro un trois huit zéro, chantonait-il tout haut.

Une nausée lui monta à la gorge. Il la ravala et se força à avancer,

à mettre un pied devant l'autre.

— Triple zéro un trois huit zéro...

Derrière lui, Chiun repoussait la ruée des délégués, en les protégeant tous deux de leurs armes rudimentaires. Quand finalement ils arrivèrent au centre de l'ordinateur, il se tourna vers la foule et leva une main.

— Attendez ! ordonna-t-il. Je suis Chiun, Maître de la glorieuse Maison de Sinanju, et je vous avertis. Ne faites pas un pas de plus, ou craignez pour votre vie mortelle.

— Ce n'est qu'un vieux fou ! cria quelqu'un dans les derniers rangs.

— Ouais, et un Chinetoque par-dessus le marché !

Vehar se fraya un passage dans la masse. Sa veste était déchirée, son verre de montre brisé par sa chute contre le mur. Il s'avança, devant le groupe, les yeux haineux.

— Dites donc, pépé, je ne vous trouve pas si costaud.

— Ne menacez pas à la légère, conseilla Chiun. Vous auriez dû retenir la leçon.

— Vous avez eu un coup de pot, répliqua Vehar et il tira de sa poche un petit pistolet qui arracha un cri unanime à la foule. Et maintenant, vous allez avoir de la malchance.

Il fit un pas rapide vers Chiun.

— Pardonnez-moi, empereur, mais c'est nécessaire.

Chiun sauta, tournoya sur lui-même et, d'un mouvement souple, il brisa la colonne vertébrale de Vehar puis lui fracassa la tête. Le corps s'arqua violemment et Vehar tomba, la main encore crispée sur le pistolet.

Smith, debout près du terminal, regarda fixement le corps inerte par terre.

— Au travail, ordonna Chiun à l'homme qu'il appelait empereur.

— Vous avez quatre minutes, annonça Abraxas, comme si Remo était un concurrent de jeu télévisé qui ne trouvait pas la bonne réponse.

Remo ne fit pas du tout attention à lui. Il grattait le ciment, le bout des doigts en sang. Déjà, il avait cassé presque assez de petits morceaux pour avoir une petite prise. Ça suffirait. Mais la trappe était à ras du sol et le ciment, estimait-il, devait être épais d'au moins trente centimètres.

— Je vais vous éviter l'effort, dit la voix. Même si vous passez par cette trappe – et vous n'y passerez pas – vous ne pourrez pas m'atteindre. Je suis infirme, comprenez-vous, et je ne dispose pas de l'usage normal de mes jambes.

Pour cette raison, j'ai dû inventer certains trucs d'architecture pour

m'aider. Cette pièce où vous êtes en est un. J'ai fait faire cette trappe. Mais celle où je me trouve est infiniment plus complexe. Elle est fermée sur le couloir par une porte électronique spéciale électrifiée à un million de volts. Personne ne peut survivre à ce genre de choc, Remo, pas même vous. Je reconnais que vous m'avez parfois surpris par votre force. La décharge électrique de mon fauteuil, le bruit à haute fréquence, et vous n'avez même pas bronché. Très remarquable. Mais je vous l'assure, l'entrée de cette pièce est beaucoup plus redoutable que les petits trucs de salon que je vous ai fait subir jusqu'à présent. Beaucoup plus. Suis-je clair ?

— Vous êtes un âne, dit Remo.

Il enfonça vivement sa main gauche dans le petit trou qu'il avait pratiqué. C'était serré. Le ciment lui mit les doigts à vif.

— Un très digne adversaire, dit Abraxas avec une certaine chaleur. Hélas, je dois vous quitter. J'aurais bien aimé assister à votre progression, ainsi qu'à votre fin précoce. Malheureusement, mon émission va commencer. Le monde va subir la plus profonde transformation depuis la découverte du feu, et comme je dois guider sa population dans une nouvelle ère, je suis contraint de vous dire adieu, mon adversaire condamné. Profitez bien de votre séjour dans l'éternité.

Il présenta fièrement son profil à la caméra. La figure n'était guère celle d'un dieu, plutôt celle d'une gargouille, pensa Remo, une créature répugnante sur le point d'étaler sur la terre son ombre visqueuse.

L'écran de surveillance clignota et s'éteignit. Remo était seul.

CHAPITRE XVIII

Le chronomètre au mur marquait 23 h 58,36. Plus que trois minutes à peine.

Remo enfonça plus profondément les mains dans les fissures du béton. Il eut l'impression que sa peau était arrachée jusqu'à l'os. La douleur faillit lui arracher un cri.

23 h 58, 59.

Circé. Abraxas l'avait appelée son enchanteresse, mais la jeune morte de la pièce voisine n'avait été que le pion d'un fou, rejeté avec indifférence, assassinée aussi brutalement et facilement qu'on chasse une mouche.

« Je ne veux plus lui appartenir », avait-elle dit. Malgré tout, elle avait conservé le nom qu'il lui avait donné.

Remo ne connaissait même pas son vrai nom.

Ainsi, pensa-t-il, voilà comment ça finit. La piste tortueuse partant d'un autre pion assassiné nommé Orville Peabody se terminait là, auprès de la jeune morte et du monstre qu'elle avait espéré fuir bien à l'abri derrière ses murs électrifiés.

— Tu ne lui appartiendras pas, dit Remo. Je te le promets, Circé.

Il lui avait déjà fait une promesse et n'avait pu la tenir. Plein de honte et de rage, il tira de toutes ses forces et sentit craquer deux os de sa main, mais la plaque de ciment se détacha. Dans un jaillissement de poussière elle sauta du sol et s'écrasa à l'autre bout de la pièce.

Dessous, il y avait un poteau qui plongeait si loin qu'on n'en voyait pas la base. L'ascenseur hydraulique.

Pas le temps de chercher comment ça marchait. Remo devina que les commandes devaient être sur le fauteuil d'Abraxas, d'ailleurs. En prenant soin de ne pas heurter sa main fracturée, il enlaça le poteau avec les bras et les jambes et se laissa glisser dans l'obscurité.

Le fond était humide et suffocant ; avec la même odeur de moisi que la grotte où Remo avait couché avec Circé. Cela lui rappela des souvenirs si récents et si douloureux qu'il en ressentit physiquement les piqures d'épingle dans sa poitrine.

Mais il ne voulait pas penser à elle pour le moment. Il ne pouvait se permettre le luxe de l'apitoiement.

En levant les yeux vers la minuscule ouverture au sommet de ce puits, il jugea qu'il devait être à plus de trente-cinq mètres de profondeur. Il chercha dans le noir l'étroit rectangle d'un passage, en s'efforçant de dilater ses pupilles au maximum pour capter le peu de

clarté qu'il y avait.

Il ne vit rien. Pas d'ouverture, pas de porte électrique, pas de chemin vers Abraxas. Rien que les ténèbres d'une prison d'un mètre de côté.

Il fut pris de panique. Et si Abraxas avait menti ? Bien sûr, la trappe de ciment était bien telle qu'il l'avait décrite mais un esprit malade comme celui d'Abraxas était bien capable d'imaginer un obstacle compliqué comme cette trappe, pour servir uniquement de diversion aux intrus. Il était possible qu'Abraxas ne soit pas du tout dans un endroit où Remo pourrait l'atteindre avant que les précieuses minutes soient écoulées. Dans une autre aile de la maison, peut-être... ou de l'autre côté de l'île.

J'ai tout prévu.

Plus d'une minute était passée depuis que Remo avait entamé sa descente dans le puits. Il fallait atteindre rapidement Abraxas, sinon il serait trop tard. Si ce monstre lui avait joué un tour, comme le disait à Remo la sensation de nausée au creux de son estomac, il n'y avait déjà plus de temps. Le monde appartiendrait à Abraxas et Circé, la belle Circé balafrée, serait morte pour rien.

— Espèce d'imbécile, se dit Remo en flanquant un coup de pied dans le mur de ciment.

Son pied se balançait dans le vide.

Le vide ?

Il s'accroupit. Il était bien là, le passage. Abraxas, dans sa vanité, avait dit la vérité. Un souterrain partait du puits, mais il avait à peine un mètre de haut, conçu pour un homme dans un fauteuil roulant.

Rouge de surexcitation Remo s'élança, plié en deux, dans le sombre couloir. Là, il n'y avait absolument aucune espèce de lumière. Il courut en aveugle, comme une chauve-souris, en suivant le souterrain et en comptant les secondes dans sa tête.

58. 57. 56...

Il actionna ses jambes plus vite. À chaque pas, il avait de douloureux élancements dans la main. Pour Circé, se répétait-il. Pas pour les pauvres gogos collés devant leur télévision, attendant que Dieu leur arrive comme un glorieux évangéliste à une heure de grande écoute. Remo se fichait de l'humanité. C'était uniquement pour Circé. Morte, vaincue, Circé qui avait demandé du secours et qui n'en avait pas reçu.

Il respirait mal, précipitamment. Le souterrain était long, plus long que la maison telle qu'il la revoyait en pensée. Il avait déjà parcouru au moins huit cents mètres et il n'y avait toujours rien devant lui que de l'obscurité opaque.

Il était à bout de souffle et ne le comprenait pas. Jamais il ne respirait difficilement, pas même pendant ses courses et ses exercices

sous la surveillance de Chiun, où il se forçait à galoper à des vitesses incroyables en gravissant des côtes raides, des montagnes si hautes qu'il n'y avait plus de végétation au sommet. Mais à présent, dans ce souterrain, il haletait comme un grand fumeur qui dispute le marathon de Boston.

Courant toujours, cassé en deux, souffrant de crampes, il affûta ses sens à la pression de l'air. Il la sentait à ses oreilles. Peu à peu, environ tous les cinq mètres, la pression augmentait imperceptiblement.

Il courait en descendant une pente.

Et une odeur s'infiltrait dans celle du ciment humide des parois, une odeur forte, vaguement poissonneuse...

Il redressa la tête dans un sursaut. Il se dirigeait vers le sud, loin au-delà de la barrière de récifs de l'île. Ce qu'il sentait, c'était la mer. Il était sous l'eau.

Et il descendait de plus en plus profondément. Le centre de transmissions d'Abraxas devait être quelque part dans le fond de la mer, protégé des visiteurs importuns par un million de volts.

26. 25. 24...

Il les aperçut alors, les portes se dressant dans les ténèbres comme des monolithes d'acier. Jamais il ne pourrait les enfoncer sans s'électrocuter. Même tout ce qu'il avait appris pour franchir des clôtures électrifiées ne lui servirait à rien, contre un voltage comme celui dont parlait Abraxas.

Il était sans armes. Un peu affolé, il regarda autour de lui. Un bloc de ciment, peut-être, lancé assez rapidement, arriverait à percer les battants d'acier, mais combien de temps faudrait-il pour ça ? Il avait perdu presque toute la peau de ses mains en essayant de gratter un petit bout de ciment dans la maison. Il faudrait bien plus longtemps pour arracher un bloc assez grand à la paroi lisse. Et de plus, sa main cassée était pour ainsi dire inutilisable. Non, il n'y avait pas moyen de franchir la porte.

Enfin, un seul moyen...

Il soupira. Il n'avait jamais rien eu d'un kamikaze. Si quoi que ce soit à part la semelle de ses souliers touchait cette porte, il grillerait en quelques secondes.

Il s'arrêta net, à six ou sept mètres. À voir la masse des doubles battants, il faudrait une poussée de quelque trois tonnes pour faire une brèche dans le métal électrifié. Calculant d'après son propre poids, il jugea qu'il aurait à courir à peu près à la moitié de la vitesse du son pour rassembler assez de pression.

Personne, pas Remo, pas même Chiun, n'avait jamais couru aussi vite en se tenant droit. Et là, il était cassé en deux, forcé de courir en crabe dans l'étroit passage.

Impossible, se dit-il. Le risque était trop grand. Il n'y survivrait pas.

Il recula, en s'efforçant de réfléchir, en cherchant d'autres moyens. Il fit le vide dans son esprit. Mais cette fois, aucune histoire, aucune légende énigmatique contenant mystérieusement une solution ne lui revint. Il ne voyait que le visage de Circé pleurant dans les ténèbres.

Abraxas avait gagné.

« Aidez-moi », avait imploré Circé et il crut entendre sa voix. Il avait promis de l'aider. Maintenant elle était morte et il n'avait pas tenu parole.

« Aidez-moi... »

12. 11. 10 secondes.

— Et puis merde, se dit Remo.

Il avait peut-être vécu assez longtemps, après tout.

Il tourna rapidement les talons avant d'avoir le temps de se raviser, prit son élan et fonça sur la porte.

Ses bras pendaient à ses côtés comme ceux d'un singe, volaient derrière lui alors qu'il prenait de la vitesse. Ses pieds brûlaient, littéralement. De petites bouffées de fumée montaient de ses talons. Il sentait la chair de sa figure s'aplatir sur ses os, se déformer à la vitesse.

8. 7. 6...

Une autre image vint remplacer le visage de Circé. Quelque chose qu'il avait vu à la télévision, une fois, au journal télévisé, la chute d'un avion dans le Potomac. Un homme, dans la foule, regardait tomber l'appareil, du quai. C'était un homme ordinaire, apparemment, M. Tout-le-Monde, football pendant le week-end, peut-être une partie de cartes avec les copains le jeudi soir. Personne ne l'aurait pris pour un héros.

Avec d'autres badauds, il regardait l'avion s'écraser et s'embraser. Comme les autres, il entendait les cris des mourants. Il éprouvait peut-être de la pitié, les autres aussi, sûrement. À moins qu'il soit devenu un peu fou au moment où il se pencha sur l'eau glaciale rougie de sang humain. Impossible de le savoir. Mais ce qu'il fit, à cet instant bizarre fut si singulier, si téméraire, si déraisonnable que le pays tout entier interrompit ce qu'il faisait pour regarder avec stupeur cet homme qui faisait ce que tout le monde était trop raisonnable pour faire. *Il sautait dans le fleuve.*

Il sautait dans l'eau charriant des glaçons et des débris, sans penser à ce qui allait arriver à l'instant suivant, pour sauver une femme qui serait morte sans lui.

Il avait survécu.

Remo ne survivrait pas, il en était presque certain. Il était mieux entraîné que cet homme au bord du Potomac, et dans une forme supérieure à celle des plus grands athlètes. Mais il n'avait quand même qu'une chance sur un million d'arriver à la vitesse *exacte* et

exactement au bon moment pour que l'impact soit parfait, pour que les handicaps d'une main fracturée, d'une trop forte pression de l'air et d'une posture d'escargot ne le retardent pas.

Et dans le fond, ça n'avait pas d'importance.

Soudain, Remo comprit ce qu'avait éprouvé cet homme au bord du fleuve, aussi sûrement qu'il connaissait son propre nom, au cours de ce plongeon dans l'eau glacée. Il n'y avait pas là d'héroïsme, pas de gloire, pas d'anticipation, pas de peur. Il n'y avait que l'air devant lui, ses muscles qui fonctionnaient automatiquement, que le moment où il s'était élancé, pur et libre, sans lien avec l'avenir ni le passé, où il avait volé, immobilisé dans le temps.

Les deux battants de la porte se dressaient devant Remo. Il rit. Ce serait une sacrée belle mort !

À un mètre cinquante de la porte, il se propulsa dans une triple torsion horizontale. Ses genoux fléchirent par réflexe. Ses cheveux crépitaient derrière lui, en projetant des étincelles qui éclairaient le souterrain. Emporté uniquement par son instinct, il s'arma de courage pour le choc.

Trois. Deux. Un...

La porte s'ouvrit avec un bruit d'explosion de dynamite. Abraxas, assis dans son fauteuil face à la caméra, leva des yeux horrifiés.

La salle était ronde avec un plafond en coupole. Une immense fenêtre courbe, formant la moitié de la paroi, donnait sur le fond de la mer, où des raies foncées semblaient voler au-dessus de quelques éponges et de coraux rouge feu.

Remo n'avait pas ralenti sa course. Faisant irruption dans la salle ronde, il fut en une fraction de seconde à la fenêtre.

Le voyant rouge s'alluma sur la caméra. Abraxas se força à se tourner vers elle.

— Mon... mon peuple, souffla-t-il faiblement, les yeux sur Remo.

Remo se jeta contre la vitre, en tapant des pieds de toute sa force. Il ne voyait plus que le visage de Circé qui lui souriait, de son passé. Ainsi, il y avait de nouveau un passé, pensa-t-il. Et un avenir. Il avait survécu.

Le moment était passé.

La vitre s'étoila et se brisa vers l'extérieur sous le poids de Remo. La mer furieuse se précipita dans la salle de transmission.

Remo nagea aisément dans le courant, en retenant sa respiration. L'eau, presque aussi noire à cette profondeur que le souterrain, étincela de lumières aveuglantes en se jetant contre la porte électrifiée qui se mit à grésiller dans des gerbes d'étincelles.

Dans ce brusque éclairage, il vit Abraxas, qui hurlait de terreur, d'abord, en voyant la mer se précipiter vers lui, puis qui était emporté,

les mains crispées sur les accoudoirs de son fauteuil qui crachotait des arcs électriques et d'énormes étincelles blanches. Son œil unique se révolta, la paupière battit convulsivement, les plaques de métal de sa figure et de son cou rougirent et bouillonnèrent dans l'eau avec des jets de vapeur sifflante. La dernière chose que Remo vit de lui, ce fut la petite boîte vocale noire qui tombait du collier d'acier.

Les éclairs disparurent alors et une raie flotta paresseusement parmi les débris.

CHAPITRE XIX

Smith travaillait encore fébrilement à l'ordinateur quand Remo retourna à la maison de la côte sud. Chiun, debout dans un coin, tapait sur l'écran de télévision où crépitaient des parasites.

— Stupide machine, ronchonnait-il. Pas de beaux drames. Pas de nouvelles. Pas même une émission de variétés avec des chiens savants. Rien qu'un homme laid qui se noie. Une publicité, probablement.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Remo.

— Je n'ai pas pu brouiller les codes à temps, répondit désespérément Smith. Le monde a reçu dix secondes d'Abraxas électrocuté sous l'eau. Je ne sais pas comment le Président va se tirer de ce truc-là.

— Le Président ? Et moi alors ? protesta Remo. L'assassin de la télé !

— Vous n'étiez pas reconnaissable. On n'a vu que du flou. Comment est-ce que vous êtes arrivé jusqu'à lui, d'abord ?

— Eh bien, c'était...

Mais le moment était passé. C'était fini. Rien ne serait plus jamais pareil et personne ne comprendrait jamais comment cela avait été.

— C'était du gâteau, dit-il.

Une imprimante cliqueta sur le pupitre.

— J'ai averti le président de tout ce gâchis en m'insinuant dans les ordinateurs de la Maison Blanche. Ce doit être sa réponse, dit Smith en lisant l'imprimante, et sa mine s'assombrit. Des hélicoptères ont été envoyés pour emmener la délégation. Euh... il va falloir que j'explique les pertes. Le publicitaire... Nous dirons que c'est un accident. La santé mentale de ces délégués était instable à ce moment, on peut le prouver, je crois.

— Un accident ? Un ac...

— Vous feriez mieux de quitter rapidement l'île, tous les deux. Personne ne croira ce qu'ils raconteront de Chiun mais je ne veux pas qu'on l'aperçoive.

— On n'a pas besoin de voir le Maître de Sinanju pour reconnaître sa technique !

— Hum...

Smith parut douloureusement frappé.

— Quelle est la mauvaise nouvelle ?

— Oh non, ce n'est pas une mauvaise nouvelle, répondit calmement Smith. Le chargé de presse de la Maison Blanche a fait

circuler un communiqué, à la presse, disant que l'émission d'Abraxas était un canular. Quelqu'un aurait même avoué en être l'auteur. Un producteur de cinéma indépendant ou quelque chose comme ça.

— Il arrivera peut-être à avoir son nom dans les journaux, dit Remo. Mais tout le pétard causé par Peabody et les autres ? Vous disiez que les Nations unies étaient sur le pied de guerre.

Smith aspira profondément.

— Il paraît que ce problème est résolu aussi. De nouveaux terroristes sont arrivés pour remplacer les chefs assassinés. Les pays qui accusaient d'autres puissances mondiales de saboter leur image de marque recommencent à travailler au problème du terrorisme.

— En somme, tout est redevenu normal, hein ?

— Normal, marmonna Smith plus pour lui-même que pour les autres.

— Bien sûr, c'est normal ! s'exclama Chiun. Le chaos doit être maintenu, pour équilibrer l'ordre. C'est le principe inviolé de Zen. Le bien et le mal, le yin et le yang. Ça existait bien avant ce charlatan qui se faisait appeler Abraxas.

— Et Circé ? demanda soudain Remo.

— Je prendrai des dispositions pour la faire enterrer. Nous ne pourrons pas assister aux obsèques, naturellement.

— Alors qui y aura-t-il ? protesta Remo. Personne ne connaissait seulement son nom.

Un silence tomba. Enfin, Smith murmura :

— Ce sera un enterrement civil, je suppose.

— Vous voulez dire un enterrement de pauvre, Smitty ! Un truc pour les cloches dont personne ne se soucie.

Au loin, on entendait déjà le bourdonnement des hélicoptères.

— Un avion spécial va venir pour me conduire à Washington, reprit vivement Smith en abandonnant le sujet des enterrements et son silence parla plus fort que des mots : *après tout, on ne peut plus rien pour elle*. Je vous conseille de rentrer à Folcroft dès que possible. Est-ce que ce bateau où vous m'avez emmené hier soir peut vous conduire jusqu'à Miami ?

— Il nous conduira aussi loin que Trinidad, répondit Remo. Également Haïti, Porto Rico, la Guadeloupe, les Barbades, la Jamaïque...

— Pas question, trancha sèchement Smith.

— J'ai une main cassée.

— Nous la soignerons à Folcroft.

Smith se leva pour éteindre le terminal et Remo annonça :

— J'ai aussi vos plans pour voler le fisc.

Smith se retourna, bouche bée.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Vous avez entendu. C'était l'heure heureuse, avec le dictateur du monde, souvenez-vous. Ou Chiun et moi partons en croisière jusqu'à ce que ma main aille mieux, ou bien les copains du recouvrement des impôts recevront un petit cadeau de Harold W. Smith.

— C'est du chantage ! s'exclama Smith en postillonnant.

— Dites voir ! Personne ne m'a embauché pour ce boulot parce que j'étais un gentil garçon.

— Vous marchez sur la corde raide, Remo.

— Allez raconter ça au juge.

Quand ils sortirent de la salle de l'ordinateur, Remo posa une main sur le bras de Chiun.

— Retournez au bateau, petit père. J'ai quelque chose à faire.

— Ne te punis pas, mon fils. Il y a des choses auxquelles nous ne pouvons rien.

— Je sais.

Remo retourna dans la pièce où gisait Circé. Son corps était déjà raide. La longue cicatrice se voyait plus que jamais sur sa figure blême.

— Enchanteresse, murmura-t-il en la soulevant dans ses bras.

Il la porta par la porte-fenêtre dans les jardins et passa facilement par le grillage entourant le domaine de la côte sud. Les nuages s'étaient dissipés et la nuit était éclairée par l'étincellement d'un million de petites étoiles.

Il la porta jusque dans la grotte où ils s'étaient aimés. Dans le fond, aux odeurs de mousse et d'algues, il creusa une tombe profonde.

— Adieu, Circé, dit-il et il embrassa les lèvres froides.

Pendant un instant, elles parurent revivre, tièdes et tendres. Mais l'impression disparut et il la coucha dans la fosse.

Il recouvrit le monticule de galets de couleur et d'une étoile de mer trouvée sur la plage. Quand il recula, fier de son œuvre, il trouva que le tombeau était un bien petit monument pour une fille sans nom, mais l'était pour lui aussi. Un jour, il le savait, il serait aussi un mort anonyme, sans identité. Comme Circé, il ne possédait rien dans la vie. Sa mort, sûrement, serait tout aussi anonyme que la sienne.

Ainsi, il l'enterrait pour eux deux.

Il sortit lentement de la grotte. À l'entrée, il crut entendre quelque chose et rebroussa chemin, mais tout était silencieux. Comme il se devait pour un tombeau.

Ce fut seulement plus tard, alors qu'il longeait la plage en marchant dans le léger ressac, que le son revint, doux mais reconnaissable, l'œuvre du vent et de la mer dans les échos d'une grotte marquée d'une étoile de mer. Une musique.

La grotte chantait et sa musique était un chant de sirène.

*Le livre copié pour cette numérisation
a été :*

Achevé d'imprimer en avril 1986
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)

— N° d'édit. 11460. — N° d'imp. 264. —
Dépôt légal : mai 1986.

Imprimé en France